

米澤穂信

Honobu Yonezawa

遠まわりする
雛

Little birds can remember



J-GARDEN.FR



KO-FI.COM/JGARDEN



TRADUCTION
RAITEI

米澤穂信
Honobu Yonezawa

遠まわりする雛
Little birds can remember



JGARDENSCAN



J-GARDENFANTRAD



JGARDENFANTRAD



JGARDEN_



DISCORD.GG/XYEJAJ4

Cela reste une traduction de fan et par conséquent non officielle. Achetez la série quand elle sort en France pour soutenir l'auteur et le marché.

米澤穂信

Little birds can remember

Honobu Yonezawa

遠まわりする雛

大人気
〈古典部〉
シリーズ
第4弾!

京都アニメーション制作

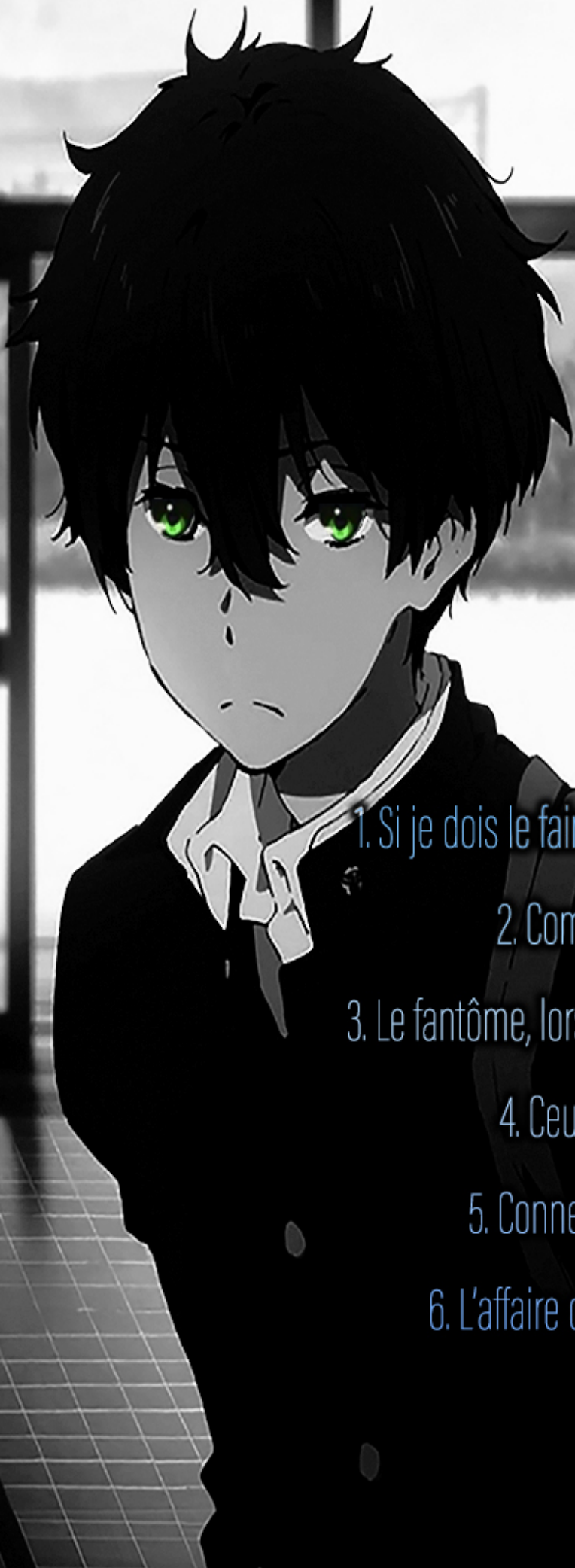
TVアニメ「氷菓」

4月からチバテレビ他にて放送開始!

角川文庫



The Doll that Took a Detour

- 
1. Si je dois le faire, je le ferai vite
 2. Commettre un péché capital
 3. Le fantôme, lorsqu'on l'examine
 4. Ceux qui savent quelque chose
 5. Comme année
 6. L'affaire du chocolat fait maison
 7. La poupée qui fit un détour

Classic Literature Club series

〈古典部〉シリーズ *Koten-bu*

Tome 4

The Doll that Took a Detour (遠まわりする雛) / Little birds can remember¹

La Poupée Qui fit un Détour / Une mémoire de petits oiseaux

¹ Référence expliquée en fin de tome

Si je dois le faire, je le ferai vite

1

Je comprends que certains aient leurs préférences. Pour ma part, je ne dirais pas que j'espère en avoir une un jour.

En y repensant, mon enfance n'avait rien eu de bien original. Mon père était rarement à la maison, mais il remplissait malgré tout son rôle. Ma sœur, elle, était étrange, arrogante, rebelle. À peine entrée à l'université, elle avait économisé assez pour s'enfuir dans un long périple mais Ce n'est pas comme si elle était un monstre à six bras et trois visages. Quant à moi, Oreki Houtarou, je n'avais vécu aucune expérience intense, encore moins de celles qui changent une vie. Rien d'étonnant à cela.

Il m'était arrivé, une fois, d'être mêlé à une affaire que personne n'aurait dû rencontrer. Je ne comprenais pas ce qui se passait, à l'époque. C'est là que j'avais rencontré Fukube Satoshi, qui demeure, encore aujourd'hui, un ami proche. Ma sœur avait alors déclaré que c'était une histoire banale, le genre de chose qui arrivait tout le temps. Pourtant, j'étais sincèrement indigné que cela me concerne.

À ce moment-là, je passais mes journées à froncer les sourcils, à grommeler que tout était trop fatigant ou trop compliqué, sans même m'apercevoir que j'avais fini le collège. Avec du recul, je dois admettre que tout cela n'avait rien de si grave.

Mes résultats scolaires étaient corrects. Je n'étais pas un génie, mais pas assez mauvais non plus pour que cela devienne inquiétant. Comme la plupart des élèves moyens de la région de Kamiyama, J'avais eu le lycée du même nom en ligne de mire. Préparer l'examen d'entrée fut difficile, mais c'était prévisible.

Le lycée Kamiyama représentait la transition idéale entre le collège et le lycée, en plus d'être un des meilleurs établissements de la région pour envisager des études universitaires. Et pourtant, son taux d'admission dépassait les 90 %. Même en tenant compte des écoles privées, la plupart de ceux qui voulaient y entrer parvenaient à réussir. J'avais moi aussi réussi tant bien que mal l'examen d'entrée.

Lors de la cérémonie de rentrée, je m'étais dit qu'il se passerait sans doute toutes sortes de choses ici, au lycée Kamiyama. J'étais persuadé qu'en trois ans, je finirais par connaître quelques événements sortant de l'ordinaire.

Mais au fond, chacun de mes camarades vivait ses propres expériences alors je n'avais jamais pu arborer fièrement que telle ou telle chose sortait de l'ordinaire. En quittant le collège Kaburaya, j'avais contemplé le bâtiment et murmuré : « Finalement, il ne s'est rien passé de spécial ici. » Et il est probable que je dirai la même chose le jour où je quitterai le lycée Kamiyama.

En effet, j'ai un principe gravé en moi, sorte de crédo.

J'ai beau chercher, je ne sais pas quand j'ai commencé à la suivre. Personne ne me l'a enseigné, je ne l'ai lu nulle part.

Pourtant, je n'y déroge jamais.

Voilà ma devise :

« Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite ».

2

J'aime sincèrement ma devise. Et c'est précisément pour cela que je me retrouvai en mauvaise posture après les cours. Deux feuilles étaient posées sur ma table. Sur la première figurait le sujet suivant : « Impressions après le premier mois de cours et aspirations pour l'avenir », tandis que la seconde était restée vierge. Le service d'orientation devait avoir une haute opinion des élèves de seconde, puisqu'il semblait croire que nous pouvions remplir sans peine deux pages sur nos ambitions. Quelle chance nous avions.

Comme c'était un devoir, je l'avais rédigé la veille, chez moi. Impossible de me souvenir avec précision ce que j'y avais écrit, mais je l'avais bel et bien terminé. Alors pourquoi devais-je rester après les cours à me repencher sur des questions dont je ne me rappelais même plus les réponses ? On aurait pu appeler cela un mystère surgissant de nulle part mais si je devais résumer la cause en une phrase, ce serait : « Sensei, j'ai oublié mon devoir à la maison ».

Satoshi se moqua de ma rédaction qui n'occupait que trois lignes sur les deux pages demandées.

— C'est bien notre Houtarou qui ne fait rien de plus que le strict nécessaire. Il faut dire qu'exprimer des ambitions ne doit pas être évident pour toi. Cela dit, tu aurais pu faire un peu plus d'efforts, non ?

Tu ne comprends décidément rien.

Je protestai tout en faisant tourner mon stylo entre mes doigts.

— Je l'ai écrit, hier soir.

— Alors pourquoi tu as autant de mal à le réécrire ?

— Parce que c'est la deuxième fois justement.

Satoshi me lança un regard suspicieux.

Je fis tourner mon stylo à nouveau. Ou plutôt, j'essayai. Mais il tourna trop vite, effleura le visage de Satoshi et alla s'échouer dans un coin de la salle. Je me levai calmement pour aller le récupérer avant de regagner ma place comme si de rien n'était. Satoshi, lui, adopta une expression impassible, du genre « est-ce que quelque chose vient de se passer ? ».

— Qu'est-ce qui te dérange tant dans le fait de le réécrire ?

— Le premier texte était correct. J'essaie de faire en sorte que le second soit dans la continuité du premier, mais au final je n'y arrive pas.

J'avais déployé pas mal d'efforts la veille pour inventer quelques ambitions. Jeter ça à la poubelle pour repartir de zéro n'avait rien de facile.

Satoshi eut un petit sourire, comme s'il venait de comprendre quelque chose.

— Haha... Je crois que je vois ce que tu veux dire. Alors pourquoi ne pas simplement te souvenir de ce que tu as écrit hier soir ?

— C'est justement parce que je l'ai bien écrit que je ne m'en souviens plus.

Le bout de mon stylo heurta la table dans un léger bruit étouffé. Satoshi haussa les épaules comme si la chute du gag venait d'être prononcée.

Fin avril approchait. Nous étions après les cours, mais il n'était pas encore très tard. Il y avait encore pas mal de monde dans la salle, chacun vaquant à ses occupations. Dehors, une fine pluie tombait sans discontinuer depuis deux ou trois jours. La météo annonçait de violents orages dans la soirée, mais ce n'était pas la seule raison pour laquelle je voulais rentrer rapidement.

Assis à l'angle de ma table, Satoshi jeta un œil dans ma trousse en faisant tourner le petit sac à cordon qu'il portait toujours à l'épaule.

— Tu comptes y passer la nuit, ou bien ? Tu vas au club, non ?

À l'évocation du mot « club », je grimaçai.

Guidé par ma devise, je n'avais évidemment aucun intérêt à m'engager dans un club. Mon objectif étant de mener une vie de lycéen tranquille, pourquoi m'infliger volontairement une activité si énergivore ? Mais une lettre vint bouleverser mes plans.

Elle venait de Bénarès, en Inde. « Rejoins le club de littérature classique », disait-elle. À cause d'un coup du sort et d'une erreur d'interprétation, je faisais maintenant partie du club, comme on me l'avait ordonné.

La personne assise en face de moi n'était autre que Fukube Satoshi, membre du club de littérature classique. En plus de cela, il appartenait aussi au club d'artisanat ainsi qu'au Comité d'organisation. Il aimait faire du vélo. Un vrai touche-à-tout.

— Quelque chose a titillé la curiosité de Chitanda-san. Elle a dit que ce serait bien si tu pouvais venir.

Je restai muet, le regard rivé sur la pointe immobile de mon stylo. Chitanda était elle aussi membre du club de littérature classique. Son nom complet était Chitanda Eru.

D'après Satoshi, cette base de données humaine de savoir inutile, Chitanda appartenait à une vieille famille possédant de vastes terres agricoles dans le nord-est de la ville de Kamiyama. Ses origines distinguées ne transparaissaient guère dans son apparence. Elle avait simplement l'allure soignée d'une élève sérieuse, avec ses longs cheveux et son visage délicat. Chitanda... en entendant ce nom, je m'étais figé sans m'en rendre compte. Est-ce que Satoshi l'avait remarqué ? À vrai dire, j'avais du mal avec elle.

J'avais rejoint le club en pensant qu'il serait vide, mais l'arrivée de Chitanda en avait fait un véritable club. Et ce n'était pas tout.

Ce n'était pas quelqu'un que je détestais. Un adepte de l'économie d'énergie comme moi ne cultive ni attachement ni antipathie particuliers. Mais le jour de notre rencontre, Chitanda m'avait posé cette question : « Pourquoi est-ce que j'étais enfermée dans cette pièce ? Je suis vraiment curieuse »

Ce jour-là, elle s'était retrouvée enfermée dans une salle de classe, sans même le réaliser. C'est moi qui avais ouvert la porte, mais je n'étais évidemment pas celui qui l'avait verrouillée. Qu'elle trouvât cela étrange était compréhensible, mais elle insista pour que je résolve le mystère. Face à la force de sa demande, je n'avais eu d'autre choix que de lui exposer mes hypothèses.

Par chance, j'étais parvenu à faire bonne impression ce jour-là. Mais en rentrant chez moi, j'avais été assailli par une étrange prémonition.

Ma devise « économie d'énergie » est inébranlable. Personne ne chercherait à déstabiliser délibérément les convictions insignifiantes d'un parfait inconnu. C'est la norme. Et Chitanda n'avait rien fait d'anormal ce jour-là. Mais... ses grands yeux débordants de curiosité, bien trop proches de mon visage, et ce « Je suis vraiment curieuse », se sont gravés dans ma mémoire comme un avertissement sur ce qui m'attendait.

— J'ai fait remplir la demande d'autorisation par Chitanda-san. Toute cette paperasse pénible, c'est le travail d'un membre diligent du Comité d'orga comme moi.

— Force à toi. D'ailleurs, ça s'écrit comment « diligent » ?

— Tu risques de perdre des points si tu l'écris mal. Choisis plutôt un mot plus simple, comme « assidu ».

Satoshi avait l'art de dire tout ce qui lui passait par la tête, mais ce n'était pas un imbécile pour autant. Il poussa un léger soupir et déclara :

— Bon, si tu ne veux pas venir, personne ne t'oblige à participer aux activités du club de toute manière.

Je ne dirais pas que je ne veux pas y aller. C'est juste que, pour aujourd'hui du moins, terminer cette rédaction pour mon orientation était plus urgent que le club de littérature classique. Il s'agissait simplement de faire honneur à mon statut d'élève de Kamiyama en m'impliquant sérieusement.

Hmm, je pense que je n'arriverai pas à faire passer cette idée sans utiliser le mot « assidu ».

Satoshi étouffa un bâillement, sans prêter attention à ma copie toujours aussi vide. En jetant un coup d'œil par la fenêtre, je m'attendais à voir tomber la pluie de printemps ininterrompue mais je vis Satoshi qui s'était soudainement tourné vers moi avec un sourire en coin.

— Oh, au fait, je suis tombé sur un truc intéressant. Apparemment, une rumeur clichée circule en ce moment. Tu en as entendu parler ?

— Clichée ?

Je relevai la tête. Que je me sois laissé distraire aussi facilement prouvait à quel point cette rédaction m'ennuyait. Satoshi acquiesça d'un air satisfait et leva l'index d'un geste vif.

— Totale­ment cli­chée. Je me suis toujours demandé si le lycée Kamiyama, le plus grand lycée de la ville, repaire de nombreux clubs louches, abritait de sombres secrets ou des phénomènes surnaturels. Mais ce qui m'intéresse, c'est si ce genre de rumeurs existent bel et bien.

— Qu'est-ce que c'est que ce doigt levé ?

— Ah, pardon. Juste comme ça, sans raison.

Il baissa rapidement la main, tout en gardant son sourire.

— Tu n'as pas envie d'écouter les histoires étranges et les rumeurs douteuses du lycée ?

Je restai silencieux, cherchant quoi répondre, mais Satoshi poursuivit :

— Après les cours, à une heure tardive au clair de lune... un piano se met à jouer tout seul dans la salle de musique...

— Ça suffit.

Je n'y trouvais strictement aucun intérêt.

J'avais levé la main pour l'interrompre.

C'est vrai que c'est cliché. On entendait déjà ce genre de choses à l'école primaire et au collège. Ces rumeurs scolaires ont beau paraître originales, elles obéissaient toutes à la même mécanique. Je ne dirais pas que j'en ai assez, mais je n'y trouve tout simplement aucun intérêt. J'étais déçu que Satoshi, lui qui a tant de passions se contente de me rapporter une histoire aussi fade.

— Tu ne comprends rien, Houtarou. Tu penses vraiment que je trouve les « histoires étranges du lycée » intéressantes juste comme ça ?

Je me le demande. Tu t'es bien intéressé, il n'y a pas si longtemps, à la structure des assurances vie postales.

— Tu fais erreur. Ce qui m'intéresse, c'est pas l'histoire elle-même, mais le fait qu'elle ait commencé à circuler.

— Oh ?

— Nous sommes trois cent vingt élèves de seconde, comme des agneaux égarés dans un environnement totalement nouveau. Et voilà que, deux semaines seulement après la rentrée, on est capables de faire circuler ce genre de rumeurs. Tu ne trouves pas ça impressionnant ?

Satoshi ouvrit grand les mains, comme pour montrer sa joie.

Je vois. Je comprends maintenant ce qu'il essaie de dire.

Je posai le coude droit sur la table et appuyai mon menton contre mon poing.

— C'est vrai. Le temps que chacun prenne ses marques dans un nouveau cadre, il ne devrait pas y avoir la place pour ce genre de rumeur. Tu veux dire que les élèves, maintenant un peu plus à l'aise, ont enfin eu du temps à perdre, et que c'est ce qui a permis à cette histoire étrange d'émerger, c'est bien ça ?

— Exactement. Tu as compris plus vite que prévu.

— Ça me fait penser aux signes astro façon groupes sanguins².

Ces mots m'échappèrent malgré moi, et Satoshi, qui jusque-là opinait gaiement du chef, cessa soudain de hocher la tête.

— ...Pourquoi tu dis ça ?

— C'est le genre de sujet qu'on aborde à la toute première rencontre. Les deux personnes ne connaissent rien au sujet, mais comme ça permet de lancer la discussion tant bien que mal, la conversation suit son cours tranquillement. Pourtant, dans les faits, la plupart des gens n'en croient pas un traître mot.

Satoshi écarquilla les yeux, bouche bée. Je fis la grimace devant une réaction si excessive.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Eh bien, je suis choqué ! s'écria-t-il.

² Il existe au Japon une croyance populaire selon laquelle le groupe sanguin (血液型, ketsu eki gata?) permet de prédire la personnalité, le caractère et la compatibilité d'un individu avec les autres.

Je me redressai instinctivement.

— Houtarou vient de critiquer une technique de socialisation ! Et dire que je pensais que tu avais renoncé à devenir un animal social !

Quel relou !

— Je n'ai rien contre les gens. Je peux te le dire droit dans les yeux.

Tout en prononçant ces mots, je fixai Satoshi dans les yeux. Naturellement, cela ne lui plut pas, et il détourna aussitôt le regard.

— Bon, très bien, j'ai compris. C'est juste que Houtarou est en mode économie d'énergie.

Est-ce si étrange que ça ?

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Veux-tu entendre le symbole même de la perte de temps des seconde : le mystère de la salle de musique ?

Quoi que Satoshi m'apporte comme histoire, je n'avais pas spécialement envie de l'écouter. Seulement, si je refusais d'emblée, il allait sûrement me sortir quelque chose comme : « Comme je m'y attendais, tu refuses encore toute envie de socialiser, Houtarou. Écouter un sujet même ennuyeux avec un semblant d'intérêt, c'est la première étape vers la communication interpersonnelle et l'harmonie dans les relations humaines. »

Bah, puisque j'étais en train d'écrire un papier sur mes aspirations futures, ça ne devrait pas me gêner. Je repris mon stylo, reportai mon attention sur la feuille et dis :

— Si tu tiens tant que ça à raconter ton histoire, je t'écoute.

— Parfait.

Satoshi s'éclaircit la gorge avec ostentation.

— C'était hier. Une fille de seconde est montée au quatrième étage du bâtiment spécial.

— C'est pas Chitanda, j'espère ?

Je n'avais pas prévu d'écouter cette histoire, et voilà que je réagissais dès la première phrase.

Outre la salle de musique, le bâtiment spécial abritait aussi la salle de géologie, qui sert de local au club de littérature classique.

Les salles de classe de seconde sont au quatrième étage du bâtiment général. Pour atteindre le quatrième étage du bâtiment spécial, il faut descendre trois étages, traverser la passerelle extérieure puis remonter jusqu'au quatrième étage. Et comme aujourd'hui, s'il pleut, la passerelle est inutilisable. Il faut alors emprunter le couloir couvert au rez-de-chaussée. Autant dire que c'est le bout du monde.

Le quatrième étage du bâtiment spécial est en fait une contrée lointaine de Kamiyama. Franchement, je ne vois pas quelle autre fille que Chitanda irait là-bas de son propre chef.

Interrompu dès le début, Satoshi prit un air confus pendant un instant.

— Non, ce n'est pas elle.

— Alors, qui ?

— Laisse-moi finir.

Visiblement, je l'avais vexé. Mieux valait me taire.

— Après les cours, la fille est donc montée au quatrième étage du bâtiment spécial. Il était presque six heures. À cette heure-là, les grilles du lycée ferment, donc il ne restait quasiment plus personne.

— En montant du troisième étage, elle entendit une mélodie de piano. Par chance ou malchance, cette fille avait l'oreille musicale. La pièce était magnifique, et elle fut submergée par l'intensité de l'interprétation. Une mélodie qu'on aurait vite fait de reconnaître. C'était la Sonate au clair de lune³. Elle était venue récupérer un objet oublié, mais, absorbée par la musique, elle resta figée sur place. Le couloir, l'escalier, et la fille étaient baignés de pourpre par les rayons du soleil couchant. C'était comme si le monde allait s'embraser. La musique, somptueuse, ressemblait à un requiem dédié à ses derniers instants. Une sensation étrange lui monta des pieds, et elle...

³ Sonate au clair de lune pour piano de Beethoven. *Sonate n°14 en do dièse mineur*

Je levai une objection.

— Il a plu hier aussi. Il n’y avait pas de coucher de soleil.

— Oui, l’air était chargé d’humidité, le crépuscule tombait sous une pluie continue. Cette moiteur désagréable se mêlait à la musique et s’insinuait sous la peau. La sonorité de la pièce gravait en elle une angoisse inexplicable.

Mais qu’est-ce que...

On dirait bien que Satoshi n’avait rien perdu de son talent d’orateur.

— Kamiyama est réputé pour ses clubs artistiques. Il n’est pas impossible qu’un génie du piano y soit inscrit. La fille voulut féliciter l’interprète, et posa la main sur la poignée de la salle de musique. C’est bien de là que provenait la musique. Et puis, à part cette salle, où aurait-on un piano ?

Je crois qu’il y en a un au gymnase, pour les cérémonies. Mais je me retins de faire une remarque, de peur de lui gâcher l’effet une seconde fois.

— Mais juste au moment où elle allait ouvrir la porte, la musique s’interrompit net. Étonnée, elle ouvrit doucement.

Satoshi accompagna le geste, et sa voix devint sourde. À ce ton étouffé, je compris que la partie effrayante approchait.

— Elle entra alors dans la salle de musique, envahie par une atmosphère étrange. Tous les rideaux étaient tirés, il faisait noir comme dans un four. Son regard se posa aussitôt sur le piano, mais personne n’était là. Le couvercle était ouvert, et pourtant, aucun pianiste. « Pourquoi ? » pensa-t-elle, déstabilisée. Elle tourna la tête à gauche, à droite... et là... Une lycéenne aux longs cheveux en bataille, le visage caché, les yeux injectés de sang, vêtue de l’uniforme de style marin, tapie dans un coin.

Satoshi, les mains jointes, tremblait de frisson.

Quel cinéma.

— Épouvantée, la fille s'enfuit sans même se retourner. Plus tard, elle apprit qu'à cette date, la salle de musique était réservée au club de piano. Or le seul membre du club, une terminale, s'était blessée au doigt et ne pouvait plus jouer ! Mais Houtarou ! Un piano ne peut pas jouer tout seul. Sauf si... tu prends en compte cette membre du club de piano, qui se serait donné la mort avec regret avant le concours national...

— Quelqu'un s'est suicidé ?

Satoshi prit soudain un air grave, comme pour conclure son récit. Ce numéro en solo commençait à s'éterniser.

— Peut-être. Il paraît... mais je n'en suis pas sûr.

Allez savoir pourquoi, j'écrivais plus vite en l'écoutant débiter ses inepties. Peut-être que mon esprit de synthèse est stimulé quand je l'ignore. Je répondis sans lever les yeux :

— C'est toi qui savais que le club de piano avait la salle, et qu'il n'avait qu'un membre, pas vrai ?

Satoshi eut un petit rire amer.

— Déduction brillante, Houtarou. En effet. La présidente du club, Tamaru Junko, suit actuellement un traitement pour son index.

Je ne connais ni cette élève, ni l'état du club de piano. Mais Satoshi, lui, sait ce genre de choses. En tant que membre du Comité d'organisation, il est bien informé sur les clubs de Kamiyama.

Son ton grandiloquent se fit plus léger.

— Il semblerait qu'il y ait réellement eu une fille aux cheveux en bataille et à l'uniforme marin. La fille en seconde qui l'a vue a dû être choquée, mais à la pause de midi aujourd'hui, l'histoire circulait déjà en classe de seconde A.

— Évidemment qu'elle portait un uniforme de type marin.

À Kamiyama, les garçons étaient en *gakuran*, les filles en uniforme de style marin. Si une fille portait un blazer ou une blouse, là, oui, j'aurais été surpris.

— La vraie question, c'est de savoir si cette histoire va se répandre. Et si oui, comment, et à quelle vitesse ? En suivre la diffusion pourrait constituer un excellent cas d'étude en folklore. On l'appellerait « Le deuxième des sept mystères de Kamiyama ». Reste à savoir quand elle atteindra ma classe, la seconde D.

Il disait cela sur le ton de la plaisanterie, mais il semblait sincèrement séduit par l'idée. Oui, Satoshi était bien du genre à s'intéresser à la manière dont les rumeurs se propagaient.

Mais ce n'était pas cela qui retenait mon attention. Quelque chose dans ses paroles ne passait pas.

— Attends une seconde. Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— Hmm ? Folklore. Ou si tu préfères, légende urbaine. En parlant de folklore, je voulais y mettre une sorte de nuance...

— Non, pas ça.

Voyant mon visage se tendre, Satoshi prit un air intrigué.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu t'es vraiment pris d'intérêt pour le mystère du piano à la Sonate au clair de lune ? Je ne pensais pas que ce serait ton genre...

Je me moquais bien de l'histoire en elle-même. Mais si ce que Satoshi disait était vrai...

Ce n'était pas anodin. Il fallait prendre des mesures.

Tout dépendait de ces feuilles posées en face de moi : « *Impressions après le premier mois de cours et aspirations futures.* »

Si je pouvais finir rapidement alors tout irait bien.

Mais plus je pensais à me dépêcher, plus mon stylo restait figé.

Il y a des moments où l'on peut agir vite. Et d'autres où c'est tout simplement impossible.

3

La pluie ne cessait pas.

Tout en écoutant le récit détaillé de Satoshi, je m'étais appliqué à détailler comme il faut les feuilles. Je venais tout juste d'achever, pour la seconde fois, la rédaction de mes projets pour l'avenir, et je pensais enfin pouvoir rentrer chez moi, quand une personne à la longue chevelure noire flottante fit irruption dans la salle de classe.

— Ah, tu es encore là, Oreki-san.

Un sourire presque imperceptible effleura mes yeux et mes lèvres. C'était Chitanda Eru, présidente du club de littérature classique. Une élève dépourvue d'élégance mais indéniablement ravissante. Elle marchait droit vers moi, ce qui suffit à attirer sur moi les regards lourds de sous-entendus de mes camarades encore présents.

Je suppose que c'est compréhensible.

Je pointai du doigt la direction du tableau noir.

— Ta salle de classe est de l'autre côté.

J'étais en seconde B. Chitanda, elle, en seconde A. Mais elle se contenta de sourire et répondit :

— Oui, je sais bien.

Elle était déjà assez proche, mais elle s'approcha encore d'un demi-mètre avant de s'arrêter. Puis elle sortit une feuille d'un dossier transparent qu'elle tenait à la main.

— J'ai rempli le formulaire, Fukube-san.

— Ah, merci beaucoup. Ce formulaire est franchement inutile, quoi qu'on en dise.

Maintenant que j'y pense, Satoshi avait effectivement mentionné que Chitanda remplissait des papiers dans sa classe. Comme il s'agissait d'un formulaire de demande d'autorisation, j'avais cru à une plaisanterie, mais il semblerait que c'était réel. Je jetai un coup d'œil au document, mais ne vis que le titre : « Formulaire de confirmation d'inscription à un club ».

Satoshi sortit un carnet relié en cuir de son sac à cordon, plia le formulaire en deux et le glissa à l'intérieur. Une fois cela fait, Chitanda tourna les yeux vers moi. Ses immenses prunelles trahissaient une apparente sobriété. Son regard, soudainement dilaté, provoqua en moi une montée de chaleur.

Je connaissais bien ces yeux. Il n'y avait que ce regard intense, émis par Chitanda, capable de faire lever Oreki Houtarou, l'économe en énergie que j'étais, pour résoudre une affaire. Depuis le jour où je l'avais rencontrée dans la salle du club de littérature classique, je n'avais pas revu cette expression. Après tout, nous n'avions pas eu tant d'occasions de parler directement. Pourtant, j'avais un pressentiment. Ça allait arriver.

Avant qu'elle n'ouvre la bouche, je pris les devants.

— Tu arrives à point nommé.

— Hein ?

Décontenancée, Chitanda cligna des yeux. Profitant de la légère euphorie procurée par l'achèvement de ce pénible devoir, je me mis à rire avec une insouciance feinte.

— Satoshi vient de me raconter une histoire étrange. Une rumeur des plus curieuses.

— Tu parles de cette affaire du piano ?

...Comme je m'y attendais.

— Mais as-tu entendu parler du « mémo d'invitation au Club Secret » ? C'est ce qu'on appelle « le premier des sept mystères de Kamiyama ».

De nouveau, Chitanda cligna plusieurs fois des yeux. Ses lèvres se pincèrent un instant, comme si elle hésitait. Puis, les mains jointes devant la poitrine, elle retrouva son sourire habituel.

— Hmm ? Une histoire de club secret ? Tu es sérieux ?

— Je n’y croyais pas au début, mais au lieu de l’entendre de ma part...

Je me tournai vers Satoshi.

— Satoshi, raconte-lui l’histoire.

— Ah, d’accord.

Un instant décontenancé par la tournure que prenaient les choses, Satoshi hésita. Il me jeta un bref coup d’œil, et je lui répondis d’un signe de tête accompagné d’un sourire engageant.

À la hauteur de sa réputation, Fukube Satoshi ne refusa pas ma demande.

Il se redressa, assis sur sa table, et prit un ton plus enjoué.

— Très bien. Merci d’écouter l’histoire du « club secret ». Le Comité d’organisation est aussi chargé des campagnes de recrutement pour les seconde. Voilà ce que j’ai entendu quand j’y étais.

Il pourvuisit ensuite.

En tout cas, il y a beaucoup trop de clubs et de cercles à Kamiyama. Forcément, ça fait un nombre impressionnant d’affiches de recrutement. Durant le premier trimestre, les panneaux d’affichage étaient littéralement saturés. Bien sûr, ces panneaux sont soumis à autorisation. Sans un tampon officiel, impossible d’y mettre quoi que ce soit. Mais bon, un simple bout de papier et une punaise suffisent. Si on ne fait pas des rondes régulières, des affiches sauvages apparaissent. Et c’est à nous, membres du Comité d’organisation, de les retirer. Les clubs qui s’y adonnent encourent des sanctions. Dans le pire des cas, leurs subventions peuvent être coupées.

— ...C’est sévère, dis donc.

— N’est-ce pas ? C’est pris très au sérieux.

Chitanda, séduite par la narration fluide de Satoshi, acquiesçait sans cesse, captivée.

— Mais malgré cela, chaque année, une seule affiche d'un club inconnu fait son apparition. Enfin, plutôt qu'une affiche, c'est un simple mémo. L'an dernier, par exemple, c'était un bout de feuille de papier provenant d'un cahier, avec une heure et un lieu de rendez-vous griffonnés. Ce mémo, non officiel, provenait d'un club lui aussi non reconnu. Le président Tanabe du Comité d'organisation en a conclu qu'un club échappant à tout contrôle existait bel et bien, et qu'il organisait des réunions secrètes. On ignore tout de ses objectifs ou de ses membres, mais on connaît au moins son nom.

— Et c'est ?

Satoshi afficha un grand sourire, amusé par sa propre mise en scène.

— La Société de l'Araignée de Soie⁴

— L'Araignée de Soie...

Chitanda répéta plusieurs fois le nom, comme pour s'en imprégner. Puis elle déclara simplement :

— J'en vois souvent des toiles dans le jardin de ma maison.

Et c'est censé prouver quoi ?

— Grâce au mémo confisqué, Tanabe-senpai tenta d'entrer en contact avec la Société de l'Araignée de Soie, mais ce fut un échec. Le lieu du rendez-vous était une salle de classe vide, inaccessible sans clef. Comme tu le sais, Chitanda-san, il est impossible d'emprunter une clef sans raison valable. Finalement, Tanabe-senpai conclut que cette société n'existait pas vraiment, et que le mémo n'était qu'une mauvaise plaisanterie. Mais ce n'est pas tout...

Arrivé au point culminant de son récit, Satoshi prit une voix plus grave.

— Le jour de la remise des diplômes, un ancien élève s'est approché de Tanabe-senpai et lui a dit : « J'étais le président de la Société de l'Araignée de Soie. Je compte sur toi pour t'occuper du prochain président. Si tu parviens à le trouver, bien sûr. »

⁴ Dans l'animé c'est « Toile dorée ».

— Le nouveau président du Comité d'organisation, Tanabe-senpai, n'avait aucunement l'intention de tolérer un affichage illégal quel qu'il soit mais cette année encore, la Société s'est réunie. Les membres du Comité d'organisation sont sur le qui-vive, mais à ce jour, aucun indice.

Satoshi haussa les épaules pour conclure son récit.

À l'instar de l'histoire du piano dans la salle de musique, Satoshi avait su moduler sa voix avec naturel. Je le connaissais depuis longtemps, mais je ne soupçonnais pas qu'il ait autant de talent pour raconter. Il ferait un excellent benshi⁵ s'il était né à l'époque du cinéma muet.

Chitanda poussa un léger soupir.

— C'est vrai qu'il y a énormément de clubs étranges dans cette école. Ce ne serait pas étonnant qu'un club mystérieux s'y cache.

En effet, comparé aux lycées ordinaires ayant des horaires de cours plus longues, Kamiyama possédait une surabondance de clubs culturels. On en comptait plus de cinquante, du club d'a cappella au club de magie. L'automne venu signifiait l'approche du Festival Culturel de trois jours. Dans ce contexte, l'existence d'un ou deux clubs mystérieux ne ferait pas tache. Je répondis :

— La Société de l'Araignée de Soie ? Si on considère qu'on ignore son but, elle ressemble assez au club de littérature classique.

— Le club de littérature classique n'est pas comme ça ! s'écria Chitanda, avant de réfléchir un instant en silence.

Elle finit par nuancer son propos :

— Enfin... je ne peux pas non plus dire qu'il soit si différent...

Cela me revint : Chitanda avait dit avoir rejoint le club pour une raison bien précise. Elle avait parlé d'une affaire personnelle, et je ne l'avais pas questionnée davantage.

— Un seul mémo au milieu de centaines d'affiches...

⁵ Ou bonimenteur de cinéma. Il était chargé de commenter les films à l'époque du cinéma muet.

Chitanda posa les mains sur sa tête, pensive. Son regard fixe et lointain lui donnait un air de jeune fille distinguée.

Mais très vite, elle releva la tête avec détermination. Son expression s'éclaira, et elle joignit les mains devant sa poitrine.

— C'est décidé... Je suis vraiment curieuse !

Évidemment.

Tenant toujours mes feuilles dans les mains, je me levai.

— Je savais que tu dirais ça. Voilà pourquoi je t'ai dit que tu arrivais au bon moment.

— Comment ça ?

Chitanda haussa les épaules, intriguée.

— On va chercher le mémo, bien sûr.

Je demandai d'abord à Satoshi combien de panneaux d'affichage étaient placés sous la responsabilité du Comité d'organisation. Comme prévu, Fukube Satoshi n'en avait pas fait le décompte.

— Attends une seconde, murmura-t-il, avant de se mettre à énumérer.

Il poursuivit :

— Il y a deux panneaux à chaque étage, du deuxième au quatrième étage du bâtiment principal. Au premier, on en a aussi un à l'infirmerie et un autre en salle des profs, soit quatre au total. Il y en a également dans les couloirs. Au deuxième étage, un côté bâtiment principal, l'autre côté bâtiment spécial. Il y a aussi un panneau par étage dans le bâtiment spécial. Ce qui nous fait seize au total. Et puis, il y en a un à chaque palier entre les étages. Un bâtiment à quatre étages, deux escaliers par niveau... Ça fait seize de plus.

Je me moquais un peu du calcul, mais Chitanda, elle, ne laissa rien passer. À Satoshi, qui avait trop plié ses doigts, perdu le fil et fixait désormais son poing, elle dit avec douceur :

—Tu te trompes, Fukube-san. Si le bâtiment a quatre étages, il n'y a que trois paliers, donc douze en tout.

— Heu... ah... Tu as raison.

Il replia ses doigts à nouveau. Sa main formait maintenant un geste digne d'un rappeur louche.

— Ce qui nous donne au final...

— Vingt-huit panneaux.

Satoshi écarquilla les yeux, impressionné.

— Chaque panneau peut contenir une dizaine d'affiches, peu importe leur taille. Ce lycée, minuscule en comparaison, se retrouve donc avec au moins trois cents affiches.

— Il n'y en a pas aussi un dans le gymnase ?

— C'est vrai, maintenant que j'y pense. Et aussi un autre dans le dojo... Ce qui nous fait trente emplacements au total. Le Comité d'organisation fait vraiment un boulot énorme. Quel groupe formidable !

Satoshi leva les yeux au plafond, plein d'admiration.

Contre toute attente, Chitanda ignore totalement Satoshi, malgré son envolée lyrique. Sans même lui adresser une remarque ou un regard désapprobateur, elle détourna simplement le regard. Elle avait visiblement compris comment gérer Satoshi, malgré le peu de fois qu'ils s'étaient parlé.

Bien sûr, ça ne faisait aucun doute. Chitanda s'était tourné vers moi.

— Il semble donc qu'il y ait trente emplacements... Tu veux qu'on les inspecte tous ?

Hors de question. Faire ça reviendrait à trahir mes convictions, et à mourir en châtié.

— Mieux vaut réfléchir d'abord à l'endroit le plus probable. Le lieu le plus suspect. On n'utilise nos jambes qu'après avoir utilisé notre tête.

— Mayaka en parlait l'autre jour, dit Satoshi avec un sourire moqueur.

— « Ce Houtarou, il cogite toujours avant d’agir. »

— C’est une qualité, non ?

— Résultat, tu finis par ne jamais bouger du tout.

Je ne pouvais pas vraiment le contredire.

Mayaka, c’est Ibara Mayaka. Pour une raison obscure, nous avons été dans la même classe depuis l’école primaire. Au lycée, nous avons enfin été séparés. Elle n’était pas spécialement proche de moi, mais elle l’était beaucoup de Satoshi. Les goûts et les couleurs, comme on dit... En tout cas, Ibara est amoureuse de Satoshi.

— Qui est Mayaka-san ?

— Hmm. Tu auras l’occasion de la rencontrer bientôt.

Satoshi avait reçu pas mal de déclarations amoureuses, mais il n’avait jamais accepté non plus les sentiments de Mayaka. Je ne savais pas pourquoi, et à vrai dire, cela ne m’intéressait pas.. Quoi qu’il en soit, comme elle l’avait si bien dit, j’étais en train d’utiliser ma tête.

— Un endroit suspect... Autrement dit, si un club secret devait afficher un mémo, où le ferait-il ?

— Quelles conditions, selon toi, devrait remplir un tel endroit ? lui demandai-je.

Chitanda réfléchit un instant, puis répondit en me regardant par en dessous.

— S’il est repéré par un membre du Comité, il sera aussitôt enlevé. Si c’était moi... je le placerais dans un coin de l’école, là où il ne se ferait pas remarquer. Par exemple, près de la salle de géologie, où personne ne passe jamais.

— Oui, c’est plausible. Le panneau du dojo aussi serait difficile à surveiller sans membre du club ou du Comité.

Satoshi approuva.

Mais un problème se poserait si le mémo se trouvait dans un endroit aussi reculé. Je déclarai avec assurance :

— C'est faux.

On ne doit jamais faire ce dont on n'a pas l'habitude.

Du coin de l'œil, je vis Satoshi froncer les sourcils et me demandai si j'avais été trop brutal. Mais Satoshi n'était pas le problème. Chitanda, concernée, ne sembla nullement troublée.

— C'est faux ?

— Ton raisonnement n'était pas mauvais au départ.

Je pris une respiration et poursuivis :

— Si le mémo de la Société de l'Araignée de Soie a réellement été affiché... il est sans doute à l'entrée de l'escalier du rez-de-chaussée, ou sur un palier entre le premier et le quatrième étage.

Chitanda pencha la tête.

— Autrement dit, tu penses qu'il est quelque part sur le trajet des élèves de seconde, c'est bien ça ? Mais...

Elle se tut, pensive. Si je maîtrisais mieux l'art oratoire, je pourrais expliquer ça plus clairement. Malheureusement, je n'avais pas le talent de Satoshi. Tandis que je cherchais mes mots, ce dernier intervint.

— Eh bien, eh bien. On dirait que Houtarou a une théorie. Chitanda-san pense que c'est dans un recoin de l'école, et Houtarou pense que c'est sur le passage des seconde. Maintenant que les deux hypothèses sont posées, le plus simple ne serait-il pas d'aller vérifier sur place ?

À cette suggestion, Chitanda se mit immédiatement en mouvement. Se retournant vivement, elle lança :

— Alors, allons-y !

J'acquiesçai, mon sac en bandoulière sur l'épaule. Je croisai un instant le regard de Satoshi, qui détourna les yeux en sifflotant.

4

— Tu venais de quel collège ?

Depuis la rentrée au lycée, on m'avait posé cette question un nombre incalculable de fois. C'était pourtant la première fois que je la posais moi-même. Chitanda avait sans doute déjà été interrogée plusieurs fois à ce sujet, mais elle répondit sans la moindre hésitation.

— Du collège Inji. Fukube-san, Oreki-san, vous venez du même collège, n'est-ce pas ?

— Ouais.

La voix de Satoshi résonna derrière nous.

— Le duo de la Terre Fukube Satoshi et Oreki Houtarou. Le Feu et le Vent du collège Kaburaya.

Qui ? Où ? Qu'est-ce que tu racontes ?

Inutile de préciser que je n'étais absolument pas connu au collège. Satoshi, lui, l'était. Il avait été trésorier du Conseil des élèves.

Chitanda et moi descendions les escaliers en file, suivis par Satoshi. Après les cours, alors que le ciel s'assombrissait peu à peu, l'escalier était bondé. Nous ne nous étalions pas côte à côte pour ne pas gêner le passage.

Sur le palier entre le troisième et le quatrième étage se trouvait un panneau d'affichage où des affiches multicolores se disputaient l'attention. Chaque club semblait avoir choisi une direction artistique différente, ce qui créait une atmosphère particulièrement chaotique. Chitanda pointa une affiche du doigt.

— J'aime bien celle-là.

L'affiche en question était circulaire, occupant fièrement une large portion du panneau. Sous une simple invitation — « *Rejoignez le club d'artisanat ?* » — trônait un panda tricoté. Pas dessiné, mais brodé.

Le panda brodé avait été collé sur le papier circulaire comme élément de l'affiche. Rien qu'à imaginer le temps et l'énergie nécessaires, j'en restai bouche bée. Pourquoi se donner autant de mal...

Voyant que je restais muet, Satoshi posa la main sur mon épaule.

— Qu'en dis-tu, Houtarou ? Ce travail minutieux, à l'opposé de ta philosophie d'économie d'énergie... On sent bien la volonté et la rigueur de ces artistes. Tu ne trouves rien à dire, hein ?

— Je pense que s'ouvrir à d'autres cultures est toujours enrichissant.

— Je suis touché par tant de sincérité.

Satoshi hocha gravement la tête, se tourna vers Chitanda et bomba le torse.

— C'est d'ailleurs ce qui m'a poussé à rejoindre le club d'artisanat.

— Hein ?

Chitanda en resta bouche bée. Apparemment, elle n'était pas au courant.

En poursuivant ses échanges avec Satoshi, elle finirait sans doute par découvrir sa nature volubile. Tôt ou tard, elle se demanderait : « Est-ce que Fukube Satoshi a la moindre stabilité ? »

Chitanda toucha le panneau d'affichage, et une affiche s'affaissa brusquement.

— Ah, la punaise est tombée ?

Elle se pencha pour la chercher, mais ne trouva rien.

— ...Bon, tant pis. Allons-y.

Nous examinâmes ensuite les paliers entre le troisième et le deuxième étage, puis entre le deuxième et le rez-de-chaussée. Mots décoratifs, slogans élégants, objets artisanaux raffinés, illustrations réalistes ou de style manga... Toutes sortes de créations destinées à attirer les élèves de seconde. La diversité des clubs était sans limite. Le club de peinture à l'encre avait représenté un paysage, le club de manga proposait un yonkoma⁶, les clubs de shôgi et de go avaient affiché leurs plateaux de jeu respectifs.

⁶ Ou manga en 4 cases. Souvent humoristique.

Le club de fanfare exhibait des photos de son dernier gala. Même les clubs sportifs, un peu embarrassants dans leur zèle, ne relâchaient pas la pression : clubs de basket, volley, athlétisme et base-ball recrutaient avec l'illusion d'être le lieu où tout lycéen devait investir son énergie.

— Ah, vu comme ça, le lycée Kamiyama est vraiment impressionnant !

— C'est vrai. On ne distingue même plus le panneau sous toutes ces affiches.

En les entendant plaisanter ainsi, je me dis que j'avais eu tort de les accompagner.

Ces affiches, je les voyais tous les jours. Je les avais lues des dizaines de fois. Mais, en les regardant cette fois en face, je fus frappé de plein fouet par cette énergie que j'avais toujours cherché à fuir, et je me sentis étourdi.

Malgré tout, nous atteignîmes tant bien que mal le rez-de-chaussée. Nous nous trouvions devant l'entrée de l'escalier utilisé par tous les élèves de seconde. Le panneau d'affichage y était encore plus désordonné qu'ailleurs.

Satoshi lâcha un rire.

— C'est le premier panneau que les élèves de seconde voient. C'est un emplacement stratégique, donc c'est une vraie zone de guerre.

On se demande si ce panneau est vraiment géré par le comité d'organisation. Pas une seule affiche de taille normale. Le panneau était recouvert de tracts format carte postale. Vu que l'emplacement est prisé, de nombreux clubs s'y partagent l'espace. Je passais devant chaque jour, mais son chaos me déconcertait encore. Face à ce capharnaüm, Chitanda sembla parvenir à une conclusion.

— Ah, je comprends. C'est donc ça.

Je me retournai avec un sourire.

— Je ne vois toujours pas pourquoi Oreki-san trouvait ce panneau suspect... mais avec autant d'affiches, un avis non autorisé passerait inaperçu. Autrement dit : pour cacher un corps, il faut le mettre sur un champ de bataille.

L'espace d'un instant, j'eus envie d'arborer un air triomphant et de dire « *Bien sûr que c'était l'idée* », mais ce serait fanfaronner. Je décidai de rester honnête.

— ...Désolé. J'avais oublié à quel point ce panneau était dans un tel état. — Hein ? Alors pourquoi avoir pensé à ce panneau ?

— Je ne le dirai que si le mémo est effectivement là. S'il n'y est pas, j'aurais trop honte de répondre.

Chitanda posa un doigt sur ses lèvres et sourit. Face au panneau, elle dit :

— Ce serait embêtant si on ne le trouvait pas. Oreki-san avait pourtant l'air si sûr de lui... J'aimerais vraiment savoir pourquoi !

C'était un peu exagéré... Mais maintenant que j'y pense, Chitanda semblait déjà avoir compris que l'assurance ne faisait pas partie de mes traits habituels, alors que nous n'avions pas tant parlé que ça.

Les yeux grands ouverts, elle scrutait le panneau. Je ne pus m'empêcher d'être mal à l'aise face à cette acuité visuelle qui semblait capable de voir à travers les feuilles. Elle n'était sans doute ni très intuitive, ni très perspicace, mais en matière de mémoire et d'observation, elle était imbattable. Lors de notre première rencontre, j'ignorais même son existence, mais elle connaissait déjà mon nom complet. C'était le fruit d'une grande capacité de mémorisation et d'attention. À l'inverse, Impossible de me souvenir de ce que ce panneau affichait.

— Club d'Action globale, club de débat, club de Hyakunin Isshû... Ah, l'association de divination ! Une de mes amies y est.

Chitanda inspectait le panneau en suivant un schéma rigoureux : du coin supérieur droit vers la gauche, puis vers le bas, de nouveau vers la droite, comme si elle feuilletait un catalogue.

— Alors, tu le vois ? demanda Satoshi.

Mais Chitanda, absorbée, ne sembla pas percevoir l'ironie dans sa voix.

— Club de koto, tennis de table, club d'arts pl...non, rien.

Elle redressa le buste et laissa échapper un léger gémissement.

— On dirait que le mémo de la Société de l'Araignée de soie n'y est pas.

Elle esquissa un sourire désolé. Je n'avais encore jamais vu cette expression sur son visage. Je sentis poindre une vague de culpabilité.

— En y réfléchissant, on ignore si ce club secret a vraiment affiché son mémo... Donc Oreki-san n'a peut-être pas eu tort.

Je recevais même des paroles de consolation... Étrangement, j'eus envie de m'excuser auprès de Chitanda. Ce n'était pas de la faiblesse. C'était juste que Satoshi et moi avons toujours ce petit filtre nous rendant sceptique à tout, qu'on le veuille ou non. Mais Chitanda, elle, semblait ignorer complètement la chose. Douter de temps en temps ne lui ferait pas de mal.

Pense-t-elle seulement aux manipulations possibles, au fait qu'on puisse lui mentir ? Impossible de croire qu'elle soit si naïve. Alors pourquoi ne m'a-t-elle pas soupçonné ? J'ai sans doute poussé la plaisanterie un peu loin. Mais maintenant que les choses étaient lancées, autant aller jusqu'au bout. Heureusement, la voix de Satoshi me sauva, parvenant de derrière Chitanda.

— Je n'en suis pas si sûr. Je pense qu'il est là. On ne peut pas dire juste en regardant.

— Comment ça ? demanda Chitanda en se retournant.

— Pour afficher un truc dans le dos du comité, il faut un peu d'ingéniosité. Bref... s'il y est, on finira bien par le trouver.

Il haussa une épaule.

— Mais surtout, moi aussi j'aimerais savoir pourquoi Houtarou pensait qu'il serait affiché sur le passage des seconde.

— ...Ah, toi aussi ? Très bien, répondis-je d'une voix morne.

Je devais sembler inhabituellement abattu.

Je bougeai les mains machinalement en posant ma question :

— Hé, Satoshi. Si tu devais cacher un objet au lycée, tu choisirais où ?

La question tomba sans prévenir. Satoshi mit un moment à répondre.

— Cacher un truc ? Ça dépend de la taille... En supposant certains critères... Je prendrais la salle vide devant les toilettes du personnel, au rez-de-chaussée du bâtiment général. Personne n'y va.

— Et à part ça ?

— Une salle de style japonais, peut-être. Seul le club de cérémonie du thé l'utilise.

— Je vois. Et au collège Kaburaya, t'aurais caché ça où ?

Il prit encore plus de temps, puis sourit.

— Évidemment... la cantine.

— ...C'est ça.

— Exact.

Nos échanges ressemblaient à ceux d'un duo complice.

— Je crois comprendre ce que tu veux dire, Houtarou. Oui, ça se tient.

— Hein, de quoi vous parlez ? Il y avait vraiment un coin idéal pour cacher des choses au collège Kaburaya ?

Chitanda, mise à l'écart, s'immisça dans la conversation avec une curiosité non feinte mêlée d'un brin d'agacement.

— Je ne dirais pas que c'était un coin « idéal ». Mais la cantine, par exemple. Tout le monde y passe, mais personne n'y prête attention.

Elle ne voyait toujours pas la différence entre une salle de style japonais et une cantine. J'expliquai plus clairement :

— Satoshi a voulu planquer l'objet dans un endroit isolé au lycée Kamiyama. Mais pour Kaburaya, il a choisi un endroit bondé. Et toi ? Si tu devais cacher quelque chose au collège Inji, tu ne préférerais pas un lieu qu'on voit sans y prêter attention ?

— Ah...

Chitanda porta les paumes à sa bouche.

— Tu as raison. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne l'aurais pas mis dans un coin.

— Tout dépend de notre degré de familiarité avec l'endroit, déclarai-je.

— On connaît encore mal le lycée Kamiyama. C'est un environnement nouveau. Comme on n'est pas encore à l'aise, on privilégie les coins reculés. Mais au collège, qu'on a fréquenté trois ans, on connaît chaque recoin. Alors on choisit instinctivement de profiter des angles morts, plutôt que de mal camoufler les choses. Même si tu caches un truc dans une salle de style japonais ou une salle vide, il y a toujours un risque que quelqu'un tombe dessus par hasard. Comme ces lieux ne sont pas complètement désertés, ils ne sont pas sûrs. Résultat : la Société de l'Araignée de Soie éviterait de les utiliser.

— Je vois ! s'exclama Satoshi. — Donc ce serait à l'entrée de l'escalier. Il n'y a pas un endroit du lycée que personne ne traverse. Comme tu disais, Chitanda, « pour cacher un cadavre, rien de tel qu'un champ de bataille ».

Image sinistre, mais juste.

— Plus on est inexpérimenté, plus on fait dans l'original. L'Araignée de Soie ne compte aucun élève de seconde. Un vrai club de mystères ne s'y serait pas trompé.

Chitanda semblait profondément émue. Le visage très sérieux, elle prit une grande inspiration, réfléchit longuement, puis acquiesça lentement.

— Effectivement, c'est logique. J'étais naïve de penser qu'ils auraient choisi un coin reculé. Mais je trouve tout de même étrange que le mémo ne soit pas sur le panneau.

— Ben, quand c'est pas là, c'est pas là. On ne peut pas toujours compter sur l'intuition de Houtarou, plaisanta Satoshi en s'approchant du panneau.

Et puis...

— ...Hmm ?

Il s'immobilisa. Son visage redevint sérieux et il tendit la main vers une affichette parmi d'autres. Elle semblait vouloir s'imposer au milieu d'autres tracts un peu plus petits.

— C'est celui du club de baseball, non ?

— Ouais, c'est ça. Mais tu ne trouves pas qu'il est bizarre ?

Satoshi répondit à moitié, retournant la petite affiche.

Derrière se trouvait un petit morceau de papier arraché d'un cahier épinglé au panneau. Le texte, tracé au feutre noir, disait :

Société de l'Araignée de Soie – Deux membres recherchés – 05021722LL

— Alors il était là... C'est étrange, mais après ton explication, ça m'a paru logique qu'il soit ici. Je ne suis même pas surprise, en fait.

Chitanda, plus troublée que surprise, s'exprima ainsi. Satoshi, quant à lui, fixait le mémo, le visage impassible. Puis, lentement, il déclara :

— Tampon d'autorisation du Comité : absent. Très bien, au travail...

Et il détruisit le mémo.

Pendant notre recherche, de nombreux élèves de seconde étaient passés devant nous. Ils mettaient leurs chaussures à l'entrée de l'escalier, prêts à rentrer chez eux.

— Je suis un peu soulagé. Je vais déposer mon devoir en salle des profs, et je rentrerai ensuite, dis-je.

— Ouais, moi aussi, je rentre.

Chitanda resta un instant figée, puis sourit.

— D'accord. Alors je vous dis au revoir... « Plus on est inexpérimenté, plus on fait dans l'original ». Je m'en souviendrai !

Elle fit un petit geste de la main devant sa poitrine.

5

Contrairement aux prévisions météo, la pluie perdit peu à peu de son intensité. Satoshi et moi marchions sous nos parapluies. En passant par la galerie commerçante couverte, nous pûmes enfin les refermer. C'est à ce moment-là que Satoshi rompit le silence.

— Je trouvais ça louche dès le début.

Sa voix mêlait étonnement, ironie, et peut-être même une légère pointe de reproche.

— Après le mystère du piano à la Sonate au clair de lune, tu as directement mentionné le premier mystère du lycée Kamiyama ? » Je me suis dit : Tiens, Houtarou vient de détourner la conversation !

— Je t'en suis très reconnaissant, dis-je.

En vérité, c'était surtout parce que Satoshi avait deviné mes intentions et m'avait suivi dans mon jeu que cela avait fonctionné. Sans cela, tout ne se serait pas déroulé aussi facilement.

Il fit tourner son parapluie en cercle. C'était un parapluie à carreaux, gris et élégant, bien différent de mon modèle en vinyle. Des gouttes de pluie tombaient sur les dalles de la galerie avec un doux bruit.

— Neutraliser un mystère par un autre mystère... franchement, c'était du grand art.

En effet.

Il n'y avait qu'une seule raison pour laquelle j'avais évoqué de moi-même l'affaire du club secret : empêcher Chitanda de mentionner le mystère du piano à la Sonate au clair de lune. D'après Satoshi, c'était hier qu'une élève de seconde A avait entendu le piano dans la salle de musique. À l'heure du déjeuner, l'histoire faisait déjà le tour de sa classe, mais elle n'était pas encore parvenue jusqu'à la seconde D, la classe de Satoshi.

Mais il y avait une phrase qu'il avait prononcée et que je ne pouvais pas ignorer. Il avait dit : « Je me demande quand ça atteindra la classe D. » S'il s'interrogeait sur le moment où l'histoire atteindrait sa classe, c'est qu'il ne l'avait pas entendue de ses camarades.

Alors... quand, où et de qui avait-il entendu cette histoire ?

Pas besoin d'y réfléchir longtemps. Avant de venir dans ma classe, Satoshi se trouvait dans la salle du club de littérature classique, la salle de géologie. Chitanda s'y trouvait aussi, occupée à remplir une demande d'autorisation. Et Chitanda est seconde A.

Donc, logiquement, Satoshi avait entendu cette histoire de la bouche de Chitanda.

Autre indice : Chitanda voulait venir dans ma classe. J'eus un pressentiment. Je ne savais pas s'il était bon ou mauvais, mais une idée me traversa l'esprit : puisque j'avais résolu *l'affaire de la salle verrouillée*, n'allait-elle pas me demander de résoudre le mystère du piano à la Sonate au clair de lune ?

Je pensai d'abord que je me faisais des idées. On pouvait compter sur les doigts d'une main nos rencontres, et je ne me souvenais pas avoir donné l'impression d'être quelqu'un de fiable. Mon hypothèse selon laquelle elle était venue exprès dans ma classe pour me raconter cette histoire pouvait très bien être erronée.

Mais même si j'en doutais, je devais me préparer à sa venue. Le meilleur scénario aurait été que je parte avant qu'elle n'arrive. Sauf que j'avais ma rédaction à faire. Je n'étais pas libre de rentrer chez moi, il me fallait donc une contre-mesure.

Et finalement, Chitanda arriva.

Elle était là pour remettre le formulaire à Satoshi, mais elle était bel et bien venue. Je ne voulais pas être impliqué dans cette histoire de salle de musique. Alors j'ai eu une idée : opposer une curiosité à une autre. Et j'ai évoqué le premier des sept mystères du lycée Kamiyama. Le stratagème fonctionna. Elle allait clairement parler de la salle de musique, mais elle s'intéressa à la rumeur du club secret à la place.

Satoshi reprit :

— Je comprends ce que tu as fait. Mais je ne comprends pas pourquoi. Quel était le but de remplacer le mystère du piano à la Sonate au clair de lune par celui de l'Araignée de Soie ? Tu voulais fuir parce que tu pensais ne pas pouvoir résoudre l'affaire ?

Ce n'était pas ça.

Ce n'était pas ce que j'avais voulu faire. Mais je n'avais pas d'autre option.

— Concernant l'histoire du piano, j'ai trouvé la réponse tout de suite. Pour vérifier, il suffit d'aller en salle de musique.

— Alors pourquoi ?

S'il faut une raison, je n'en ai qu'une seule.

— La salle de musique est trop loin.

La pluie fine tambourinait contre la verrière de l'arcade dans un bruissement discret. Un petit camion peinait à traverser la ruelle de la galerie commerçante. Une éclaboussure m'atteignit les pieds.

Satoshi inspira profondément.

— ...Je vois. Tout s'explique. Du pur Houtarou.

La salle de musique se trouvait au quatrième étage du bâtiment spécial. Par temps de pluie, il fallait descendre au rez-de-chaussée, emprunter la passerelle couverte, puis remonter au quatrième. C'était bien trop éloigné de ma salle de classe.

La météo prévoyait une pluie encore plus forte pour le soir. Je n'avais aucune envie d'aller jusqu'à la salle de musique.

C'est précisément pour cela que j'avais évoqué l'affaire du club secret. Le premier des sept mystères du lycée Kamiyama, que j'avais demandé à Satoshi de raconter, était parfait pour captiver l'attention de Chitanda. Ensuite, je lui proposai de chercher le mémo, on descendit au panneau d'affichage de l'entrée... et je rentrai chez moi. C'était le plan.

Quel que soit le mystère du piano, il ne me concernait pas.

Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Mais quand Chitanda dit « Je suis curieuse » avec ses grands yeux alors...

— Si je dois le faire, autant que ce soit rapide.

En somme, j'avais réglé l'affaire aussi vite que possible.

Mais Satoshi, lui, ne voyait pas ça d'un bon œil.

— Houtarou, ce n'est pas glorieux.

— ...

— Si tu veux revendiquer ta devise, fais-le avec panache. Là, ce n'est qu'un prétexte.

Je n'avais rien à rétorquer.

Et je ne parvenais même pas à le regarder dans les yeux. Tandis que la pluie de printemps tombait en silence, je fixais simplement mes chaussures trempées.

J'aime ma devise du fond du cœur.

Mais aujourd'hui, en me reposant sur elle pour affronter les difficultés, je n'en tirais aucune fierté. Seul un sentiment de culpabilité subsistait, comme si je m'étais trompé.

Le tour avait pourtant été bien joué. Chitanda s'était laissée convaincre de descendre jusqu'à l'entrée, et elle avait même admiré le raisonnement paradoxal. Pendant que Satoshi détournait l'attention, j'avais discrètement placé le mémo du club de l'Araignée de Soie au panneau.

Le mémo était un bout de papier de ma feuille de rédaction. On nous avait donné deux feuilles pour écrire « *Impressions après le premier mois de cours et aspirations pour l'avenir* ». Impossible de remplir deux pages pour un sujet pareil. J'avais donc mis la feuille restante à profit.

J'avais pris la punaise sur le palier de l'escalier. Quand Chitanda avait cru qu'elle était tombée, elle était déjà dans ma poche.

Tout s'était déroulé comme prévu. J'avais évité que l'histoire du piano soit évoquée, et j'étais rentré chez moi, comme je le souhaitais.

Mais à présent, même moi, je devais l'admettre : ma devise sonnait comme une excuse. Impossible de la défendre. Même pendant l'exécution du plan, j'avais hésité. Certes, mon but, rentrer rapidement et éviter la salle de musique, était légitime. Mais qu'en était-il des moyens ?

La galerie commerçante touchait à sa fin. Un carrefour s'ouvrait devant nous. Il fallait maintenant rouvrir nos parapluies. Satoshi s'arrêta, plongea son regard dans le mien et lâcha un rire étrange.

— Houtarou, tu sais quelle a été ton erreur fondamentale aujourd'hui ?

Je crois savoir.

Mais sans certitude. Je me tus.

Satoshi haussa les épaules avec un air faussement théâtral.

— Combattre un mystère par un autre mystère. J'aime l'idée. C'est astucieux.

Puis, comme je l'avais fait moi-même un peu plus tôt, il me fixa droit dans les yeux.

— Mais ce n'est pas ton genre.

Je détournai le regard.

— Si tu voulais vraiment rester fidèle à ta devise, il n'y avait qu'une chose à faire. Oublier ton devoir, ça, tu n'y pouvais rien. Que Chitanda vienne te voir, ce n'est pas ta faute non plus. Mais pourquoi n'as-tu pas simplement dit « *Je n'en sais rien* » ? C'est là ton erreur. Quel que soit le sujet que Chitanda aurait abordé, ce n'était pas à toi d'y répondre. Tu pouvais écouter d'une oreille et passer à autre chose. Tu l'as toujours fait, non ?

...Il avait raison.

Pourquoi avais-je eu l'idée de contrer un problème par un autre ? C'était sans doute mieux que de devoir aller jusqu'à la salle de musique, mais c'était une méthode longue et tortueuse.

Pourquoi avais-je fait ce choix ?

Les paroles de Satoshi me heurtaient, mais elles n'étaient pas fausses. Si j'avais vraiment voulu éviter l'assaut de Chitanda, un simple « *Je ne sais pas* » aurait suffi.

Le sourire énigmatique de Satoshi s'élargit.

— Je suis content de pouvoir t'apprendre autre chose que des anecdotes. Bon, Houtarou ? Je sais exactement pourquoi tu as agi ainsi.

— ...

— C'est parce que... « Plus on est inexpérimenté, plus on agit de manière originale. »

Cette phrase me disait quelque chose.

Je compris pourquoi le sourire de Satoshi me semblait si étrange. Seule sa bouche souriait.

— Houtarou n'est pas encore familier avec cette réalité : il appartient au club de littérature classique, aux côtés de Chitanda-san. Voilà tout. C'est pour ça que tu as usé d'un détour aussi compliqué. Tu voulais sans doute éviter Chitanda-san, aujourd'hui. Mais pour moi, ce n'était pas un véritable refus.

— Je ne voulais pas la repousser.

C'est vrai qu'elle m'embarrassait, mais je ne voulais pas non plus couper tout lien.

— Bien sûr. Ce n'était qu'un report du statu quo.

Un report.

Ce mot sonnait juste. Pour faire face à l'arrivée de Chitanda, à sa curiosité insatiable et au temps qu'elle aurait exigé, j'avais choisi de temporiser. *Report*, c'était exactement ça.

Et je savais ce que cela signifiait.

Comme pour se laver les mains de toute cette histoire, Satoshi leva les yeux vers le ciel et ouvrit son parapluie dans un grand claquement sec.

Parapluie sur l'épaule, il s'engagea sous la pluie. Chez lui, c'était tout droit. Moi, je devais tourner. Le feu piéton était encore rouge.

Finalement, il se retourna.

— Au fait, c'est quoi ta réponse pour le mystère du piano ? Ne t'inquiète pas, je ne te demanderai pas d'aller jusqu'à la salle de musique.

— Hm.

Dans cette bruine humide, je ne risquais pas de mourir de soif, mais je me léchai les lèvres. Je regardai les pieds de Satoshi.

— C'était avant dix-huit heures, quand les grilles ferment. Une élève était dans la salle de musique, la main blessée, les cheveux en bataille et les yeux rouges... parce qu'elle venait de se réveiller.

— Oh ?

— Épuisée, elle s'était endormie et avait réglé son réveil pour six heures. Et dans le lecteur CD, elle avait glissé la Sonate au clair de lune.

Satoshi ricana.

— Je vois. Vu l'activité des clubs à Kamiyama, c'est évident qu'il y a un lecteur CD dans la salle de musique ! Aller en salle de musique pour avoir la réponse c'était vérifier que le disque était encore dedans. Ah, tu viens de détruire mes rêves ! J'aurais mieux fait de me taire.

— Mais Houtarou...

Le feu passa au vert. Une douce mélodie indiqua qu'on pouvait traverser. Satoshi fit un pas, puis se tourna vers moi, sa voix résonnant comme une prophétie :

— Aller dans la salle de musique t'aurait peut-être permis, à long terme, de respecter ta devise. Ce mystère non résolu va revenir avec force. Moi, je ne m'en mêlerai pas. Mais Chitanda-san, elle ? Bon, à demain.

Commettre un péché capital

1

Nous étudions l'histoire de la Chine en cours d'Histoire du monde. Malheureusement, je connaissais déjà bien la période des Royaumes combattants, et je m'ennuyais profondément. Cela dit, je n'avais ni l'envie de griffonner de petites illustrations comiques dans les marges de mon cahier délaissé, ni celle de faire circuler des mots agréables à mes camarades de classe. D'ailleurs, je n'avais aucun loisir à proprement parler, ce que l'on pourrait comparer à des petits boulots fastidieux ni d'intérêt particulier. Ignorant l'explication monotone sur les tactiques d'alliances horizontales et verticales¹, je passais le temps à réfléchir, immobile, à la chance que j'avais de n'avoir rien à faire tout en aspirant à l'oisiveté.

Le lycée Kamiyama étant un établissement tourné vers la préparation aux études supérieures, ses élèves faisaient généralement preuve d'une bonne attitude face aux apprentissages. La voix claire du vieux professeur résonnait dans la salle de classe, préservée dans un calme relatif. Le crissement sec de la craie frottant le tableau noir se fit entendre. C'était la cinquième heure de cours ; il ne tarderait pas à m'arriver une attaque de somnolence. Le ciel était clair, en pleine saison des pluies du mois de juin. Ainsi s'écoulait, gâchée, ma vie lycéenne. Je tapotai mon porte-mine. Non pas pour écrire quoi que ce soit, mais parce que la mine ne sortait pas. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle était cassée. Je sortis une mine de rechange de ma trousse, que je tins entre le pouce et l'index. Plutôt que de l'insérer par l'arrière, je tentai de la glisser par l'avant, comme si j'enfilais du fil dans le chas d'une aiguille.

¹ Les alliances horizontales désignent les États qui s'allient entre eux pour repousser l'État de Qin, tandis que les alliances verticales désignent les États qui s'allient à Qin pour participer à son ascension.

Mais soudain, le silence fut brisé.

Un bruit inquiétant retentit. On aurait dit un bambou frappant une surface dure. Pris de court, je sursautai. Toute trace de somnolence s'évanouit, tandis que ma mine HB se brisa en deux morceaux nets. Quel gâchis. Enfin, je pourrais toujours les utiliser.

Il semblerait que je n'étais pas le seul à avoir sursauté, car un brouhaha parcourut la classe. À côté de moi, une élève s'adressa à son amie assise derrière elle :

— C'était quoi, ça ? J'ai sursauté.

Visiblement, personne ne comptait laisser passer une si belle occasion de bavarder.

Le bruit ne se produisit pas qu'une seule fois. Il résonna à plusieurs reprises, accompagné de paroles furieuses. C'était une voix d'homme forte et effrayante, mais comme elle venait de la salle d'à côté, je ne parvenais pas à distinguer les mots. À ce stade, mes camarades et moi avions deviné une bonne partie de la situation. Dans la classe voisine, le professeur de maths, Omichi, avait encore perdu son sang-froid.

On dit souvent que l'enseignement, c'est « reprendre le bâton du maître », mais de nos jours, je n'ai encore jamais vu un enseignant manier un tel bâton. Tout au plus, ils utilisent une baguette souple pour pointer le tableau. J'ai eu au collège un professeur du nom de Morishita, chargé du suivi des élèves, qui disait : « Même si l'on ne tient pas un shinai, il est certain qu'on aimerait en tenir un, si seulement on en avait le droit. » Cela étant, Omichi-sensei possède bel et bien un bâton de bambou brut taillé comme un sabre d'entraînement, dont il se sert parfois comme d'un bâton de maître d'école. Toutefois, bien qu'il soit le professeur le plus ancien de l'établissement, il ne l'a jamais utilisé pour frapper un élève, se contentant de le brandir en tapant sur le bureau ou sur le tableau pour intimider. Grâce à lui, j'ai appris que le tableau noir était bien plus solide qu'il n'y paraît.

Cela dit, même avec cette image d'Omichi-sensei en tête, je ne le détestais pas, et je ne le méprisais pas non plus. J'ai eu ce genre de professeurs au collège, et même à l'école primaire.

Si je devais définir ce que je ressens à son sujet, ce serait un peu comme pour la fille assise à côté de moi. Je connais son visage, son nom, sa personnalité, mais je n'en ai pas grand-chose à faire.

En tout cas, je n'étais pas ravi qu'il fasse un tel raffut pendant mon cours. Tandis que je me faisais cette réflexion, une voix claire s'éleva, interrompant le flot de paroles colériques. Cette voix, elle me disait quelque chose. Dès que je compris à qui elle appartenait, je murmurai malgré moi :

— C'est pas vrai...

C'était la voix de Chitanda.

Je l'avais rencontrée par le biais d'un petit événement survenu juste après mon entrée au lycée, et depuis, nous étions dans le même club. D'ailleurs, Chitanda était dans la classe voisine. J'étais stupéfait qu'un élève de ce lycée ose répondre à Omichi-sensei en plein accès de colère, et je n'aurais jamais pensé qu'il s'agirait de Chitanda. Je tendis l'oreille pour en avoir le cœur net, mais, étant donné que la voix venait de l'autre côté du mur, difficile d'en être certain. Pourtant, même l'intonation me semblait bien être la sienne.

Je ne comprenais pas ce qu'elle disait, mais chacune de ses paroles était vive, tranchante. J'avais entendu sa voix un nombre incalculable de fois, mais jamais dans ce ton-là. Il semblerait que Chitanda aussi pouvait se mettre en colère et hausser le ton.

Elle avait probablement dit tout ce qu'elle avait à dire d'une traite, car sa voix s'éteignit rapidement. Dans notre classe aussi, un silence de plomb s'installa un court instant, comme si tout le monde retenait son souffle. Et dans la salle d'à côté, le calme revint lui aussi. Est-ce que Chitanda avait réellement réussi à faire taire Omichi-sensei ? L'atmosphère tendue, qui laissait présager de nouveaux remous, se détendit aussitôt. Quoi qu'il en soit, maintenant que tout était redevenu calme, nous n'avions plus d'autre choix que de retourner à notre cours d'histoire.

Je pris un nouveau morceau de mine pour mon porte-mine. Cette fois, je la rechargeai rapidement par l'arrière, puis fis tourner mon stylo autour de mon doigt.

2

C'était après les cours. Les rayons du soleil de ce début d'été traversaient en biais la salle du club de littérature classique, autrement dit la salle de géologie.

Je tenais un livre de poche entrouvert entre mes doigts lorsque je remarquai l'agitation de Chitanda. La raison de son trouble tenait à la dispute entre Fukube Satoshi et Ibara Mayaka, postés tous deux au milieu de la salle, même si, à vrai dire, parler de dispute était excessif. En réalité, Ibara ne faisait que reprocher unilatéralement quelque chose à Satoshi, lequel se contentait de désamorcer la situation par quelques plaisanteries creuses ou d'encaisser ses critiques avec un sourire contraint. J'avais assisté à la scène depuis le début, mais j'ignorais totalement ce qui l'avait provoquée. Cela avait probablement commencé par un débat insignifiant, du genre : « Est-ce que tous les poteaux électriques sont hauts ? », ou encore : « Est-ce que toutes les boîtes aux lettres sont rouges ? »

C'est en avril que Chitanda, Satoshi et moi avons rejoint le club de littérature classique, qui ne comptait alors aucun membre. En mai, Ibara avait approché Satoshi pour demander à s'y inscrire.

Ibara avait été dans la même classe que moi depuis le tout début, mais nous ne nous étions jamais vraiment parlé. Nous nous étions enfin retrouvés dans des classes différentes au lycée... pour finalement nous retrouver dans le même club. Faut-il y voir les fils du destin ? Cela dit, Ibara est engagée dans trois activités en même temps : le comité de bibliothèque, le club de manga, et le club de littérature classique. Satoshi, qui fait partie du Comité d'organisation, du club d'artisanat et de notre club, devrait bien s'entendre avec elle.

Le club de littérature classique était un endroit paisible, tranquille... du moins, tant que nous n'étions que trois.

Satoshi parlait avec une passion effrayante, mais s'il n'attendait rien des autres, il restait calme. Et Chitanda, tant que sa curiosité ne s'enflammait pas, était d'un calme exemplaire.

C'était un lieu paisible, où se déroulaient nos activités de club, et où il ne se passait rien. Peu à peu, j'avais pris l'habitude d'aller dans la salle de géologie. Ce n'était pas que les activités m'intéressaient particulièrement, mais j'en étais venu à considérer l'endroit comme un espace de détente.

Mais la situation avait changé depuis l'arrivée d'Ibara. Si elle est seule, elle reste une camarade peu sociable. Mais mise en présence de Satoshi...

— C'est toi qui avais dit que tu allais t'en occuper au départ et peut-être que tu avais une raison, mais ce n'est pas la question, car c'était évident que tu aurais dû me contacter et ça aurait été acceptable que tu annules, mais tu aurais au moins pu m'appeler et je sais que tu avais ton téléphone sur toi et puis si ça n'avait été qu'un inconvénient pour moi à la limite passe encore, mais là ce n'est pas le cas, mais c'est quoi cette tête-là tu m'écoutes au moins ou tu réalises pas la situation dans laquelle tu es, mais tu crois qu'un simple « pardon » va suffire ?²

...Voilà ce que ça donnait.

Combien de fois cela s'était-il produit ? Les premières fois, Chitanda s'était montrée affreusement paniquée, et avait tenté d'intervenir pour calmer les choses. Elle avait essayé de les amadouer, de les raisonner, mais en vain.

Désormais, elle ne tentait même plus d'interférer, attendant simplement le bon moment pour poser la question fatidique. Je levai les yeux et croisai son regard inquiet. Elle pointa silencieusement du doigt les deux fautifs.

Le livre que je lisais était un roman de science-fiction : son début était intéressant, mais l'intrigue devenait obscure à mesure qu'elle approchait le point d'orgue du récit. J'avais compris qu'un événement grave survenait, mais impossible de cerner exactement quoi.

² Il n'y a pas de ponctuation à la base. Mayaka parlait rapidement comme ça.

Même après une seconde lecture, cela restait nébuleux et c'est à ce moment-là que les deux voix me parurent particulièrement assourdissantes. Je poussai un soupir et posai mon livre, ouvert à l'envers.

— Et je sais très bien que tu t'en rends compte, mais au moment crucial, tu manques totalement de bon sens ! Tu savais ce qui allait arriver, et tu n'as rien dit ! Après ça, il a plu, le vent s'est levé, il y a eu des éclairs, même de la grêle ! Bon, cette réunion ne m'importait pas tant que ça, mais j'avais passé du temps à choisir ma tenue, et maintenant, tout est fichu, et c'est entièrement ta faute ! Tu ne peux rien dire, hein ?

Ibara débita tout cela d'une seule traite, sans reprendre son souffle.

— Tu n'es pas fatiguée ?

Ibara, qui lançait des regards noirs à Satoshi, se tourna vers moi et répondit d'une voix nette :

— Si.

— Alors repose-toi.

— Très bien.

Elle alla s'asseoir docilement sur une table proche. Elle semblait réellement furieuse tout à l'heure... difficile de croire que cela suffisait à désamorcer son courroux. Face à moi, Satoshi me fit un pouce levé à l'américaine, en guise de remerciement, et déclara sans la moindre honte :

— Quelle énergie ! T'as dû évacuer tout ton stress là.

— Si Fuku-chan avait un peu plus de bon sens, je n'aurais aucun stress à évacuer.

— Eh bien, mais...

Face à ce mensonge flagrant, Satoshi se tourna vers Chitanda.

— Tu devrais prendre exemple sur Chitanda-san. Je ne l'ai jamais vue se mettre en colère.

Chitanda poussa un soupir de soulagement en voyant que les hostilités avaient cessé, posant la main sur sa poitrine, une première chez elle. Lorsqu'elle fut soudain entraînée dans la conversation, elle répondit, surprise :

— Hein ? Moi ?

Mais Ibara fronça les sourcils.

— Vraiment ? Pourtant, elle s'énerve toujours quand Oreki arrive en retard, non ?

Il y avait eu quelque chose de ce genre, en effet, mais cette « colère » différait de celle d'Ibara. Quel serait le mot juste... ?

— Je l'ai vue aussi. Mais c'était plus une réprimande qu'une véritable colère.

Voilà. C'est exactement ça. J'eus cette pensée au moment même où je réalisai à quel point il était pitoyable d'être réprimandé par une fille de mon âge.

— Ah, oui, c'est vrai. C'était plus comme un sermon.

Ce n'est pas forcément mieux...

Avec un sourire gêné et une expression vague, Chitanda inclina la tête.

— Si on parle de ne pas se mettre en colère, alors je n'ai jamais vu Fukube-san ni Oreki-san se fâcher non plus...

Un instant plus tard, Ibara et moi prîmes la parole en même temps :

— Satoshi se fâche tout le temps.

— Fuku-chan se met en colère.

Quand on est pris entre deux feux, le jugement devient vite confus et Chitanda n'y échappa pas. Ses grands yeux hésitèrent à se fixer sur Ibara ou sur moi, puis finirent par se tourner vers Satoshi, qui se tenait entre nous deux.

— Vraiment ?

Satoshi répondit avec un sourire en coin :

— Ouais, on va dire ça. Je ne montre pas ma colère aussi visiblement que Mayaka, mais ça m'arrive.

Je réalisai soudain que Satoshi ne s'était jamais énervé devant Chitanda. Bon, cela ne faisait que deux mois après tout. Tout était encore possible.

— J'ai du mal à imaginer Fukube-san en colère.

C'était compréhensible du point de vue de Chitanda.

Satoshi aimant exhiber ses compétences dans des domaines étranges, il avait rarement peur de dévoiler ses émotions, et encore moins devant les filles, Ibara étant l'exception.

— Il ne fait pas du tout peur quand il est en colère.

En effet, sa colère n'a aucune intensité. Il parle moins, évite le regard et détourne la conversation avec un « Parlons d'autre chose. » Ce n'est pas si rare, d'après mon expérience.

— Pas peur ? Tu me sous-estimes...

Regardant Satoshi, qui maugréait en levant les yeux, Chitanda murmura :

— Je suis curieuse.

Il semblerait que Chitanda ait décidé de provoquer Satoshi. Voilà qui promettait d'être divertissant.

— Et toi, Oreki ?

Ibara tourna son regard vers moi.

J'étais sur le point de lui dire que je ne m'étais pas fâché récemment, et que je savourais même cette atmosphère douce et stable comme un jour de printemps, lorsque Ibara sourit. Un sourire... ou plutôt un rictus. Puis, elle se tourna vers Chitanda et, d'un ton qui semblait annoncer la couleur :

— Oreki ne se mettra jamais en colère.

— Parce qu'il est trop doux ?

Ibara secoua la tête.

— Non, parce que c'est un être solitaire incapable de tirer la moindre satisfaction de sa colère.

...Eh, c'est un peu cruel, non, même dans ces circonstances ?

Mais voilà que je ne m'étais même pas énervé. C'est vrai que je ne m'étais pas fâché récemment, mais quand ai-je perdu mon sang-froid pour la dernière fois ? Peu importe. Les phrases d'Ibara sont toujours cinglantes... mais jamais totalement fausses. Elles saisissent une part de vérité, sans jamais être complètement exactes.

On pourrait aussi dire que je suis trop doux pour me fâcher, après tout. Enfin, non, ce n'est pas vrai : je peux me mettre en colère, si je le veux.

— Haha, Houtarou doute de lui-même.

J'étais légèrement agacé que Satoshi énonce la situation si franchement. Eh, j'étais en colère, là !

Indifférent, Satoshi poursuivit sur le ton de la plaisanterie.

— En mettant de côté l'émotivité inexistante de Houtarou, je pense que le cas de Chitanda-san est à part. C'est comme si elle avait été élevée dans la patience et le sang-froid. Mayaka devrait essayer d'être un peu plus calme et posée. Pas comme Houtarou, mais comme Chitanda-san.

— Même si tu dis ça, je ne peux pas changer ce que je suis. Je ne veux pas devenir comme Oreki, et je ne peux pas devenir comme Chii-chan.

Les sourcils de Chitanda s'assombrirent.

D'une voix si faible que je l'entendis à peine, elle demanda :

— Hum... Est-ce que c'est censé être un compliment ?

Je me le demande. En tout cas, ce n'était pas flatteur pour moi. Je croisai le regard de Satoshi, puis celui d'Ibara.

D'abord, Ibara déclara :

— On pourrait dire que oui.

Puis ce fut mon tour :

— C'est un constat. Ce n'était ni un compliment ni une critique.

Mais Satoshi souriait avec un air fort amusé.

— Non, non. Qu'on parle de ceux qui ne se mettent jamais en colère ou non, je pense que c'est une excellente qualité de ne pas se fâcher. Après tout, la colère est une faute capitale. Tu devrais peut-être tempérer tes éclats, Mayaka.

— Une faute capitale ? On reçoit une amende pour ça ? Par exemple, pour motif de tapage ?

Satoshi secoua la tête d'un air docte, tandis que Chitanda, les joues légèrement rouges, ajouta une précision :

— Ah, tu parles de faute dans le sens de péché, n'est-ce pas ? Pour la colère, j'utilisais plus le terme de « Courroux³ »...Mais... si c'est juste pour me complimenter en prétextant que je ne pêche pas, alors je préférerais que tu t'abstiennes.

Chitanda baissa la tête, visiblement gênée. Sa voix était encore plus faible qu'à l'ordinaire, si bien que personne ne répondit à son objection. C'était sans doute la première fois que je voyais Chitanda aussi embarrassée. De son côté, Satoshi hocha la tête d'un air satisfait.

— Comme je m'y attendais de te part, Chitanda-san. C'est un sujet assez connu, donc je suppose que Mayaka connaît les sept péchés capitaux ?

— Bien sûr que je les connais.

Pas moi.

— Ce n'est pas cent-huit, les péchés ?

— Ça, c'est les klesha⁴.

Qui s'en fout ?

³ Ndt : Du latin « Ira », ce péché capital peut signifier aussi bien colère, courroux ou fureur. Ainsi pour Chitanda, le péché capital n'est pas une simple colère (bien que ce terme reste générique).

⁴ Dans la pensée bouddhiste traditionnelle, on dit que les êtres humains ont 108 afflictions ou kleshas. Il y a six sens (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la conscience) multipliés par trois réactions (positive, négative ou indifférente), ce qui donne 18 « sentiments ». Chacune de ces sensations peut être « attachée au plaisir ou détachée du plaisir », ce qui donne 36 « passions », chacune pouvant se manifester dans le passé, le présent ou le futur, ce qui donne 108 kleshas.

— Les sept péchés capitaux viennent des enseignements du christianisme, mais ils n'ont été rassemblés qu'ultérieurement. Ils ne figurent donc pas dans la Bible. Euh... en plus de la colère, il y a aussi...fit Satoshi en repliant le pouce.

Il replia ensuite ses autres doigts un à un, tout en récitant :

— L'orgueil, l'avarice, la gourmandise... Hmm, je n'en retiens que quatre...

Il fixait son poing d'un air bête, lorsque Chitanda vint à son secours :

— L'envie, la luxure et la paresse, je crois.

Quand elle prononça ce dernier mot, il me sembla qu'Ibara me lança un regard en ricanant... Bon, inutile d'avoir des idées de persécution. À cet instant, elle regardait Chitanda.

— Donc, ce sont les sept péchés capitaux. Ça ferait de Chii-chan une personne parfaite, non ? Tu es travailleuse, tu ne manges pas trop...

— Je ne t'imaginais pas avare, et tu n'es certainement pas paresseuse.

— Et, euh... tu n'as pas l'esprit mal tourné.

— Difficile de dire si tu es envieuse de quelqu'un.

Il ne s'agissait plus de compliments, mais clairement de moqueries. Les joues de Chitanda, déjà teintées de rose, rougirent de plus belle. Elle se tordit les mains, protesta vivement, débitant ses mots à toute vitesse :

— Arrêtez, s'il vous plaît ! En plus, quand j'ai faim, je peux beaucoup manger !

Comme tout le monde.

— On dirait une sainte, non ? Sainte Eru.

— « Chitanda Eru », ça sonne angélique, tu ne trouves pas ?

— Uriel, Gabriel, Chitandaël ? Ahaha !

Ces deux-là étaient parfaitement synchronisés. Mise à mal par leur coordination, Chitanda se racla la gorge et chercha à puiser dans son calme et sa dignité. Puis, soudainement :

— Je vous ai dit d'arrêter ! s'écria-t-elle d'une voix claire.

— Elle s'est fâchée...

— Et elle nous a réprimandés.

Chitanda leur adressa un sourire doux, à tous deux qui affichaient désormais des mines gênées.

— Et puis, je ne crois pas que ce soit une bonne chose que de ne jamais se mettre en colère.

Ibara et Satoshi parurent sous le choc, et j'avais probablement la même expression. Sans marquer de pause ni chercher ses mots, Chitanda poursuivit d'un ton posé :

— N'en va-t-il pas de même pour les autres péchés capitaux ?

— Désolée, Chii-chan, mais je ne suis pas sûre de comprendre.

— Vraiment ? J'aurais dû m'exprimer autrement, alors, répondit Chitanda avec un sourire. — Je pense qu'on ne peut pas se passer d'un peu d'orgueil ou d'avidité. Bien sûr, comme ces péchés viennent d'enseignements religieux, il y a sans doute de nombreuses raisons pour lesquelles ils ont été désignés comme péchés.

Satoshi pencha la tête d'un air perplexe.

— Tu as des exemples ?

— Par exemple, si l'on n'a aucun orgueil, cela signifie qu'on manque totalement de confiance en soi. Et une personne qui ne peut jamais être qualifiée d'avide ne pourrait pas subvenir aux besoins de sa famille. De plus, si personne au monde ne ressentait jamais d'envie, de nouvelles technologies n'auraient jamais vu le jour.

Chitanda s'interrompt, surprise. Devant nos expressions, elle ajouta :

— Hum... Je n'avais pas l'intention de donner une leçon...

Satoshi, qui l'écoutait avec attention, croisa les bras.

— Hmm. Je vois. C'est intéressant...

J'étais plutôt heureux d'entendre mon mode de vie justifié. Je pris la parole, sur un ton léger :

— En somme, tu dis que tout est affaire de mesure ? C'est très confucéen⁵, ça.

— Je ne peux pas expliquer la Bible, mais je ne pense pas qu'il soit utile de considérer les péchés capitaux comme des vérités absolues à appliquer telles quelles dans nos vies, affirma-t-elle sans aucune gêne.

Je n'avais jamais réfléchi à ce en quoi croyait Chitanda, et la découvrir ainsi m'intriguait.

— Alors tu penses que se mettre en colère n'est pas une mauvaise chose, Chii-chan ?

— Exactement. Si rien ne te met jamais en colère, c'est peut-être que tu n'aimes vraiment rien.

Je peux tout à fait me mettre en colère.

— Mais dans ce cas, pourquoi est-ce que tu ne t'énerves jamais ?

Elle répondit du tac au tac.

— Parce que cela me fatigue. Et je n'aime pas être fatiguée.

Oh ?

Satoshi porta les mains à sa tête, comme si le sang l'avait quitté, puis se leva d'un bond :

— Chi-Chitanda-san a été contaminée par Houtarou ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ! J'aurais dû empêcher ça ! Il y a un fantôme qui hante le lycée Kamiyama ! Le spectre de l'économie d'énergie !

— Je plaisantais en fait quand je disais que cela me fatigue.

⁵ Qui se réclame de Confucius et de sa doctrine. Philosophe chinois (551-479 av. J-C) ayant largement marqué la civilisation chinoise et faisant figure de premier « éducateur ».

Un silence gêné s'abattit.

Dans une voix qui semblait prête à s'effacer, elle ajouta :

— Pardon, j'avais eu une soudaine envie de faire un peu d'humour.

Je pourrais dire que c'était évident, mais ce serait fuir le fait que je me suis laissé berner par Chitanda. Moi qui croyais avoir trouvé une âme sœur...

Comme pour balayer ce moment, Chitanda répondit de nouveau à la question, comme si la plaisanterie n'avait jamais eu lieu.

— Ce n'est pas que je ne peux pas me fâcher. Je peux moi aussi perdre mon sang-froid. Par exemple...

Nos regards attentifs l'encouragèrent à poursuivre.

— Quand je vois des gens gaspiller de la nourriture, je me mets en colère.

...En même temps, elle est fille d'agriculteur. Pour elle, chaque grain de riz est une goutte de sueur.

À cette pensée, l'épisode de la cinquième heure me revint soudain. Je parlai sans réfléchir :

— D'ailleurs, c'était pas toi qui t'étais fâchée dans le cours d'Omichi, tout à l'heure ?

À ces mots, je perçus un changement dans l'atmosphère autour de Chitanda.

Ah. Voilà. J'avais fait une gaffe. Mon dos se raidit sous une bouffée de regret.

Chitanda, qui avait savouré la conversation légère et amusante, releva légèrement son menton délicat et serra les lèvres. Elle ne surjouait jamais ses émotions, mais ses changements d'humeur étaient faciles à lire.

Elle murmura :

— Ah, c'est vrai ! Comment ai-je pu oublier ? Je voulais justement poser la question à Oreki-san !

Super. Encore une bourde. Satoshi et Ibara venaient tout juste de la taquiner sur son image de sainte ou d'élue. Je m'étais dit que cette image ne lui convenait pas tout à fait, en pensant à son goût pour la modération.

Quelle erreur ! Car si Chitanda est effectivement studieuse, la chose qui la distingue d'un idéal de perfection, c'est sa curiosité.

M'étant attiré des ennuis tout seul⁶, je claquai discrètement la langue. Satoshi, quant à lui, semblait parfaitement détendu.

— Il s'est passé quelque chose, Chitanda-san ?

— Oui. En fait, pendant le cours de maths de la cinquième heure... je me suis fâchée.

Chitanda acquiesça vaguement à l'intention de Satoshi et Ibara, puis se tourna vers moi. J'aurais préféré regarder ailleurs, mais il était trop tard pour regretter.

— Mais... je ne sais pas ce qui m'a mise en colère. Bien sûr, il n'y avait aucune raison pour que je le sois. Pourtant, quelque chose s'est produit qui m'a poussée à me fâcher, et je ne sais pas ce que c'était.

Il me fallut un certain effort pour saisir le sens de cette phrase alambiquée. Mais au fond, tout se résumait sans doute à ce que Chitanda déclara ensuite :

— Je suis curieuse !

⁶ L'expression originale est 蛇のいる藪をつついた, qui signifie « déranger le buisson où réside le serpent »

3

Le cours de cinquième heure, aujourd'hui, était un cours de mathématiques donné par Omichi-sensei.

Je pense qu'Oreki-san et Fukube-san savent déjà quel genre de professeur il est.

Je ne sais pas vraiment par où commencer pour que vous compreniez bien, alors je vais tout expliquer depuis le début.

Omichi-sensei arriva pratiquement au moment exact où la cloche annonçait le début du cours. Il avait l'air contrarié, mais d'après ce que j'en sais, il avait ce genre d'expression dans presque toutes les circonstances. Il ouvrit la porte, et juste avant d'entrer dans la salle, il s'arrêta un instant pour regarder la plaque indiquant le nom de la classe. Jusqu'ici, tout était relativement normal.

Après nous avoir salués à la hâte, il se mit à écrire une équation quadratique au tableau. C'était une équation assez simple : $y = x^2 + x + 1$, mais il en avait restreint le domaine à x allant de 0 à 3. Puis, tout en se tapotant l'épaule avec son bâton de bambou, il désigna Kawasaki-san et lui demanda de tracer l'intervalle de y . Vous voyez qui est Kawasaki-san ? C'est ce garçon grand et mince qui bégaie un peu... mais cela n'a rien à voir avec l'histoire.

Kawasaki-san avait visiblement l'air perdu et moi aussi d'ailleurs. Nous n'avions encore rien appris au sujet des restrictions de domaine.

Je pensais qu'Omichi-sensei nous mettait à l'épreuve, qu'il cherchait à évaluer nos connaissances sur le sujet avant de commencer réellement son cours. Pour être honnête, je ne suis pas une spécialiste en la matière, mais j'avais déjà eu droit à ce genre de pédagogie auparavant. Cela dit, cette méthode d'enseignement par stimulation intellectuelle ne collait pas du tout à la façon dont Omichi-sensei menait habituellement ses cours.

Kawasaki-san réfléchit un moment à la question d'Omichi-sensei, puis répondit qu'il ne savait pas quoi dire.

Et là, contrairement à ce que j'avais imaginé, Omichi-sensei s'emporta.

— Quoi ? Tu ne sais pas ? Tu écoutais quoi à mon dernier cours ?

Il se mit à réprimander Kawasaki-san... enfin, pour être honnête, c'était plus de l'acharnement verbal qu'un simple reproche.

Après quelques remarques tout à fait déplacées sur l'avenir soi-disant compromis de Kawasaki-san, Omichi-sensei lui dit de s'asseoir.

Il appela ensuite Tamura-san, qui est plus à l'aise en mathématiques. Ce dernier se leva, mais ne parvint pas non plus à donner de réponse. Omichi-sensei le traita d'imbécile et lui ordonna de se rasseoir. Puis, en balayant la classe du regard, il lança d'une voix forte :

— Y en a-t-il un seul parmi vous qui sache résoudre ça ?

J'aurais sans doute dû m'en rendre compte plus tôt, mais c'est à ce moment-là que j'ai compris : Omichi-sensei s'était trompé sur l'avancement du programme. J'ai vérifié dans notre manuel : aujourd'hui, nous étions censés terminer la partie sur les méthodes de détermination d'une fonction quadratique et entamer celle sur les valeurs maximales et minimales. Il avait donc une heure d'avance sur le programme réel.

Les autres élèves commencèrent à s'en rendre compte également, si bien que la salle devint bruyante. Ce qui ne fit qu'exaspérer encore plus Omichi-sensei, qui se mit à frapper le tableau avec son bâton de bambou. Il se lança alors dans un discours désabusé sur notre attitude face aux cours, notre amour de l'apprentissage et notre sens du bien commun.

Il eut aussi des mots très durs au sujet de notre orientation post-bac et de notre avenir. Oui, c'est exact : il frappait le tableau à chaque pause dans son discours.

Je pense qu'il y avait bien quelques élèves capables de tracer l'intervalle de y .

Je ne vais pas dans un cours de soutien, mais je sais que dans ce genre d'établissement, le programme est abordé bien plus tôt qu'au lycée.

Toutefois, ceux qui connaissaient la réponse gardèrent le silence. Personne ne leva la main.

Omichi-sensei désigna de nouveau Tamura-san. Il l'obligea à se lever et à rester debout jusqu'à ce qu'il trouve la réponse. C'est alors que je me levai à mon tour. J'énonçai qu'il s'était peut-être trompé sur l'avancée du cours, et lui demandai de bien vouloir vérifier dans le manuel.

Hein ? Ce que j'ai dit, exactement ?

...Désolée, mais ça, c'est un secret. Ce que je dis quand je suis en colère n'est pas quelque chose dont j'ai envie de me souvenir, encore moins de me vanter.

C'est vrai, c'est à ce moment-là que je me suis mise en colère.

4

Après avoir tout raconté, Chitanda s'éclaircit légèrement la gorge. Sans doute était-elle un peu embarrassée d'avoir révélé sa colère.

L'experte ès fureur, Ibara, l'encouragea à poursuivre :

— Et après ?

— Omichi-sensei a attrapé le manuel. Puis il a feuilleté quelques pages, a marmonné « Ah, je vois », et a dit à Tamura-san de se rasseoir. Ensuite, le cours a repris normalement.

Ibara croisa les bras, l'air impérieux.

— Donc c'est ce genre de prof, Omichi. Désolée pour Chii-chan et les autres, mais je suis bien contente de ne pas être tombée sur un type pareil !

— Exactement ! Franchement, c'est à cause de lui que j'ai dû cravacher même après les examens de mi-trimestre !

Je répliquai à Satoshi, qui avait élevé la voix comme s'il jouait une scène de théâtre :

— Tes mauvaises notes ne sont pas la faute d'Omichi. Tu ferais mieux de penser à tes examens finaux.

Puis, me tournant vers Ibara :

— Ce n'est pas non plus un mauvais professeur.

— Oui, ce n'est pas un professeur exécrationnel.

— Bon, disons qu'il n'est pas si terrible.

N'est-ce pas merveilleux, ces gens capables de tout relativiser ?

Chitanda me regarda.

— Enfin, donc, qu'en penses-tu ?

Tu veux dire : est-ce que l'histoire s'arrête là ? Je décroisai les jambes pour les repositionner.

— Il y avait quelque chose d'étrange dans ce récit ?

Chitanda jeta un regard hésitant de gauche à droite, indécise à l'idée de répéter ce qu'elle venait de dire. Puis elle reprit :

— Ah, je ne vous ai pas encore parlé de ce qui me tracasse le plus.

— Ce que je trouve mystérieux, c'est pourquoi Omichi-sensei a pu faire une telle erreur. D'après ce que j'ai vu de son écriture au tableau et de ses corrections d'examen, ce n'est pas le genre de personne à commettre ce genre de fautes.

— Hmm...

Satoshi s'immisça dans la conversation.

— Il existe deux types de professeurs stricts : ceux qui le sont aussi avec eux-mêmes, et ceux qui se relâchent dès qu'il s'agit d'eux.

Cela vaut pour les gens en général. Et même moi, je sais qu'Omichi appartient à la première catégorie.

— Mais tout de même, comment a-t-il pu faire une erreur aussi grossière ? Je ne comprends pas du tout.

Comme toujours, tu poses une question impossible. Je haussai les sourcils.

— Tu veux savoir pourquoi il s'est trompé ? C'est impossible à deviner. Tu n'as qu'à aller en salle des profs et regarder dans sa tête, tant que tu y es.

Chitanda secoua la tête.

— Non, écoute-moi. Oreki-san et Fukube-san doivent le savoir : Omichi-sensei ouvre toujours son manuel à la fin du cours, même s'il ne s'en est pas servi pendant l'heure.

Satoshi et moi échangeâmes un regard et haussâmes les épaules en même temps. Aucun de nous n'avait jamais pris la peine d'observer ce détail.

— Et ensuite, il prend son stylo et note un petit mémo. À ton avis, pourquoi fait-il ça ?

Je vois où elle veut en venir.

— Pour noter jusqu'où il est allé dans le programme avec cette classe ?

— Je le pense aussi. Il doit vérifier le manuel pour ne pas se tromper, et cela a dû lui arriver plusieurs fois déjà. De plus, il sait certainement que nous sommes la classe A, car il vérifie systématiquement la plaque de la salle avant d'entrer. Vous suivez ? Ensuite, Omichi-sensei regarde la note où il a indiqué l'avancée du cours, puis il vérifie encore une fois la salle. On pourrait dire que tout est parfaitement organisé.

— Mais alors, comment aurait-il pu se tromper ?

Je me disais que ses notes devaient ressembler à quelque chose du genre : « 1^{er} juin, classe X » à la page 15, puis « 3 juin, classe X » à la page 20. Sans ça, il ne saurait pas à quelle page il en est.

Je lançai une hypothèse, sans vraiment réfléchir :

— Il aurait pu confondre la date ?

Il faut toujours assumer ses paroles. Et le châtiment pour ma légèreté fut immédiat. D'un regard glacial, Ibara répliqua :

— ...S'il s'était trompé de date, il aurait pu revenir en arrière, mais sûrement pas sauter une leçon. Réfléchis un peu avant de parler par réflexe spinal.

Devais-tu vraiment employer le mot « spinal » ? Ibara est en pleine forme aujourd'hui. En effet, il peut revoir un mémo précédent, mais il ne peut certainement pas consulter un mémo du futur, qui n'existe pas encore...

Ibara, toujours au sommet de sa forme, se tourna vers Chitanda et pencha la tête, intriguée.

— Je ne cherche pas à te piéger, mais...

— Oui ?

— J'ai un petit doute, tu me permets de poser une question ?

— À moi ? Bien sûr.

Chitanda redressa sa posture, ce qui, peut-être, manquait de prudence. Plutôt que de se montrer solennelle, Ibara formula sa question sur son ton habituel.

— Dans ton histoire, je comprends que tu te sois mise en colère. Il a dit quelque chose de franchement odieux, et dans cette situation, moi aussi j'aurais été furieuse. Mais je n'aurais pas osé répondre à un prof comme lui. C'est comme si tu mettais exprès la main dans le feu, non ?

Elle prononça cette dernière phrase en regardant successivement Satoshi et moi. Une comparaison un peu excessive. Ce genre de tournure ne lui ressemble pas.

Ibara ne connaît peut-être pas bien Omichi, mais elle sait que répondre à un professeur en colère comporte des risques énormes. Je ne m'y risquerais pas, et Satoshi non plus. Et à mon avis, pas un seul élève parmi les mille que compte le lycée Kamiyama n'oserait. C'est pour cela que j'avais été si surpris tout à l'heure.

Mais Chitanda répondit avec insouciance :

— Je ne sais pas vraiment pourquoi je me suis fâchée.

Elle s'est mise tellement en colère qu'elle en a perdu la tête ? Est-ce bien de Chitanda que l'on parle ? Non, ça ne colle pas... Tandis que je m'interrogeais, Chitanda poursuivit :

— Mais je ne crois pas que ce soit à cause de ses reproches.

Après un moment de réflexion, Ibara demanda :

— Alors, c'est parce que ceux qui savaient la réponse se sont tus ?

— Non. Personne n'aurait voulu répondre dans une telle ambiance. Et même si quelqu'un l'avait fait, le cours aurait continué... alors qu'il était trop en avance.

— Parce que personne n'a relevé l'erreur du prof ?

— Non plus.

Ibara continua à cogiter.

— C'est parce que tu as eu pitié de Tamura ?

Ce serait bien le genre de Chitanda.

Ou même... trop son genre. L'intéressée inclina légèrement la tête.

— J'avais de la compassion pour lui, mais je ne pense pas que cela suffise à me mettre en colère. Je ne comprends pas très bien moi-même, mais je conçois qu'Omichi-sensei gronde des élèves qui ne se souviennent de rien du cours précédent, même si ses mots étaient sans doute exagérés. ...Alors, qu'est-ce qui m'a mise en colère ?

Puis Chitanda esquissa un demi sourire.

— Parfois, j'ai du mal à me comprendre moi-même.

— Hmm, je vois.

Ibara répondit par un sourire un peu gêné.

Je comprenais pourquoi elle avait posé sa question. À la place de Chitanda, n'importe qui aurait été agacé. Même moi, j'aurais trouvé cela insupportable. Mais comme Chitanda donne l'impression de ne jamais se fâcher, la voir en colère même dans une situation qui l'exigerait semblait étrange.

Mais la réponse à cette question ne vint pas. Comme elle l'avait dit, c'était peut-être parce qu'elle n'arrivait pas à formuler clairement ce qu'elle ressentait, ou bien parce qu'elle était embarrassée, ou encore parce que... c'était fatigant. D'ailleurs, a-t-elle vraiment dit que c'était fatigant ?

Je ne connais pas assez bien Chitanda pour deviner ses goûts ou ce qui la rebute. D'autant plus que j'étais plus intéressé par la suite de mon roman de poche.

— Qu'en penses-tu, Oreki-san ?

— Aucune idée.

— Moi non plus, je ne sais pas pourquoi, mais...

À ce moment, Chitanda s'interrompt. Elle inspira profondément et me regarda, les yeux brillants d'enthousiasme.

— Mais tu peux le comprendre si tu y réfléchis un peu !

— Oh ? dit Satoshi, d'un ton étonné.

J'en restai figé. C'est donc ça, la sensation qu'on éprouve quand quelqu'un compte sur vous ? Et elle a bien senti que je n'y avais pas encore réfléchi du tout ?

Ibara, qui était assise de l'autre côté de la pièce, leva les sourcils.

— Chii-chan, ne t'attends pas à grand-chose d'Oreki, même s'il essaie. Il a dû être une sauterelle dans une vie antérieure.

— Hein ? Mayaka-san, tu arrives à voir les vies antérieures des gens ?

Juste au moment où je crus qu'elle avait changé de sujet par curiosité...

— Mais là, je suis curieuse de savoir pour Omichi-sensei.

En un instant, tout était revenu à la case départ. Quelle plaie. D'ailleurs, Satoshi conviendrait mieux que moi au rôle de sauterelle. Elles ne meurent pas l'hiver par économie d'énergie, mais parce qu'elles vivent chaque instant à fond.

— Oreki-san.

Bon... si je ne dis rien, je n'irai nulle part...

Je suppose que je vais abandonner mon livre pour un temps et commencer à réfléchir.

5

On pouvait raisonnablement supposer qu'Omichi notait bel et bien l'avancée de ses cours directement dans son manuel. Après tout, cela fait dix, peut-être vingt ans qu'il n'enseigne que les mathématiques. Comme les années précédentes, il gère plusieurs classes cette année encore, et il doit être difficile de se rappeler précisément où en est chaque groupe. Tenir des mémos paraît être la solution la plus logique.

Pourtant, malgré cela, il a commis une erreur. Et non seulement il ne s'est pas trompé vers une date antérieure, mais il a sauté une leçon. Voilà qui est vraiment étrange.

Un instant. Comment aurait-il pu sauter une partie ?

Pour faire cette erreur, il aurait fallu qu'il y ait une note sur une page *ultérieure* à celle où en est réellement la classe. Autrement dit, la classe X n'a pas encore atteint cette leçon, mais une note sur la page laisserait croire que c'est le cas.

C'était peut-être tout simplement cela, la clé du problème. Je croisai les jambes et posai une question à Chitanda :

— Votre classe n'a pas encore étudié les domaines de définition, n'est-ce pas ?

— Non, tu as raison.

Chitanda acquiesça à cette remarque inutile, visiblement troublée. Ma question suivante n'arrangea rien.

— Et si je te disais que votre classe l'a pourtant déjà fait ?

— ...Que veux-tu dire ?

— Omichi enseigne les mathématiques chaque année. Nous ne sommes pas ses seuls élèves... La classe A de l'année dernière a elle aussi étudié, à un moment donné, les restrictions sur le domaine de X.

— Ah...

Chitanda poussa une petite exclamation. Confondre une note de l'année dernière avec celle de cette année, cela reste plausible, non ?

Mais avant qu'elle n'ait pu exprimer son accord, Satoshi secoua lentement la tête.

— Si tu suggères qu'il a pu se tromper avec une note de l'an dernier, je crains que ce ne soit impossible.

— Comment ça ?

Comme toujours, Satoshi semblait étrangement ravi de pouvoir partager une information sans grand intérêt.

— C'est simple. Les professeurs reçoivent un nouveau manuel chaque année. Ils doivent avoir la version la plus récente, pour que tout soit conforme avec les élèves. D'ailleurs, Omichi utilise cette année la quatrième édition.

Chitanda baissa les yeux.

...Effectivement, maintenant que Satoshi l'a dit, cela paraît évident. J'aimerais bien savoir comment il sait quelle édition utilise Omichi, cela dit.

Mais puisqu'Omichi a pour habitude d'écrire dans ses manuels, si les notes se sont mélangées... c'est concevable. Encore faut-il que Chitanda accepte cette possibilité. Il est probable qu'Omichi inscrive la classe et la date sur la page atteinte. Se pourrait-il qu'il l'ait écrit de manière confuse ? À moins de prouver qu'il a une écriture brouillonne...

Hmm.

Me voyant rester silencieux et maussade, Satoshi décida qu'on ne pouvait rien attendre de moi et reprit la parole sur un ton enjoué :

— Moi, les domaines de définition, je n'y comprends rien. J'en suis pas fier, mais rien que tracer les axes x et y , c'est déjà compliqué. Me faire interroger par Omichi, ce serait un cauchemar.

Si c'est le cas, tu pourrais peut-être abandonner un peu tes anecdotes inutiles pour te concentrer sur tes cours ? ...Non, je ne peux pas dire ça. Ce serait comme dire à un oiseau de ne pas voler.

Je me demande sur quoi il essaie d'apprendre, en ce moment. Il me semble qu'il avait parlé du *Livre des mutations*⁷.

Ah, attends.

Une idée me traversa soudain l'esprit. Je lançai une question à Satoshi :

— Satoshi, votre classe a déjà terminé les domaines ?

— Hein ? Ouais.

— Tu es en quelle classe, déjà ?

— Hé, Oreki, tu pourrais au moins te rappeler la classe de tes amis.

Je contre-attaquai aussitôt Ibara :

— Dans ce cas, est-ce que toi, tu sais dans quelle classe je suis ?

— On n'est pas amis, nous.

Je restai bouche bée.

Voyant cela, Satoshi rit.

— T'inquiète, Mayaka. Houtarou le sait.

Et en effet, à ce moment-là, je m'en souvenais.

La classe de Satoshi a déjà traité les domaines. La mienne non. Et évidemment, celle de Chitanda non plus.

Je vois. Je comprends maintenant.

— Il n'y a aucun doute : il a noté quelque chose sur une page après celle que votre classe avait atteinte, affirmai-je.

— Oui, je le pense aussi.

— De plus, cette note a été écrite cette année et correspondait à l'avancée d'une classe. Et si cette note n'était pas destinée à votre classe, mais à celle de Satoshi ?

⁷ Un ancien traité divinatoire chinois et l'un des classiques, connu sous le nom de *Yi Jing*. Le titre peut se traduire par « Livre des mutations », « Classique des changements » ou « Canon des mutations » ou encore « Livre des transformations ». C'est l'un des premiers livres imprimés (1^{er} millénaire av. J.-C.).

— La classe de Fukube-san ?

Chitanda fronça les sourcils, mais Satoshi s'interrogea à son tour, sceptique :

— Omichi est responsable des classes A, B, C et D. Même si ce n'était ni A ni B, pourquoi ce serait D ?

Ibara intervint :

— Et puis pourquoi D, justement ?

— Parce qu'il ne serait pas si étonnant qu'il confonde A et D. Alors que C ne ressemble en rien à A.

Ibara me lança un regard noir, qui disait clairement *encore une bêtise*. Non, en fait, elle le dit tout haut :

— Encore une bêtise. A et D n'ont rien à voir.

Je faillis vaciller sous son regard perçant, mais je fis semblant de rester impassible.

— Omichi est professeur de mathématiques.

— Et alors ?

— Un prof de maths a bien plus de chances de confondre A et D. C'est comme les katakanas ツ (tsu) et シ (shi).

— Quoi ?

Son regard méprisant semblait dire : *Tu te sens bien, au moins ?* Curieusement, lorsqu'elle se dispute avec Satoshi, elle garde toute son énergie jusqu'au bout. Mais avec moi, elle semble vite s'essouffler.

Je poursuivis tout de même :

— Par exemple, Omichi aurait noté quelque chose comme « 1er juin, A » à la page 10 et « 1er juin, D » à la page 15. Et s'il avait confondu le D avec un A, cela expliquerait ce qui s'est passé. De plus...

Je marquai une courte pause.

— Omichi a l'habitude d'écrire en minuscules.

À cet instant, le silence s'abattit sur nous quatre.

Je me demandais s'ils avaient compris, ou s'ils pensaient plutôt, « *Mais qu'est-ce qu'il raconte ?* » Le suspense était pénible.

Puis le silence fut rompu.

— Ah, je vois ! s'exclama Satoshi.

— Les minuscules « a » et « d » !

J'acquiesçai d'un air sérieux. Puisque Chitanda avait affirmé qu'Omichi vérifiait bien la plaque du nom de la classe, on ne pouvait pas dire qu'il s'était trompé de salle. La seule autre possibilité d'erreur, c'était le mémo. Il était peu probable qu'il ait lu « A » de travers. Mais « a »...c'était une autre histoire.

Ibara, quant à elle, restait obstinément silencieuse.

Ses lèvres étaient crispées, et pour une raison inconnue, elle me regardait avec ressentiment. Mais, contre toute attente, les mots qui sortirent de sa bouche furent un accord :

— ...Ouais, c'est plausible.

— Quoi, t'es gênée ?

— Ouais, j'ai récemment perdu des points à un contrôle d'anglais parce que le prof ne savait pas si j'avais écrit un « a » ou un « d ».

— Oh, toi aussi ? Moi, c'était « n » et « h ».

Heureusement, je n'étais pas le seul. Dans mon cas, ce n'était pas en anglais, mais en mathématiques : j'avais perdu des points parce qu'on ne distinguait pas mon « l » de mon « 7 ». C'était... à l'époque où j'étais encore un jeune garçon aux joues roses, autrement dit, en primaire. Je me souviens d'avoir été vexé d'avoir donné la bonne réponse sans recevoir les points, mais sans que cela me touche plus que ça.

Et Chitanda, alors ?

Avec sa belle écriture, elle n'avait sans doute jamais vécu ce genre d'expérience. Elle réfléchit un moment, puis hocha doucement la tête à deux reprises.

— Oui, c'est une erreur qui semble crédible.

Chitanda esquissa un sourire doux.

— « a » et « d »... Je comprends comment il a pu se tromper. J'ai peut-être été un peu dure avec Omichi-sensei. J'ai eu tort.

Ces mots me laissèrent un peu sonné.

C'étaient exactement les mots que j'avais deviné qu'elle penserait.

— Hein ? Pourquoi dis-tu ça ?

Jetant un coup d'œil vers Ibara, qui affirmait avec insistance qu'Omichi était en tort, et que Chitanda n'avait donc rien à se reprocher, je regardai le visage de cette dernière. Contrairement à ses mots où transparaissait le remords, son expression était sereine, et je crus même y déceler un certain soulagement.

Au fond de moi, je pensais ceci :

Chitanda, d'ordinaire si calme, s'était fâchée, et elle voulait comprendre pourquoi. Elle avait beau dire que se mettre en colère n'était pas forcément une mauvaise chose, la vérité, c'est qu'elle ne le souhaite jamais. Peut-être voulait-elle croire qu'Omichi avait une raison valable. Et croire que si elle s'était fâchée, c'était à cause de sa propre erreur. Elle voulait comprendre la raison de sa colère.

Chitanda n'est-elle pas ce genre de personne ?

...Non.

Je secouai la tête pour chasser cette pensée. Qui suis-je pour dire *n'est-elle pas ce genre de personne* ? Alors que je la connais depuis à peine deux mois ? Je peux comprendre les pensées de Satoshi, car je le connais depuis le collège. Et Ibara a été dans ma classe pendant neuf ans ; on peut dire qu'elle fait partie de mes connaissances. Mais Chitanda ?

C'est vrai. J'ai parfois deviné ses actions, mais ses intentions étaient souvent visibles. Croire que je peux lire ses pensées les plus profondes, ce serait, comme elle l'a dit elle-même, commettre un péché capital. Celui de l'orgueil. Je ferais bien de m'en méfier. Je suis devenu bien prétentieux, sans m'en apercevoir. Et rien qu'aujourd'hui, combien de fois Chitanda s'est-elle comportée autrement que je ne l'attendais ?

Je souris amèrement, et constatai que Satoshi et Ibara avaient dérivé vers un autre sujet qu'Omichi. Il semblerait que ce ne soit plus mon tour. Je regardai ma montre : il était presque cinq heures. Je posai les yeux sur le soleil couchant au-dehors.

Peut-être l'heure de rentrer.

— Je comprends ce que Chii-chan veut dire, mais je ne sais pas, si j'avais été là...

— Eh bien, tu aurais simplement fait ce que tu fais d'habitude. Mais repense à ce que disait Chitanda-san tout à l'heure...

Bon, après tout, il est encore tôt. Je repris mon livre et relus la page à laquelle il était resté ouvert.

Et ainsi, un peu plus de ma vie lycéenne s'envola en fumée. À titre personnel, je trouve que le péché capital de paresse me suffit bien.

Le fantôme, lorsqu'on l'examine

1

La remarque de Satoshi : « *Tout fantôme, lorsqu'on l'examine, n'est jamais qu'une fleur fanée.* », je l'avais souvent entendue. Mais à notre époque moderne, où le romantisme échappe à l'entendement même après consultation du terme dans le dictionnaire, les fleurs fanées ne passent plus pour des esprits, et les apparitions de ce monde se révèlent l'une après l'autre n'être que de banales fleurs desséchées.

Peut-être serions-nous incapables de remarquer un véritable spectre, s'il prenait soin de conserver sa forme authentique.

Je répondis en ces termes dans un bus cahotant sur une route de montagne, par un mois d'août où la chaleur de l'été tardait à s'éteindre. Assis à côté de moi, Fukube Satoshi hocha la tête, l'air songeur.

— Intéressant. Une réfutation métaphysique du sens même de l'idée, formulée sous la forme d'un trait d'esprit. Cela te ressemble, Houtarou.

Installée devant nous, Ibara se retourna bien qu'on ne l'eût pas appelée ; ses sourcils se haussèrent.

— Je n'aime pas ce genre de raisonnement. Je ne suis pas du genre à tout rationaliser et à réfléchir autant.

J'écoutai leurs réponses, pris un instant pour les digérer, puis protestai vivement :

— Hé, ce n'est pas là où je voulais en venir !

En réalité, je voulais seulement évoquer quelque légende urbaine du même acabit que les OVNIS ou le monstre du Loch Ness. Bref, un sujet de conversation des plus banals.

Plus précisément, je voulais parler du reportage télévisé d'hier : « *Sur les lieux ! La vérité sur l'anguille géante du lac Hamana, Hussie¹ !* »

Ma tournure avait peut-être été un peu alambiquée, mais je ne pensais pas que mes mots seraient à ce point mal interprétés.

Au moment où j'allais m'expliquer, Chitanda, en robe d'été, assise à côté d'Ibara, se retourna et sourit.

— Moi aussi, je suis curieuse de connaître la véritable nature de ces fleurs fanées.

Il semblait que tout le monde avait compris de travers. Je n'avais pas envie de forcer les autres à suivre mes raisonnements, alors je me tus.

Nous étions quatre membres du club de littérature classique du lycée Kamiyama. Et pourquoi donc tous les membres du club se retrouvaient-ils ensemble dans ce bus secoué sur la route de montagne ? La réponse se trouvait naturellement à notre destination.

Le terminus, le village de Zaizen, est niché dans une vallée réputée pour ses sentiers de randonnée et ses sources thermales.

Comme je n'irais jamais faire de randonnée, il ne restait qu'une option : les sources chaudes.

Le ronflement du moteur se fit plus fort à mesure que la pente s'accroissait.

¹ Ndt : Parodie de « Nessie » surnom donné au monstre du Loch Ness, ici on parle de Hussie comme surnom pour le monstre du lac Hamana. Hamana est d'ailleurs connu pour ses anguilles.

2

C'était les vacances d'été, en plein mois d'août, et, pour être honnête, ne rien faire durant une période censée être consacrée au repos correspondait parfaitement à ma philosophie personnelle. Mais à cause de la présidente du club de littérature classique, Chitanda, j'avais dû me résoudre à partir en voyage.

Durant ces vacances, nous avons tous ensemble élucidé ce que Satoshi appelle « l'affaire Hyouka », une affaire qui, pour Chitanda, avait une importance toute particulière. Pour nous remercier de notre aide, elle avait voulu nous offrir un séjour aux sources chaudes. En temps normal, j'aurais refusé sans hésiter. Mais sans que je sache trop comment, ma résistance avait fini par céder, et ma participation fut décidée.

Le village de Zaizen se trouvait à une heure et demie de bus de Kamiyama. Nous n'avions rien à payer pour le logement : la famille d'Ibara tenait une auberge, et, les bâtiments étant actuellement en rénovation, ils nous avaient proposé d'y séjourner gratuitement.

Je n'avais jamais été particulièrement sujet au mal des transports, mais peut-être à cause des virages incessants et de la route escarpée, j'avais fini par me sentir malade juste avant l'arrivée. Nous fûmes alors pris en charge à l'arrêt de bus par un fourgon conduit par des parents d'Ibara, et nous arrivâmes enfin à l'auberge Seizansô.

Assis près de la fenêtre de la chambre qui m'avait été attribuée, je contemplais le paysage splendide qui se déployait au-dehors ; et, peu à peu, mon malaise s'évapora.

La chambre faisait bien vingt tatamis : immense, pour seulement Satoshi et moi. J'ouvris la large fenêtre. La montagne, toute proche, semblait nous surplomber, drapée d'un feuillage épais. Par endroits, des nappes de brume blanche s'élevaient : sans doute la vapeur des sources.

Le long de la route sinueuse, on distinguait quelques auberges et des maisons privées. Un peu plus loin, une école : primaire et collège réunis, faute d'élèves. Je n'ai jamais prétendu être un homme de grande sensibilité, mais je ne suis pas non plus assez insensible pour ne rien éprouver en voyage.

— La vue est pas mal, hein ? lança Satoshi derrière moi.

Je répondis sans me retourner :

— Ce genre d'endroit n'est pas désagréable, de temps en temps. Mais quitte à faire les choses bien, ce serait plus digne d'y venir seul.

Satoshi eut un petit rire.

— Toi, voyager seul ? Allons donc ! Tu n'es pas du genre à entreprendre de toi-même quelque chose d'aussi raffiné que d'aller aux sources chaudes. Et n'oublie pas : si tu es ici, c'est grâce au programme de Chitanda et aux relations d'Ibara.

Comme il l'avait voulu, je demeurai muet, un peu contrarié. Parmi les membres du club, Ibara était la plus critique, mais les tirades bien tournées de Satoshi pouvaient se révéler tout aussi vexantes. Et, pour ne rien arranger, il avait raison. Je n'aurais jamais eu l'idée de venir à Zaizen par mes propres moyens. Je devais donc, d'une certaine manière, remercier Chitanda : sans elle, je n'aurais sans doute jamais vu ces paysages magnifiques.

Des pas résonnèrent dans le couloir, puis trois coups fermes furent frappés à la porte.

— À table !

C'était la voix d'Ibara. Une seconde plus tard, celle de Chitanda, qui semblait l'imiter malicieusement :

— À taaaable !

— T'as entendu ? On y va ! fit Satoshi.

Je me détachai de la fenêtre.

Certes, les sources chaudes n'avaient rien de désagréable, mais l'idée de passer tout ce temps entouré de ces trois-là me laissait vaguement mal à l'aise. Une odeur de fromage flottait dans le couloir. Dîner à base de gratin, peut-être ? Ou de fondue ? Allez, je parierais sur la fondue.

Je pris une grande inspiration.

L'auberge Seizansô comportait deux bâtiments : l'annexe, que nous occupions, et le bâtiment principal, alors en travaux. Tous deux étaient de taille similaire et reliés par un couloir couvert. Vus du ciel, ils formaient ensemble la syllabe *ko* (コ).

Chaque aile comptait deux étages, entièrement en bois, si bien que les planchers craquaient à chaque pas. Un unique escalier reliait les étages. La chambre des filles, Chitanda et Ibara, se trouvait tout au bout du deuxième étage. Celle de Satoshi et moi, juste à côté. Ces pièces, si vastes qu'elles auraient pu accueillir le double de personnes, restaient néanmoins pleines de charme.

Les marches étaient quelque peu raides. Il fallait descendre avec prudence. Le réfectoire du rez-de-chaussée, dans le bâtiment principal, était inutilisable en raison des travaux, nous devons donc dîner dans une grande pièce de style japonais, au rez-de-chaussée de l'annexe.

Je fis glisser la cloison ornée d'une peinture du mont Fuji : à l'intérieur, Chitanda, Ibara et les deux sœurs étaient déjà installées.

Chitanda et Ibara faisaient face aux deux sœurs tandis que les places d'honneur, en bout de table, restaient vides. Personne n'avait encore commencé à manger : elles nous attendaient, par politesse. Je pris le coussin le plus proche, laissant à Satoshi celui de la place d'honneur, mais personne, ici, ne semblait se soucier du protocole.

Nous étions six autour de la table, ce qui la rendait presque trop étroite. Devant nous, contrairement à mes attentes, s'épalaient une salade de légumes frais, des shishamo² frits, des tranches de porc froides et une soupe miso au tofu et au radis blanc. Le riz avait déjà été servi dans de petits bols de bois.

² Un poisson d'eau salé.

L'odeur de fromage, elle, persistait. D'où pouvait-elle venir ? Je jetai un œil vers la cuisine et murmurai :

— On prépare un chessecake, non ?

— Ah, comment as-tu deviné ? répondit une voix enjouée.

C'était une fille aux cheveux coupés au milieu du front, un grand sourire aux lèvres. Sa taille menue faisait paraître le coussin encore plus bas ; avec ses lunettes sans monture, ses yeux ronds et son air pétillant, elle dégageait une vitalité presque contagieuse.

Elle portait un T-shirt léger et un short en jean jusqu'aux genoux. Placée à côté d'Ibara, on aurait pu les prendre pour des sœurs, et pour cause : elles l'étaient, au moins par le sang. Ibara, elle aussi, portait une chemise et un pantalon en jean.

À bien y réfléchir, Ibara n'avait guère changé depuis l'école primaire. Placée à côté de n'importe qui, elle donnait toujours l'impression d'être la cadette. Mais inutile de lui dire : je tiens à ma vie.

Cette fille débordante d'énergie, c'était Zenna Rie, l'une des deux sœurs qui tenaient l'auberge Seizansô.

— Incroyable ! C'est exactement ce que disait Maya-nee-chan !

Qu'est-ce qu'elle leur avait raconté, encore ?

À côté d'elle, une autre fille, les cheveux attachés en queue-de-cheval, se tenait bien droite, presque raide. Pour être plus précis, elle était timide. Elle n'était pas encore à l'aise avec nous. Sa réserve et sa fragilité trahissaient une nature douce, peu habituée à accueillir des étrangers. Je me demandai vaguement si cette enfant avait vraiment l'âme d'une aubergiste.

Tout, chez elle, différait de son aînée : sa voix, sa posture, même la pâleur de son teint. Je les avais vues toutes deux debout plus tôt ; elles faisaient sensiblement la même taille. Sous sa chemise à manches longues, bien fine pour la saison, la cadette semblait pourtant avoir chaud. Elle passerait au collège l'an prochain, mais sa taille égalait déjà celle de Rie, qui entrait en deuxième année de collège. Elle avait donc dû grandir bien vite. Elle s'appelait Zenna Kayo.

— Bon appétit !

Ibara, plus hôte qu'invitée, donna le signal. Chacun joignit les mains, à la suite de Chitanda qui, fidèle à elle-même, le fit avec une sincérité presque solennelle. Les parents des deux sœurs n'étaient pas là : ils devaient dîner dans le bâtiment principal, car il eût été impossible de loger deux convives de plus dans cette pièce.

Je commençai par la soupe miso, que je bus longuement. Délicieuse, digne d'un établissement professionnel. Puis je goûtai le shishamo. Ce n'était peut-être pas du véritable shishamo, mais le goût et la texture, craquante sous la dent, étaient parfaits.

Rie, toute à sa curiosité, bombardait Ibara de questions sur le lycée. De son côté, Kayo demandait timidement à Chitanda d'où venait son prénom. Satoshi ponctuait les conversations de remarques amusées, tandis que je me contentais de manger en silence, savourant le poisson grillé que je n'avais pas goûté depuis longtemps.

— ...Et donc, c'était comme ça !

Tout en parlant, Rie gesticulait avec ses baguettes, traçant des figures dans l'air. Mauvaise manière à table, certes, mais je n'allais pas m'occuper de la discipline d'autrui.

Rie tendit le bras pour attraper la louche en bambou dans le saladier, tandis que Kayo allongeait ses baguettes vers le plat de porc. Leurs gestes se croisèrent, le bras de l'une heurta la main de l'autre. Les baguettes de Kayo, tenant une tranche de porc, heurtèrent le bol de soupe miso. J'avais vu toute la scène et voulu les avertir, mais il était déjà trop tard.

Un peu de soupe se renversa. Kayo poussa un cri.

— Ah !

— Aah, qu'est-ce que tu fais ?!

Rie la réprimanda en fronçant les sourcils. À mes yeux, elles étaient aussi fautives l'une que l'autre, mais bon...

— D...dé...désolée, Grande Sœur !

Kayo s'excusa précipitamment, tendant la main vers la serviette posée un peu plus loin. Chitanda, déjà prête à intervenir, la lui tendit avec un sourire.

— Tiens, prends-la.

— M...merci beaucoup !

Rie sermonna doucement sa cadette de faire plus attention la prochaine fois.

Une fois le dégât épongé, je repris mes baguettes et attrapai un autre shishamo.

J'aurais bien aimé qu'on nous serve quelques légumes de montagne, mais bon... on ne peut pas tout avoir.

3

Après avoir savouré le cheesecake que Rie avait préparé, chacun retourna à ses occupations. Je regagnai ma chambre, mais Satoshi, qui aurait déjà dû être rentré, n'y était pas. Avait-il filé au bain ?

Resté seul, je sortis de mon sac en bandoulière un manga que j'avais emprunté à Satoshi. D'après lui, c'était une œuvre remarquable sur l'époque des provinces en guerre, *le Sengoku Jidai*. Effectivement, le récit était d'un réalisme surprenant, riche en émotions humaines, et le dessin, d'une minutie rare, rendait la lecture très agréable. Satoshi avait décidément bon goût.

L'histoire se déroulait au point culminant de l'offensive d'Oda Nobunaga contre le clan Asakura. Alors qu'il s'apprêtait à remporter la victoire, Nobunaga reçut un présent de sa jeune sœur : une petite bourse nouée aux deux extrémités, remplie d'azukis³. En la voyant, il s'exclama : « Cela signifie que nous sommes faits comme des rats ! Le clan Azai nous a trahis ! » C'était l'épisode où sa sœur, mariée à un membre du clan Azai, l'avertissait en secret du danger qui le guettait.

Je me demandai comment Nobunaga avait pu deviner une trahison à partir d'une simple bourse de haricots rouges, mais l'histoire, dans son ensemble, était bien construite. Je me pris à songer : si je me retrouvais dans une telle situation, ma sœur volerait-elle à mon secours sans hésiter ? Le spectacle vaudrait assurément le détour.

Après une demi-heure de lecture, mes yeux commencèrent à fatiguer. L'éclairage de la chambre était faible, normal pour une auberge, mais tout de même plus tamisé que celui d'un hôtel.

Que faire, sinon lire ? Il y avait bien une télévision, mais mes yeux en souffriraient encore davantage. Bref, j'avais du temps à tuer. Quand je ne savais pas quoi faire, en général, je me couchais pour dormir.

³ Haricots rouges japonais.

Mais puisque nous étions dans une auberge thermale, autant en profiter pour aller prendre un bain. Je pris la serviette fournie dans la chambre et sortis dans le couloir. C'est là que je croisai Chitanda.

— Ah, Oreki-san, tu allais quelque part ?

Elle tenait elle aussi une serviette.

— Au même endroit que toi, répondis-je.

— Il n'y a pas de bain mixte ici, semble-t-il.

— Personne n'a dit le contraire.

Nous marchâmes côte à côte. Nos claquettes résonnaient tour à tour contre le plancher grinçant. Après un moment, Chitanda demanda :

— La question va peut-être te sembler étrange, mais... ta sœur, c'est quel genre de personne ?

Hein ? Voilà qui était pour le moins soudain. Je me rappelai que Chitanda était fille unique. Je pris un instant pour choisir mes mots.

— Ma sœur, hein... Certains la qualifieraient d'excentrique, d'autres de génie. Dans tous les cas, je doute de pouvoir la surpasser en quoi que ce soit.

— Ah.

— Pas que j'en aie jamais eu l'ambition, d'ailleurs... Pourquoi cette question, tout à coup ? C'est à cause des sœurs Zenna ?

Chitanda acquiesça légèrement. Un sourire timide lui effleura les lèvres.

— En réalité, j'ai toujours rêvé d'avoir des frères et sœurs. Une grande sœur, ou un petit frère...

Tu ne trouves pas que c'est merveilleux, d'avoir quelqu'un à qui parler de tout, toujours à tes côtés ?

Je restai un peu surpris, puis haussai les épaules sans répondre. Elle avait décidément tendance à idéaliser les gens.

Et elle croit encore aux fantômes, en plus.

L'annexe possédait bien un petit bain intérieur alimenté par la source, mais il paraissait aussi exigu qu'une salle de bain ordinaire. D'après ce qu'on nous avait dit, il existait un bain extérieur commun, un peu plus bas, alors nous nous y rendîmes. Je prônais l'économie d'énergie, certes, mais pas au point de renoncer à quelques minutes de marche pour un bain plus agréable.

Nous sortîmes de Seizansô et descendîmes la pente. Le bain extérieur, qu'on apercevait après le virage, était géré conjointement par plusieurs auberges du coin. Une femme d'âge mûr tenait la caisse derrière un petit comptoir de bambou, mais nous laissa passer dès qu'elle sut que nous logions à Seizansô.

Chitanda et moi prîmes ensuite des directions opposées, ce qui, fort heureusement, allait de soi. Le vestiaire était étonnamment petit. Personne n'y était, mais un panier posé à mes pieds contenait déjà des vêtements. En regardant de plus près, je reconnus un pantalon cargo. Il ne faisait guère de doute : Satoshi était déjà à l'intérieur.

Je me déshabillai et pénétrai dans le bain. L'endroit, entièrement fait de roches artificielles, imitait l'aspect d'une source naturelle. Le bassin était plus vaste que je ne l'aurais cru, et l'eau, laiteuse et opaque, ressemblait vraiment à celle d'une vraie source thermale.

Une haute palissade de bambou entourait le bain, masquant toute vue sur le village de Zaizen, sans doute pour éviter les regards indiscrets. Je pris un seau, m'aspergeai, puis entrai dans l'eau. La température était parfaite.

J'avançai vers le fond du bassin, où un grand rocher se dressait au centre. Je le touchai : il était bien réel. À travers la vapeur, j'aperçus une silhouette de l'autre côté. Probablement Satoshi. Je levai la main, et la forme indistincte me répondit d'un signe nonchalant avant de venir vers moi à la brasse. Pendant ce temps, je m'étais adossé au rocher, le corps immergé jusqu'au menton.

— Houtarou ! s'écria-t-il joyeusement. — Tu es venu ! Ce bain est génial ! J'ai l'impression que l'eau circule jusque dans mes veines !

— Te faire diluer le sang par osmose, ça me paraît risqué.

— Oh, encore une remarque scientifique... Quelle froideur ! Enfin, j’imagine que c’est bon signe : ça prouve que tu te détends.

Je ne répondis pas, et nous restâmes silencieux un moment, profitant simplement de la chaleur de l’eau. J’entendis alors un léger clapotis : quelqu’un entra dans le bain. C’était sans doute Chitanda, de l’autre côté.

Le soir tombait. Les derniers rayons du soleil s’adoucissaient, et la lumière déclinante se reflétait sur la vapeur. Les étoiles commençaient à percer le ciel. La chaleur se diffusait peu à peu dans mon corps, au même rythme que le temps s’écoulait. Je me sentais somnolent, sans doute la faute au trajet en bus.

À un moment, Satoshi quitta le bain pour se laver.

Je restai seul, à moitié engourdi dans l’eau chaude.

Ma vue se troubla.

Hm...

Je ne pouvais plus bouger.

4

Je dois vraiment remercier Satoshi de m'avoir ramené sain et sauf jusqu'à la chambre. Si j'avais été seul, cela aurait pu finir à l'hôpital, voire pire. Lorsque nous rentrâmes à Seizansô, moi soutenu par son épaule, Ibara poussa un cri sec :

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, Oreki ?!

J'étais incapable de répondre. Satoshi prit la parole à ma place.

— Il a eu un coup de chaleur. L'eau était trop chaude pour lui.

— ...

— C'est assez pathétique, à vrai dire. Il n'est même pas resté la moitié du temps que moi. Quand je me suis retourné, il était à deux doigts de s'évanouir.

Ibara se massa le front, exaspérée.

— Oreki, vraiment...

Merci de t'inquiéter.

On me fit allonger dans la chambre. Ibara déplia rapidement un futon et ouvrit la fenêtre. Je m'étendis de tout mon long et respirai profondément.

— ...Désolé, tous les deux.

— Ne t'en fais pas, répondit Satoshi.

— Tu es vraiment sans espoir, ajouta Ibara. — C'est comme si tu étais condamné à ne jamais profiter d'un événement.

Sur ces mots, ils quittèrent la pièce. Comme elle l'avait dit, inutilement, d'ailleurs, j'étais bel et bien pitoyable. Je ne suis pas ce qu'on appelle un battant, mais j'ai toujours eu un minimum de confiance en ma constitution physique. Sans doute les secousses du trajet en bus y étaient pour quelque chose.

Alors que je restais allongé, les yeux clos, j'entendis la porte s'ouvrir. À l'odeur du shampoing, je compris aussitôt que c'était Chitanda. Elle s'agenouilla à côté de mon futon et parla d'une voix douce.

— Oreki-san... tu vas bien ?

— Pas vraiment.

— Veux-tu que j'aille chercher une serviette ?

Une serviette froide m'aurait certainement fait du bien, mais je n'avais pas envie d'abuser de sa gentillesse.

— Non, ça va. Désolé d'avoir gâché ton voyage si soigneusement préparé.

— Ce n'est rien. D'ailleurs, nous allons bientôt nous raconter des histoires de fantômes. Tu veux venir ?

J'eus un petit sourire. Raconter des histoires de fantômes ? Voilà une tradition qui sentait bon les étés d'autrefois. J'étais vaguement tenté, mais dans mon état, impossible de participer.

J'ouvris les yeux : son visage était bien plus proche que je ne l'aurais cru. Cette jeune fille avait décidément une notion très personnelle de l'espace intime.

Ce n'était pas la première ni la deuxième fois qu'elle me surprenait ainsi. Tout ce que je voyais, c'étaient ses joues rosées et ses cheveux encore humides qui luisaient sous la lampe. Je détournai instinctivement le regard.

— Ah... Je vais plutôt dormir.

— Je comprends. Repose-toi bien, alors.

La porte se referma, ne laissant derrière elle que le parfum léger de son shampoing.

Je consultai ma montre : il n'était même pas vingt heures. Des bruits étranges montaient de l'extérieur par la fenêtre ouverte. En écoutant attentivement, je distinguai le coassement des grenouilles. Plus loin, un taiko⁴ battait un rythme régulier.

⁴ Cela désigne l'art de jouer du tambour au Japon.

Et comme l'auberge était construite en hauteur, on percevait même le chant des insectes, bien qu'on ne fût pas encore en plein août.

Puis...

Au bout d'un moment, j'entendis la voix étouffée de Rie. La fenêtre de la chambre voisine devait elle aussi être ouverte. Je n'y prêtais d'abord guère attention, mais ses paroles me parvinrent clairement.

— Vous savez que l'auberge est divisée entre le bâtiment principal et l'annexe, non ? En vérité, l'annexe n'était pas nécessaire. Il y a un secret derrière sa construction. Il y a longtemps, du temps où ma grand-mère tenait encore l'auberge, un client à la mine sombre y séjourna. On lui donna la chambre 7, dans le bâtiment principal. Mais il leur dit : « Je ne veux ni repas ni service de chambre. Ne vous approchez pas ». Comme il avait déjà payé d'avance, et que c'était la haute saison, on accepta ses conditions. Cette nuit-là, un cri perçant retentit dans tout l'établissement. Ma grand-mère, affolée, sortit en courant. Des clients qui se promenaient dehors pointèrent la chambre 7 et dirent qu'ils voyaient à la fenêtre l'ombre floue d'un homme pendu, se balançant au vent. Il s'avéra que ce client avait détourné de l'argent de son entreprise avant de s'enfuir. Depuis cet incident, les clients qui logent dans la chambre 7 disent tous la même chose : qu'il y a « quelque chose » dans cette pièce, et qu'ils voient des ombres la nuit. Et le neuvième client à y avoir dormi est mort soudainement d'une maladie inconnue, en pleine nuit ! C'est pour cela que Grand-mère a fait venir un prêtre pour exorciser l'endroit. Mais elle jugea que ce n'était pas suffisant, alors elle fit construire l'annexe pour détourner les rumeurs. On peut voir la chambre 7 juste en face, depuis cette fenêtre : c'est celle tout au fond du deuxième étage. Nous, nous habitons au rez-de-chaussée, et on nous a toujours interdit de monter à l'étage... Cette histoire est strictement confidentielle ! Ne la racontez surtout pas aux clients, d'accord ?

Je ricanai doucement dans mon futon. Une histoire de fantôme aussi classique... décidément, on ne faisait plus dans la nouveauté.

Je voulais dormir tranquille. Rassemblant le peu de force qu'il me restait, je sortis du futon pour aller fermer la fenêtre.

Je pouvais bien supporter un peu de chaleur.

En la refermant, il me sembla distinguer une silhouette mouvante dans la cour.

Mais je n'eus pas le temps de vérifier : je regagnai aussitôt mon futon et m'endormis profondément, sans rêves, jusqu'au matin.

5

J'ouvris lentement les yeux. Il était déjà huit heures, à en croire ma montre. Wow, j'avais dormi près de douze heures. J'avais encore un peu mal à la tête, mais sans doute moins à cause d'un vertige résiduel du bain que d'un excès de sommeil.

Je remarquai soudain que Satoshi dormait juste à côté de moi. Veillant à ne pas le réveiller, je pris le temps de me remettre en état. Je descendis au rez-de-chaussée en me tapotant la tempe, encore un peu embrumé.

Rie et Kayo étaient déjà dans la salle de séjour, mais le petit-déjeuner n'était pas encore servi. J'allais demander où étaient passées Chitanda et Ibara quand elles entrèrent toutes deux dans la pièce.

Ibara avait une attitude étrange. Elle s'agrippait à la manche de la robe de Chitanda. Puis elle nous regarda et déclara :

— Il... il est apparu...

J'observai la scène avec froideur. « Apparu » ? de quoi au juste ?

Ibara fit un pas sec vers Rie et lâcha d'une traite :

— Une petite brise tiède m'a réveillée au milieu de la nuit. Quand je me suis retournée, dans la chambre en face de la nôtre, j'ai vu l'ombre d'un pendu qui se balançait vaguement, comme ça !

C'était d'un vieux jeu, du vu et revu... Il était rare de voir Ibara paniquer à ce point, cela dit. Dommage que tu ne voies pas ça, Satoshi.

Kayo nous apporta du thé brûlant. J'allais saisir une tasse, mais je remarquai qu'elle portait le nom de Rie, alors j'en pris une autre. Je pensai que Kayo aurait, elle aussi, inscrit son nom sur la sienne, mais je ne trouvai pas de tasse à son nom. Rie sourit :

— Je ne savais pas que ce genre d'histoires te faisait peur, Mayaneechan.

— Ce n'est pas que j'aie peur des fantômes, ni que j'aie une raison de les détester. Mais quand on voit ça, c'est juste... perturbant !

Kayo, qui tenait la théière, se figea.

— Maya-nee-chan, tu l'as vue ?

— Je l'ai vue. Je l'ai vraiment vue. Je l'ai vraiment vue !

— Grande Sœur ! Tu leur as raconté l'histoire ? Papa a dit de ne rien dire à personne !

— Oh, ça va. Ce n'est pas grave, non ? Ce n'est que Maya-nee-chan.

Tandis qu'Ibara et les sœurs Zenna s'échauffaient autour du récit, je tournai la tête vers Chitanda, agenouillée un peu à l'écart. Nos regards se croisèrent.

Chitanda avait l'air embarrassée, comme si quelque chose la travaillait. D'après l'expérience, elle avait sûrement quelque chose à dire. Je demandai doucement :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle répondit :

— Euh... Qu'est-ce que tu penses de ce qu'a dit Mayaka-san ?

— L'ombre pendue, hein ?

Je souris.

— Disons que ces histoires classiques, ou si tu préfères, clichées, se transmettent parce qu'elles font désormais partie de la vie. Comme cette fois où...

— Cette fois ?

— Ah, laisse tomber.

Je ravalai mes mots au dernier moment. J'avais failli dire : « Comme la fois où Satoshi a raconté l'histoire des Sept Mystères. » C'était, là aussi, du classique, du cliché, du vieillot. Et bien sûr, cela jouait sur la suggestion. Mais je n'avais aucune envie de déterrer ce souvenir. Surtout pas devant Chitanda.

Comme je m'étais soudain arrêté au milieu de ma phrase, Chitanda me dévisagea, intriguée.

Mauvais signe, pensai-je.

Heureusement, son intérêt restait tout entier absorbé par l'ombre pendue.

— ...Alors, tu penses que ce que Mayaka-san a vu est vrai ?

— Non.

À ces mots, l'inquiétude de Chitanda parut redoubler. Elle pencha la tête, dubitative.

— Alors j'ai peut-être, moi aussi, mal vu.

— Hm ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Pour une raison ou une autre, elle baissa la voix et me souffla à l'oreille :

— Je l'ai vue, moi aussi. L'ombre pendue dont parlait Mayaka-san.

On ne savait plus l'heure. Quand Ibara s'était réveillée, Chitanda avait ouvert les yeux à son tour. Alourdie de sommeil, elle avait aperçu, dans l'obscurité, l'ombre d'un pendu qui se balançait.

— Mais comme je venais de me réveiller, j'étais encore un peu dans le brouillard. C'est pour ça que j'ai cru m'être trompée... Mais si Mayaka-san dit avoir vu la même chose...

— Oh.

Si ça n'avait été qu'Ibara ou que Chitanda, j'aurais conclu à une simple vision. Mais puisque toutes deux l'avaient vue, au même moment, je ne pouvais plus nier l'existence de cette ombre pendue. Je révisai ma première hypothèse et dis :

— Il est probable que vous ayez pris autre chose pour ça. Comme le disait Satoshi hier : « Tout fantôme, lorsqu'on l'examine... »

— ...n'est jamais qu'une fleur fanée ?

Mais cette réponse ne la satisfaisait pas. Son regard erra vers le plafond, puis revint se planter dans le mien. Ses yeux brillaient d'une énergie qui trahissait une curiosité ardente pour ce mystère.

— Si c'est le cas, alors qu'est-ce que j'ai vu, exactement ?

Sans que je m'en rende compte, Ibara s'était glissée juste derrière nous.

— Voilà. Si tu dis qu'on a confondu avec autre chose, dis-nous *quoi*. C'est un peu lâche de nier ce que Chii-chan et moi avons vu, sous prétexte que toi, tu n'as rien vu, non ?

...Était-il vraiment nécessaire de me traiter de lâche ?

Chitanda et Ibara me dévisageaient, sans sourciller. Par expérience, à partir de là, il était trop tard pour reculer.

— Bien sûr, je ne demande pas à Oreki-san de tout régler tout seul. Enquêtons ensemble ! déclara Chitanda d'un ton décidé, sans baisser les yeux.

Je ne répondis pas. Je n'aimais pas me lancer dans l'impossible, mais j'avais tout de même le droit de soupirer de résignation, non ?

Comme pour m'achever, Chitanda s'exclama :

— Je suis curieuse !

Après un petit-déjeuner simple, bacon et œufs, soupe instantanée et consommé de légumes, nous remontâmes au deuxième étage. Nous croisâmes Satoshi qui descendait l'escalier. Il ignorait tout de l'incident de la nuit mais qu'importe. Il avait beau posséder un kaléidoscope de connaissances sans rapport, je doutais qu'elles soient utiles ici.

Ibara avait promis d'aider Rie pour ses devoirs de vacances.

— Désolé de ne pas aider. Bon courage, alors.

— Laisse-nous faire !

On découvrira la vérité du mystère ! Pas vrai, Oreki-san ?

Difficile d'en jurer. Quoi qu'il en soit, si je dois m'y coller, autant faire vite. Je fis entrer Chitanda dans ma chambre pour l'interroger plus en détail. Près de la fenêtre, deux chaises et une petite table : nous nous y installâmes.

Bon...

— L'ombre pendue, tu l'as vue dans la chambre juste en face de la vôtre ? demandai-je en ouvrant la fenêtre pour regarder le bâtiment principal.

— Oui, c'est ça.

— De quelle taille ?

— J'étais un peu dans les vapes, donc je ne peux pas être précise... mais je dirais à peu près taille humaine. Pour la forme... je suis désolée, je ne me souviens plus. C'est seulement en entendant Mayaka-san parler d'une ombre pendue que j'ai pensé à l'ombre d'une personne.

La voix de Chitanda se fit plus douce, à mesure qu'elle fouillait dans ses souvenirs. Elle n'était visiblement pas sûre d'elle. Or, pour soutenir sa curiosité, Chitanda possède d'ordinaire une excellente mémoire et un sens aigu de l'observation.

Que ce soit flou signifiait qu'elle était vraiment fatiguée hier soir. Mais comme je n'avais rien vu de cette ombre, ou de ce que c'était, je ne pouvais que m'en remettre à sa mémoire, aussi vague fût-elle.

Je poursuivis :

— De quelle couleur était-elle ?

— Je ne sais pas. Pas parce que j'ai oublié, mais parce que ce n'était qu'une ombre.

J'essayai d'imaginer ce qu'avait vu Chitanda, sans y parvenir. Le mot « ombre » restait trop vague.

— Une ombre, donc. Autrement dit, il y avait une source de lumière, et vous avez vu une silhouette à contre-jour ?

— Si ce n'était pas un phénomène surnaturel, je pense que c'est ça.

— Une source de lumière...

Je me tournai de nouveau vers le bâtiment principal.

— La nuit, la source de lumière, ce serait la lune...

Ma propre voix trahissait le doute.

— Je le pense aussi. La lune était bien ronde, hier. Mais il y a quelque chose qui cloche... Ah.

Chitanda, qui regardait le bâtiment principal, laissa échapper un petit cri. Évidemment. Qu'il s'agisse de la lune ou d'un projecteur, aucune ombre n'aurait pu se former : tous les volets du bâtiment principal étaient fermés.

— Chitanda, à quelle heure vous êtes-vous couchées ?

— Euh... vers vingt-deux heures.

Nous étions fatiguées, et j'avais promis de prendre un bain avec Mayaka-san ce matin, alors on s'est couchées tôt.

— Dans quel état étaient les volets, à ce moment-là ?

Chitanda réfléchit un instant, puis répondit :

— Je crois qu'ils étaient fermés.

Je ne peux pas l'affirmer, mais le bâtiment principal était plongé dans le noir.

— Hm.

Si les volets étaient clos, il ne pouvait pas y avoir d'ombre. Ça devenait pénible.

Je me grattai la tête.

Emmerdant ou pas, il nous faudrait sans doute aller voir la chambre 7, là où l'ombre avait été vue.

Chitanda lança, tout sourire :

— C'est formidable ! C'est *comme* un mystère ! Avec des plaisirs pareils, je suis ravie d'avoir fait ce voyage !

Il n'y avait bien que toi pour t'en réjouir.

On pouvait gagner le bâtiment principal par le couloir de jonction. Mais à l'extrémité, une corde barrait le passage, avec une pancarte : « Interdit d'entrer aux personnes étrangères aux travaux. »

Chitanda hésitait à se glisser dessous. Je la comprenais : s'attirer des ennuis serait fâcheux. Il nous fallait probablement demander l'autorisation.

Sauf qu'en parler aux propriétaires pour dire qu'on enquêtait sur « l'ombre pendue » mettrait Rie dans l'embarras, après nous avoir priés de nous taire. Mieux valait s'adresser à l'une des sœurs Zenna.

La chance voulut que Kayo passe justement par là. Je l'appelai. Elle se figea, puis se détendit en apercevant Chitanda à mes côtés.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

Je regardai Chitanda.

— Hein ?

— À toi de jouer.

Je suis mauvais avec les gamines candides.

— D'accord. Kayo-san, nous voudrions entrer dans le bâtiment principal. Est-ce possible ?

— Le bâtiment principal ? Pourquoi ?

— Tu l'as sans doute entendu au petit-déjeuner : nous enquêtons sur l'ombre pendue que Mayaka-san et moi avons vue. Pourrais-tu nous conduire à la chambre 7 ?

Je comprends que l'honnêteté soit une vertu, et que tu aimes attaquer les problèmes de face, mais ta formulation gagnerait à être travaillée, Chitanda. Sans surprise, Kayo secoua la tête.

— Je suis désolée, mais pas maintenant. Grande Sœur... va se fâcher.

Bon, tant pis. À bien y réfléchir, demander à entrer dans la maison de quelqu'un, par simple curiosité, n'avait rien d'évident. Je renonçai vite à l'examen in situ de la chambre 7, et me rabattis sur une question :

— Au moins, dis-nous ceci : cette chambre est-elle encore utilisée pour les clients ?

Je n'avais aucune intention de l'intimider, mais j'avais peut-être posé la question d'un ton un peu trop direct : Kayo recula légèrement, le front plissé. Elle répondit tout de même :

— Non. Les clients n'utilisent que la salle de bain et la salle à manger du bâtiment principal.

— Je vois...

— Le deuxième étage sert de débarras... Je peux y aller ?

J'acquiesçai.

— Merci. Tu nous as beaucoup aidés.

Mais Kayo prit ses jambes à son cou avant même que je termine. Je croisai les bras, d'humeur morose.

— On dirait qu'elle ne m'aime pas.

Chitanda se contenta de sourire, amusée par notre échange.

— Ne t'inquiète pas, elle a sûrement peur des grands garçons. C'est trop mignon ! Ah, une petite sœur, ce serait formidable ! s'écria-t-elle, ravie.

Mignon, hein...

Le soleil montait, la chaleur aussi. J'essuyai mon front moite du revers de la main. Chitanda, avec sa résistance surhumaine à la chaleur, demeurait impassible.

— C'est embêtant si on ne peut pas entrer dans la chambre ?

— Plus pénible qu'embêtant.

Je me dirigeai vers l'entrée avec Chitanda. Puisqu'on ne pouvait pas examiner l'endroit de l'intérieur, je comptais l'observer de l'extérieur. Je me penchai pour me déchausser à l'entrée commune aux clients et à la famille Zenna, quand Chitanda s'exclama, tout excitée :

— Ah, ça me rappelle des souvenirs !

Elle venait de trouver, près du meuble à chaussures, deux cartes de présence aux exercices radiophoniques du matin. L'une, au nom de Rie, portait son nom en grandes lettres. L'autre, sans nom, devait être celle de Kayo. Sur la carte de Rie, quelques tampons au début des vacances d'été, puis plus rien. Celle de Kayo, en revanche, montrait une assiduité parfaite.

Chitanda prit les deux cartes en main.

— La gymnastique du matin... Ça fait deux ans que je n'en ai pas fait !

Tu as continué jusqu'en deuxième année de collège... Sérieusement ?

Je n'en ai pratiqué que tout petit, si on exclut cette période-là. À quel moment, déjà, ai-je décidé de devenir partisan de l'économie d'énergie ?

Nous sortîmes au jardin et fûmes aussitôt enveloppés d'air humide et d'une forte odeur de verdure.

Nous levâmes les yeux vers l'emplacement de la chambre 7, dans le bâtiment principal. Les volets étaient toujours clos. Chitanda me proposa d'aller voir derrière. En m'y rendant, je renversai par mégarde un peu d'eau.

— Oups.

L'eau boueuse éclaboussa les pieds de Chitanda et tacha ses chaussures.

— Désolé.

— Ce n'est rien.

Le sol restait détrempé parce que l'annexe interceptait le soleil du matin. Je pensai d'abord que l'humidité venait des plantes alentour, mais non. Je remarquai que les zones exposées au soleil étaient presque sèches : un certain temps s'était donc écoulé depuis que le sol était mouillé. Je demandai :

— Chitanda, il a plu cette nuit ?

— Oui. Je ne sais pas à quelle heure, mais il y a eu une averse.

Nous fîmes le tour du bâtiment principal. Je voulais examiner la chambre 7 de l'autre côté, mais là aussi, les volets étaient fermés. Or, pour former une ombre, il aurait fallu que les volets ouest et est soient ouverts.

Alors que je croisais les bras, je vis Chitanda faire de même, l'air songeur. J'allais lui demander son avis quand la fenêtre en face de nous s'ouvrit, et Kayo lança :

— Euh... C'est l'heure du déjeuner.

Je consultai ma montre. En effet, midi approchait.

Il était l'heure de la pause.

Le déjeuner, des hiyashi chûka (ramens froids), était délicieux. Ce n'est pas qu'on suffoquait ici, en altitude, mais la fraîcheur était bienvenue. Nous étions six autour de la table. Ibara demanda, en maniant ses baguettes :

— Alors, vous avez découvert quelque chose ?

— Pas encore...

Je pris le relais de Chitanda :

— On commence à peine à creuser. J'ai bien une hypothèse, ceci dit.

— Oh ? On t'écoute.

Ce serait difficile : mes idées restaient floues, insaisissables. Je ne répondis pas, et Satoshi grogna, faussement vexé :

— Qu'est-ce que vous chuchotez tous les trois ? On passe notre temps ensemble, et vous auriez le cœur de m'exclure ?

La protestation théâtrale, typique de Satoshi. Je n'avais pas envie de me lancer dans des explications, alors je répondis par une question :

— Exclu ou pas, où étais-tu passé ? On ne t'a pas vu de la matinée.

— Aux sources, évidemment. On est censés y aller plusieurs fois par jour, quand l'envie nous prend.

Ah bon ? Après la mésaventure d'hier, je n'oserais pas.

Je n'avais mangé que la moitié de mon assiette quand deux voix s'élevèrent coup sur coup :

— Merci pour le repas.

— Merci pour le repas.

C'étaient les sœurs, Rie et Kayo. Rie emporta sa vaisselle vers le bâtiment principal. Kayo l'imita après un court instant. Chitanda sourit, enchantée par cette scène. Apparemment, elle trouvait ça attendrissant.

— Ce doit être merveilleux d'avoir une sœur. J'envie ces deux-là.

— Oh ? Tu aurais voulu des frères et sœurs ?

— Non, je ne dirais pas que j'en veux absolument. Et toi, Fukube-san, tu as des frères et sœurs ?

Satoshi se lança dans un discours sur sa petite sœur. Je l'avais déjà rencontrée et le moins qu'on puisse dire c'était qu'elle était à part en plus d'être hautaine. Pas du tout conformiste, comme ma sœur.

Nous terminâmes le déjeuner sur ce sujet. À ce moment, Rie, qui s'était rendue au bâtiment principal, revint. Avec un « *Ta-daaa* », Rie apparut en yukata. Pas un yukata de bain, qu'on enfile après une trempette pénible et peu ragoûtante, un yukata de fête, pour parader lors des feux d'artifice. D'un bleu clair qu'on pourrait dire couleur d'eau, orné d'un motif de vagues et de pluviés, il avait fière allure. Rie en paraissait extrêmement fière.

— Alors ? Vous le trouvez comment, mon yukata ?

— Waaah ! s'écria Chitanda.

— Il est superbe !

— Oui, ça te va bien. Tu fais très adulte.

Rie rayonna sous les compliments.

— Mes parents me l'ont acheté au début des vacances parce que mes notes ont monté. Allons au festival de feux d'artifice ce soir ! Je m'y prépare depuis si longtemps !

Tandis que toutes trois s'extasiaient sur le yukata, Satoshi me jeta un coup d'œil en coin et me glissa, à voix basse :

— Il est beau, oui.

Connaissant la manière alambiquée de Satoshi, je compris très bien ce qu'il voulait dire. Je lui répondis à mi-voix :

— Et qu'est-ce qui ne va pas ?

— L'obi.

L'obi, c'est l'âme d'un kimono, et celui-là est une imitation.

Je regardai de nouveau. Le nœud papillon flottait en effet d'une drôle de façon, mais la remarque de Satoshi me sembla déplacée.

— Pourquoi ce serait radioactif ?

— J'ai dit imitation, pas mutation... Le nœud papillon est une pièce séparée. C'est facile à mettre, mais pour moi, on n'appelle pas ça un yukata.

Qui se soucie de ta philosophie ? Un œil averti le remarquera, mais sinon, personne n'y verra rien. Quelle absurdité, pensai-je en bâillant et en m'étirant.

C'est à ce moment-là.

— ...Hmm ?

Je sentis une présence.

Je me retournai vers la cloison ouverte.

Il n'y avait personne. Étrange : j'étais pourtant certain d'avoir vu filer une silhouette humaine. Moi aussi, j'étais atteint par la malédiction de l'ombre pendue ?

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ignorai la question de Satoshi.

Une silhouette humaine, hein.

Je sortis de la pièce. Ce serait bien si je trouvais un endroit pour réfléchir au calme.

Je remarquai que Chitanda me suivait. J'allais lui dire de ne pas venir, mais une idée me vint.

— Et si nous allions au bain d'hier ?

Je me retournai et lui proposai la chose. Elle sourit et acquiesça.

Sur le chemin du bain, je gardai le silence, rassemblant mes idées. Me voyant ainsi, Chitanda se tut elle aussi.

L'ombre pendue. Une fleur fanée, le produit d'une erreur d'observation d'Ibara et de Chitanda. Ce serait difficile, mais elles accepteraient probablement que je l'affirme. Pourtant, il manquait quelque chose...

Nous arrivâmes au bain extérieur. Avant de nous séparer, Chitanda dit :

— Rentrons ensemble.

Je ne pus répondre. En passant le comptoir et en entrant dans le vestiaire, j'eus une impression de déjà-vu. Je compris aussitôt pourquoi : tout était exactement comme la veille. Un panier à mes pieds contenait des vêtements, dont un pantalon cargo. Satoshi, sans aucun doute. Mais c'était plus mystérieux que l'ombre pendue : n'était-il pas encore assis à table quand nous sommes partis ? Aurait-il utilisé un téléporteur ?

Quand j'entrai dans le bain, Satoshi trempait déjà, comme prévu. Je restai hors de l'eau et le fixai ; même sans bien me voir, il s'en aperçut, se retourna et fournit l'explication :

— Si tu dévales la pente derrière Seizansô, tu arrives juste derrière ici.

Je ne fus nullement surpris. C'était tout à fait son genre : glisser sur une pente pour gagner un raccourci. Je me plongeai dans l'eau. Je m'essuyai la tête avec une serviette pour dissiper le voile dans mon cerveau, sans grand effet.

Avec les problèmes agaçants du club de littérature classique, autrement dit, les affaires que Chitanda amenait, les solutions devaient la satisfaire. Or, j'avais beau me creuser la tête, aucune explication de l'ombre pendue ne me venait qui la convaincrail.

Ce qui manquait, c'était le pourquoi. La vraie nature de l'ombre n'était pas difficile à déduire.

Mais sans expliquer pourquoi elle était là, impossible de fournir une réponse acceptable à Chitanda. J'avais toutefois une idée.

Je fouillai ma mémoire en silence un moment. Me voyant immobile, et, songeant peut-être à l'incident d'hier, Satoshi rompit le silence :

— Houtarou ? Tu vas quand même pas retomber dans les pommes ?

Satoshi, hein ? Il savait peut-être quelque chose. Je tentai :

— Dis, il y a eu des événements hier soir ?

Satoshi parut saisi par la question, puis retrouva vite son sourire habituel :

— Le grand moment d'hier, c'est sans doute toi en train de perdre connaissance.

— Je te dois beaucoup, mais je ne te remercierai pas deux fois. Autre chose ?

— Eh bien, comme tu sais, on s'est raconté des histoires de fantômes. J'avais une fleur dans chaque main... et une de plus en réserve.

Des fleurs, hein. Chitanda serait le lotus, et Ibara le chardon, j'imagine.

— Non, je ne parle pas d'événements privés. Tu sais s'il y avait quelque chose d'officiel ?

— Hmm, je ne suis pas sûr de ce que tu appelles « officiel », vu que je n'habite pas ici... Mais il y avait le festival d'été. Tu n'as pas entendu les tambours ?

Le festival d'été. Je vois. Donc il y avait ça... Comme je le pensais.

D'ordinaire, Satoshi aurait remarqué ma satisfaction et s'en serait moqué. Mais la moitié de son visage baignait dans l'eau, ses yeux semblaient lourds, engourdis. Il ne vit rien.

Je lui aurais répondu s'il m'avait interrogé, mais il n'en eut pas besoin.

Je sortis du bain. Je m'habillai et sortis dehors. Chitanda n'était pas encore partie.

Le contraste du chaud et du frais m'aida à ordonner mes idées, en attendant.

Bientôt, Chitanda sortit à son tour, et nous repartîmes.

Sur le chemin du retour vers l'auberge, j'engageai la conversation :

— L'ombre pendue que tu as vue... c'était probablement un yukata suspendu sur un cintre.

— Hein ?

Chitanda fut saisie par la réponse. Je la laissai digérer, puis poursuivis :

— Il n'est pas impossible de prendre la silhouette d'un yukata pour l'ombre d'une personne, même sans être à moitié endormi. S'il ne s'agissait pas d'un fantôme, ce devait être un vêtement de type robe, suspendu au plafond, non ?

Chitanda resta muette un instant, puis inclina la tête, signe qu'elle n'acceptait pas l'idée.

— Mais pourquoi un yukata serait-il là, précisément ? Et ce serait bizarre que quelqu'un ouvre les volets juste pour qu'on le voie pendu.

— Ce n'était pas pour que vous le voyiez.

Je jetai un coup d'œil au ciel.

— C'était pour le sécher. Le yukata était mouillé. On avait ouvert pour laisser entrer le vent et accélérer le séchage.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il avait plu.

— Non, je veux dire : pourquoi l'avoir mis à sécher dans la chambre 7 ?

— Pour que personne ne le voie en train de sécher.

— Mais nous, on l'a vu !

— Non, pour le cacher au reste de la famille.

Manifestement, je n'avançais pas. Je me grattai la tête.

D'une traite, je repris depuis le début :

— Celle qui a suspendu le yukata, c'est Kayo.

— Kayo était jalouse du yukata de Rie et voulait l'essayer. Mais, même s'il lui allait, ce yukata appartenait à Rie. Et Rie ne le lui aurait sûrement pas prêté. Tu n'as pas remarqué ? Rie met son nom sur sa tasse et sur sa carte de gymnastique du matin : elle tient à ce que chacun sache ce qui est à elle. Elle est possessive. De plus, Kayo a peur de Rie. Elle n'aurait pas osé lui demander. Mais Kayo voulait quand même le porter, alors elle l'a pris en cachette. Heureusement pour elle, l'obi est attaché au yukata : elle pouvait l'enfiler toute seule. Et comme c'est la fille des aubergistes, remettre de l'ordre après l'avoir porté ne devait pas lui faire peur. Bref : elle l'a mis hier soir, vers vingt heures, pour aller au festival d'été. Elle a dû bien s'amuser.

— Kayo-san est allée au festival ? Comment le sais-tu ?

— J'ai appris par Satoshi qu'il y avait un festival hier soir. Quant à savoir que Kayo y est allée, c'est parce que j'ai vu quelqu'un quitter la maison avant huit heures. Et Kayo n'était pas là pour les histoires de fantômes, n'est-ce pas ?

Ce matin, Kayo reprochait à Rie d'avoir raconté l'histoire de l'ombre pendue. Si elles avaient été ensemble quand Rie l'a racontée, Kayo ne s'en serait pas plainte ce matin seulement. En outre, d'après Satoshi, il n'y avait que trois filles dans la pièce.

Selon ses mots, il avait une fleur dans chaque main... et une de plus en réserve.

— J'en ai déduit ceci : pendant que Kayo s'amusait au festival, un pépin est survenu.

Chitanda inspira profondément.

— Il s'est mis à pleuvoir, dit-elle.

— À en juger par l'état de sécheresse du sol, l'averse n'a pas duré, mais le yukata a été trempé. Et Kayo s'est souvenue que Rie comptait jouer aux feux d'artifice le lendemain : il était évident que Rie remettrait le yukata. Il fallait donc qu'il soit sec à temps. Elle a dû être morte de trouille.

Je marquai une pause.

— Or, si elle le faisait sécher au rez-de-chaussée du bâtiment principal, quelqu'un risquait de le voir. Et l'annexe, n'en parlons pas. Impossible aussi d'utiliser le sèche-linge à une heure pareille. Alors Kayo a attendu que tout le monde dorme, puis elle s'est faufilée au deuxième étage du bâtiment principal pour le suspendre dans la chambre la plus éloignée. Mais la malchance a continué : avec les fenêtres ouvertes, la lumière de la lune t'a fait prendre le yukata pour une ombre pendue. Comme la lumière venait de l'ouest, c'était après minuit, sans doute vers trois ou quatre heures. Et pire encore, nous avons commencé à enquêter sur « l'ombre pendue ». Tout à l'heure, au déjeuner, les deux sœurs ont quitté la table bien vite. Rie voulait exhiber son yukata, mais Kayo... Elle devait se sentir sur un lit de clous.

Je marchais en parlant.

Je me rappelai alors la façon dont Kayo s'était raidie en me voyant. C'était donc pour ça qu'elle était terrorisée.

— Kayo a rendu le yukata ce matin. Assez tôt... Pour l'heure exacte, on pourrait vérifier l'horaire de l'émission de radio, puisque Kayo est assidue aux exercices du matin. Elle a probablement remis le yukata avant d'y aller.

— ...

— Mieux vaut éviter d'en parler à Ibara. Si, d'une manière ou d'une autre, Rie l'apprenait, Kayo serait dans de beaux draps. On ne sait jamais.

Chitanda baissa simplement les yeux et continua de marcher sans un mot.

Alors que nous descendions la longue pente douce, Chitanda finit par murmurer, sans relever la tête :

— Mais alors... ça voudrait dire que ces deux-là ne s'entendent pas.

Je n'y avais pas pensé. Sans tenir compte de ma perplexité, elle poursuivit :

— Pour deux sœurs incapables de se prêter un yukata, on ne peut pas parler d'un lien très proche.

Elle dit cela avec un mince sourire. Ses lèvres souriaient, mais son expression était emplie de tristesse. Ce n'était pas la première fois que je la voyais ainsi.

Je parvins à peine à ouvrir la bouche :

— C'est assez banal, entre frères et sœurs, non ? Ma sœur, par exemple...

— Moi...

Il semblait qu'elle ne m'ait pas entendu.

C'était presque un monologue.

— J'ai toujours voulu des frères et sœurs.

Une grande sœur respectable, ou un petit frère mignon...

Nous avançons, vêtus de nos yukatas. L'été n'était pas fini. D'énormes colonnes nuageuses se dressaient devant nous, et c'était un peu déprimant de les voir se dissoudre tout à coup.

Quand Seizansô apparut, Chitanda acheva enfin sa phrase :

— Mais je crois que j'avais compris que l'ombre pendue n'était pas un fantôme. Et j'avais sans doute compris aussi que tous les frères et sœurs du monde n'étaient pas forcément heureux ensemble....

Je ne tenais pas à en entendre davantage. Heureusement, elle n'ajouta rien.

Nous remontâmes lentement la pente douce, bordée d'une verdure dense. Je le savais depuis le début : les frères et sœurs dont parlait Chitanda étaient comme des apparitions. Dès qu'on y regarde de près, ce ne sont que des fleurs fanées.

La moiteur imbiba mon corps, encore tiède du bain, et je me mis à transpirer à grosses gouttes. Une silhouette, sur la butte, se tourna vers nous. À mesure que nous approchions, la silhouette se précisa.

C'était Rie, qui nous faisait de grands signes.

Ceux qui savent quelque chose

1

Supposons qu'un jour, je prenne un micro et dise : « Aujourd'hui, il fera beau. » Quelqu'un qui m'entendrait pourrait penser : « Je suppose qu'Oreki Houtarou-kun teste son micro. » Mais une autre personne pourrait se dire : « Oreki Houtarou-kun affirme ouvertement qu'il fera beau aujourd'hui. » Quelle que soit la déduction juste, celle qui correspond à la vérité ne peut être qu'une question de chance. Pour en augmenter la probabilité, il faudrait rassembler autant de données précises que possible, mais il est rare, pour ne pas dire impossible, qu'une telle somme d'informations tombe entre nos mains. Et même si l'on parvenait à réunir les moindres détails, tout ce que l'on obtiendrait serait une probabilité plus grande que la théorie corresponde à la réalité, rien de plus.

C'était le premier jour de novembre. Seuls Chitanda et moi étions présents dans la salle du club. C'était cette heure de l'après-cours, en automne, où la paresse flotte dans l'air, où l'on ne songe guère aux événements dangereux et troublants du monde, comme les incendies, les cambriolages, les fausses monnaies ou les assassinats. Selon mon principe d'économie d'énergie, m'emporter longuement pour défendre un point de vue ne me ressemble pas ; je n'aurais agi ainsi que parce que Chitanda essayait de me féliciter pour mon rôle dans l'affaire Hyouka. D'après ses mots, j'aurais en moi une sorte de faculté spéciale pour découvrir la vérité à tout coup.

Être rabaissé ou moqué ne me dérange pas, mais être loué à l'excès m'est insupportable. Je conclus donc :

— En somme, tu peux me traiter de chanceux si tu veux, mais arrête de me faire passer pour quelqu'un d'extraordinaire.

Connaissant mon tempérament extrêmement calme et réservé, Chitanda fut surprise de cette réaction vive de ma part et écarquilla les yeux.

Mais peu après, elle hocha la tête et m'adressa un sourire doux, comme si elle avait compris ce que je ressentais.

— Tu es si modeste, Oreki-san !

Non, elle n'avait rien compris du tout.

Voilà presque six mois que nous étions entrés au lycée Kamiyama. Depuis, la curiosité de Chitanda n'a cessé de déceler l'anormal dans le quotidien au premier regard. Il est vrai que je l'ai souvent aidée à en comprendre les raisons. Ce serait mentir que de dire que je n'ai rien fait pour l'affaire Hyouka ou celle de l'Impératrice. Et, sans qu'elle le sache, j'ai même un peu travaillé dans l'ombre durant l'affaire Juumonji.

Mais il était temps de remettre les choses à leur place.

— Chitanda, les anciens disaient de sages paroles.

— Lesquelles ?

— « Les théories et la pommade collent à tout. » Certes, la pommade n'adhère pas sur toutes les surfaces, mais cela n'a rien à voir avec le sujet.

Je disais cela sérieusement, mais pour une raison quelconque, Chitanda porta élégamment sa main à sa bouche et se mit à rire doucement. Tandis que je me sentais un peu dépité, elle se tourna vers moi.

— Oreki-san, tu dis parfois des expressions que personne n'utilise. C'est plutôt « onguent » et non « pommade » d'ailleurs.

Ah bon ? Je ne m'en étais jamais rendu compte.

J'allais répliquer : « Mais ce n'est pas le sujet, » lorsqu'elle poursuivit, toujours souriante :

— Je ne sais pas pourquoi tu veux employer cette expression, mais, admettons que la raison pour laquelle tu découvres la vérité si souvent ne soit pas le talent, mais la chance. Ne peut-on pas dire que la faculté de formuler des hypothèses, ou celle d'appliquer un pansement¹ pour combler les brèches entre les indices, est un talent en soi ? Même si une

¹ En japonais, « pansement » et « onguent » ont la même prononciation.

graine ne donne un fruit que par chance, cela n'aurait aucun sens si elle n'avait pas été semée d'abord.

Je croisai les bras en soupirant. Il y avait, en effet, de la logique dans son raisonnement. Mais je ne comptais pas admettre ma défaite aussi facilement.

— Donc tu veux dire que je suis un expert en pose de pansements ?

— Est-ce que j'ai tort ?

Je répondis au sourire tranquille de Chitanda par le plus posé que je pus esquisser.

— Oui, parfois je n'ai pas la moindre idée de la logique derrière mes propres théories.

Ma déclaration fut aussitôt contrée.

— C'est parce que tu ne raisonnes pas comme tout le monde.

Ce n'était pas entièrement faux... mais être ainsi résumé à ce trait me laissait un goût amer. Pourtant, je tins bon.

— Dans ce cas, Chitanda, imagine une situation quelconque. Je te prouverai qu'on ne peut pas bâtir une théorie sur n'importe quoi.

Je n'avais encore jamais défié personne de la sorte, mais impossible de reculer à présent, ma réputation était en jeu.

Les grands yeux de Chitanda s'agrandirent encore davantage. Si je me fiais à mes observations, c'était moins l'amusement que la curiosité immense qu'éveillait en elle le jeu que je venais de proposer.

— Ça a l'air amusant ! Alors... voyons, sur quoi pourrait-on se baser ?

Ses yeux cherchaient autour d'elle une idée de question, quand soudain le haut-parleur fixé au-dessus du tableau, utilisé pour les annonces générales, se mit à grésiller. Nous tournâmes la tête en même temps. Sans la moindre introduction, la voix retentit :

« Toute personne ayant effectué un achat à Koubundou, devant la gare, le 31 octobre, et qui sait quelque chose, est priée de se présenter immédiatement à Shibazaki, en salle des professeurs. »

Le message fut prononcé assez rapidement, puis interrompu sans hésitation.

Nos regards quittèrent le haut-parleur en même temps.

— Je me demande de quoi il s’agissait.

— Aucune idée.

Je répondis, remarquant que la bouche de Chitanda commençait à s’entrouvrir et que sa tête se penchait légèrement. Elle semblait ravie de quelque chose, et je devinai ce qu’elle allait dire. Comme prévu, sa voix vive s’éleva.

— Servons-nous de cette annonce ! Essaie donc d’imaginer une théorie à propos de ce qu’elle signifiait !

Hum. Je hochai la tête d’un air supérieur.

— Très bien, je relève ton défi.

Je vais te montrer à quel point je suis un type peu fiable.

2

— Écrivons-le, pour ne pas oublier.

À peine avais-je prononcé ces mots que Chitanda sortit un carnet de son sac. Elle en tira ensuite un stylo-bille à l'apparence d'un stylo-plume, puis tourna jusqu'à une page blanche.

— « Toute personne ayant effectué un achat au magasin Koubundou, devant la gare, le 31 octobre, et qui sait quelque chose, est priée de se présenter immédiatement à Shibazaki, en salle des professeurs. »

La mémoire de Chitanda faisait presque peur. C'était sans doute la retranscription exacte de l'annonce. Une fois les mots couchés sur le papier d'une écriture si soignée qu'on aurait pu l'utiliser comme modèle de calligraphie, elle reposa son stylo. Je contemplai la note, les bras croisés.

— Pour commencer, il faut comprendre chaque mot. Tu connais Koubundou ?

Chitanda acquiesça.

— L'annonce disait que c'est devant la gare, mais pour être plus précis, c'est à une courte distance de là. C'est une petite papeterie tenue par un couple âgé, installée depuis très longtemps.

— Tu y es déjà allée ?

— Oui, une seule fois.

Je réfléchis à ma propre question et me rendis compte que je n'étais pas allé dans une papeterie depuis un bon moment. C'est plus simple, de nos jours, d'acheter ce genre d'articles dans une librairie ou un konbini. Mais il doit bien rester quelques boutiques spécialisées, je suppose.

— Ils vendent des fournitures particulières ? Des pinceaux chers, ou cette feuille bizarre dont Ibara se sert pour dessiner ses mangas ?

— Tu veux parler des feuilles de trame... Non, c'est un tout petit magasin, donc il ne vend pas ce genre d'articles. L'école primaire Nord est à proximité, alors ils vendent surtout du matériel pour les petits.

Je vois.

Je reportai mon regard sur les mots écrits dans le carnet.

— Shibazaki, c'est un professeur ici ?

Chitanda se mit à rire doucement.

— Oreki-san, tu as toujours été aussi mauvais pour retenir les noms ? Shibazaki-sensei est le proviseur du lycée.

Ah, oui, ce nom m'était revenu à l'esprit. Je l'avais entendu lors de la cérémonie d'ouverture. Il y avait ce professeur presque chauve, et un autre à la chevelure blanche et fournie, mais je ne sais plus lequel était Shibazaki. Enfin, peu importe.

Bien, nous avons connaissance de tous les termes. « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite. » Ma philosophie d'une vie d'économie d'énergie, mais cette fois, c'était un challenge important. J'allais devoir y mettre un peu de sérieux.

Je fixai le carnet pendant dix secondes, puis ouvris lentement la bouche.

— D'abord...

— D'abord ?

— Nous savons que Shibazaki essaie de convoquer un élève.

Un sourire forcé se dessina sur le visage de Chitanda, comme si elle essayait de rire à une plaisanterie ennuyeuse.

— Oui, moi aussi je peux le voir.

Son ton montrait qu'elle faisait preuve de patience, alors je justifiai mon excès de prudence.

— C'est un concours. Je me dois d'être méthodique.

Puis je poursuivis :

— Appelons cette personne « élève X ».

— ...On se croirait dans une véritable enquête !

— Pour l'instant, on ignore si X désigne un seul élève ou plusieurs.

S'il s'agissait de plusieurs, l'annonceur aurait dit « tous ceux qui ont acheté à Koubundou » ou « les personnes ayant acheté à Koubundou », mais c'est un argument assez faible, car « toute personne » reste une formulation ambiguë.

Ma prochaine déduction, en revanche, ne laissait pas de place au doute.

— Shibazaki veut probablement lui donner une leçon. Autrement dit, il va le gronder pour une raison quelconque.

À ces mots, Chitanda inclina la tête et fixa longuement la phrase notée dans son carnet. Après un moment, elle releva les yeux, toujours pleine d'hésitation.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Je répondis avec assurance :

— Parce qu'on n'est convoqué en salle des professeurs que pour de mauvaises raisons. C'est du vécu.

— Oreki-san... tu es sûr de prendre ça au sérieux ?

— Je n'ai jamais été aussi sérieux depuis mon entrée au lycée. On peut même dire que c'est la première fois.

Chitanda se tut, alors j'ajoutai :

— D'ailleurs, s'il voulait féliciter un élève, il n'aurait pas utilisé une formule aussi ambiguë que « toute personne qui a acheté à Koubundou et qui sait quelque chose ». On dirait qu'il y a un problème. Et personne ne se sentirait à l'aise avec un appel pareil. Moi le premier. À force d'être vague, il risque plutôt de décourager la personne concernée de venir.

— C'est vrai.

Elle approuva. Je n'en attendais pas tant, puisque je disais ça à moitié pour plaisanter.

Je repris le fil de mes pensées et les ordonnai dans ma tête.

— Le fait qu’il précise « Koubundou devant la gare » laisse entendre que le magasin n’est pas si connu que ça.

— Eh bien, toi-même, tu ne le connaissais pas.

— Oui, mais X, lui, le connaît forcément. Pas besoin d’ajouter « devant la gare » si c’était évident.

Mais Chitanda répliqua aussitôt :

— C’est parce qu’il y a trois magasins du nom de Koubundou² dans la ville de Kamiyama. En plus de la papeterie devant la gare, il y a un magasin d’objets bouddhiques près du lycée commercial de Kamiyama, et une librairie le long de la nationale.

Ah, je vois.

Je repliai les bras, penchai le menton et replongeai dans ma réflexion. Un grognement s’échappa de ma gorge.

À quoi ressemble une annonce ordinaire dans un lycée ? En général, elle mentionne clairement le nom de l’élève concerné, mais que manque-t-il d’autre ici ? Tandis que je suivais cette piste, une idée jaillit soudainement.

— Quelle que soit la raison, cet élève est convoqué d’urgence. Shibazaki est pressé.

Chitanda pointa du bout de son stylo le mot « immédiatement » inscrit dans le carnet.

— Il a bien dit « immédiatement ».

— Non, ils disent toujours ça, même pour les annonces banales. Ce n’est pas ce que je veux dire.

Je poursuivis tandis qu’elle me regardait, intriguée.

— Il existe une formule standard pour les annonces scolaires, mais celle-ci a été faite autrement. Cela montre qu’ils étaient pressés.

— Hum...

² Pour le magasin d’objets bouddhiques : 広聞堂 et la librairie : 光文堂

— Par exemple, si tu voulais m'appeler en salle de seconde A, comment le formulerais-tu ?

Chitanda réfléchit quelques instants, porta la main à sa bouche et s'éclaircit la gorge.

— Voyons... Ce serait quelque chose comme : « Oreki Houtarou, de la seconde B, est prié de se rendre immédiatement auprès de Chitanda Eru en salle de seconde A. »

— C'est tout ? Tu ne te souviens pas des autres annonces d'aujourd'hui ? Essaie de repenser à leur ton.

Elle ferma les lèvres et sembla réfléchir intensément, penchant la tête à plusieurs reprises. Comme je voyais qu'elle allait prendre du temps, je lui soufflai la réponse, préférant accélérer les choses.

— Moi, je dirais plutôt : « Chitanda Eru, de la seconde A, est priée de se rendre immédiatement auprès d'Oreki Houtarou en salle de seconde B ».

— Quelle différence ?

— Je répète. « Chitanda Eru, de la seconde A, est priée de se rendre immédiatement auprès d'Oreki Houtarou en salle de seconde B ».

Un petit cri lui échappa.

— Ah ! C'est répété !

— Voilà. Ce n'est pas seulement le cas pour les annonces scolaires. En général, ces messages sont toujours dits deux fois, parce qu'il y a de fortes chances qu'ils passent inaperçus s'ils ne sont prononcés qu'une seule fois. Or, celle-ci n'a été lue qu'une fois. Comme elle diffère du format habituel, c'est qu'ils étaient pressés.

Chitanda hocha la tête, convaincue.

J'avais établi qu'ils étaient dans l'urgence, et je commençai à sentir les pièces du puzzle s'assembler les unes après les autres. Sans chercher à comprendre ce sentiment étrange, je poursuivis ma déduction.

— Et pas n'importe quelle urgence. On peut dire qu'il s'agit d'une véritable situation critique.

— Que veux-tu dire ?

Je remarquai soudain que nous nous étions penchés l'un vers l'autre. Me retrouvant trop près de ses grands yeux, je me reculais pour reprendre un peu de distance.

— Parce que l'annonce a été faite après les cours.

Chitanda, qui s'était penchée en avant, fit la moue.

— Ne saute pas d'étapes dans ton raisonnement.

— Saute ? C'est joli comme mot.

— Oreki-san !

Aïe. Cette fois, elle me regardait d'un air réprobateur.

Je n'avais pas vraiment voulu omettre les étapes, simplement j'avais peur d'oublier ma conclusion avant de tout avoir expliqué. Bref, autant poursuivre plutôt que de m'en justifier. J'imitai Chitanda et pris un ton professoral.

— Ça paraît logique, non ? Quelle que soit la raison, c'est inefficace de faire une annonce après les cours. Le lycée Kamiyama a beau compter beaucoup de clubs, tous les élèves ne restent pas pour les activités. Un bon nombre rentre directement chez eux. Une annonce ordinaire devrait être faite à un moment où tous les élèves sont encore présents, comme pendant la pause déjeuner, ou juste avant et après la fin des cours. Mais ils l'ont tout de même faite après, ce qui signifie que...

Je marquai une pause pour réfléchir.

— D'abord, la raison de la convocation est apparue après les cours. Et en plus, c'est assez important pour qu'ils ne puissent pas attendre demain. Pour le dire autrement, Shibazaki a fait cette annonce en espérant que X ne soit pas encore parti.

Au fur et à mesure que je parlais, mon expression se durcissait. Le sourire qui illuminait le visage de Chitanda s'était éteint, remplacé par un sérieux nouveau.

Elle murmura d'une voix douce :

— Oreki-san... ça sent le quinquina³, tu ne trouves pas ?

Le quinquina ?

— ...Chitanda, l'expression, c'est « ça sent le roussi ».

— Hein ? Je ne peux pas dire que ça sent la quina ? C'est la plante dont on tire la quinine.

— Si tu continues à mélanger les expressions, le Conseil de la langue japonaise va te taper sur les doigts.

Je ris pour alléger l'atmosphère, un peu à la manière de Satoshi, mais en vérité, je pensais la même chose qu'elle. Ce jeu commençait à prendre une tournure inquiétante. En y réfléchissant, un autre détail étrange me sauta aux yeux.

— Nouvelle déduction. Shibazaki ne veut pas rendre publique la raison de cette convocation. Impossible de dire si c'est temporaire ou définitif.

— Parce qu'il n'a pas précisé pourquoi X était appelé ?

C'est une façon de le dire, oui. Mais c'était l'occasion d'aller plus loin.

— C'est vrai, mais il y a une explication plus claire.

Chitanda fixa la note avec intensité, comme si elle voulait y percer le mystère. Ses traits étaient doux, mais cette concentration donnait à son regard une force presque tranchante. J'interrompis son élan.

— Tu n'y trouveras rien en la fixant comme ça. Ou plutôt si, mais ce n'est pas évident à voir.

— Non, je ne comprends pas.

Je hochai la tête.

³ L'expression anglaise « smells fishy » ('ça sent la situation louche' que l'on a adapté par 'ça sent le roussi') correspond, en japonais, à 「きな臭い」 (*kina-kusai*). Le mot 「臭い」 (*kusai*) signifie littéralement « qui sent mauvais », et 「きな」 (*kina*) est un vieux terme qui renvoie à la poudre à canon ou à une odeur de brûlé, l'expression entière évoque donc une atmosphère suspecte ou dangereuse, au sens figuré. Dans la scène, Chitanda fait une erreur en découpant l'expression en deux mots séparés, comme si elle voulait la comprendre littéralement : elle croit que 「きな」 (*kina*) désigne une substance à l'odeur particulière qu'elle confond avec « quina » ou « quinquina ».

— Shibazaki est le proviseur. Il y en a dans tous les lycées du pays, mais les rappels à l'ordre relèvent du service de vie scolaire. Même ici, à Kamiyama, c'est ainsi.

— C'est vrai. D'habitude, c'est Morishita-sensei qui fait ce genre d'annonce.

— Et le service de vie scolaire a bien sa propre salle, non ?

— Oui, au deuxième étage du bâtiment principal.

Chitanda me suivait sans hésiter, visiblement désireuse de faire avancer la discussion. Pris dans cet élan, je me mis à parler plus vite.

— Mais X a été convoqué non pas là-bas, mais par le proviseur Shibazaki, directement en salle des professeurs. N'est-ce pas sortir de son domaine de compétence ? Le proviseur qui est censé gérer seulement la partie administrative, a contourné le service de vie scolaire pour appeler un élève directement à lui. Cela signifie que l'affaire est suffisamment grave pour devoir rester confidentielle.

Du moins, c'est une possibilité. À moins que tout le service de vie scolaire n'ait été terrassé par une intoxication alimentaire collective, mais ignorons les cas extrêmes. Si l'on commence à supposer que des coïncidences absurdes ou des comportements excentriques expliquent tout, autant invoquer des extraterrestres. Partons du principe que tous les acteurs de cette histoire sont des humains normaux.

Je marquai un silence. Dans ce calme, Chitanda hocha plusieurs fois la tête, comme pour assimiler ce qu'elle venait d'entendre. Puis elle releva les yeux vers moi. D'une voix à peine audible, elle murmura :

— Si ta théorie est juste, cela voudrait dire que X-san est impliqué dans quelque chose de très grave...

— Autant le dire franchement.

— Alors...

Je hochai la tête.

— Ma conclusion tirée de tout ça : X est impliqué dans un crime.

3

X est impliqué dans un crime.

Je ris de l'improbabilité de mes propres mots, puis je me ressaisis.

Après tout, ce que je faisais avec Chitanda n'était qu'un jeu. Ma théorie n'avait pas à être vraie, et de toute manière, n'avais-je pas accepté pour prouver que mes déductions ne coïncidaient pas toujours avec la réalité, autant rester détendu.

Sans doute avait-elle remarqué que mes émotions s'étaient apaisées, Chitanda semblait elle aussi plus tranquille. D'une voix posée, elle demanda,

— Alors, quel serait ce crime ?

Je levai la main pour l'arrêter.

— Attends. Avant d'en arriver là, j'ai une déduction supplémentaire. Si l'on admet que tout ce que j'ai dit jusque-là tient, il n'y a pas de police dans le lycée, donc il y a de fortes chances qu'un service lié soit présent.

— Un organisme lié à la police ?

— Il y en a beaucoup, le service d'enquêtes spéciales du parquet, l'Agence nationale des impôts, ce genre d'instances. La forte probabilité que quelqu'un de ce type soit ici vient d'un point que nous avons déjà effleuré, tu vois lequel.

Le regard de Chitanda glissa vers le sol, elle y réfléchit un moment, puis finit par secouer la tête. À cette vue, j'acquiesçai légèrement.

— Je pense que c'était vers la fin de notre discussion sur l'annonce faite après les cours. Quoi qu'on en dise, c'est illogique de faire une annonce à ce moment-là, quand beaucoup d'élèves sont déjà partis. Ils l'ont tout de même faite, donc, comme on l'a dit, c'est que la raison de l'annonce est survenue après la fin des cours.

Je décroisai les bras et pointai un passage du carnet.

— Cependant, si un crime a eu lieu, c'était le 31 octobre. Or l'annonce a été faite aujourd'hui, à l'instant, et dans la précipitation. On peut en déduire que la demande des enquêteurs vient tout juste d'arriver.

— Mais ils auraient pu faire cette demande par téléphone.

— C'est possible, oui, mais on peut supposer sans trop de risque qu'ils veulent appréhender X. Pour cela, ils doivent venir en personne.

— Appréhender...

Chitanda murmura ces mots avec un air inquiet. Avait-elle simplement retrouvé son émotion après s'être calmée un instant auparavant, rien d'impossible chez Chitanda.

Elle demanda, d'un visage préoccupé,

— Oreki-san, tu veux dire que tu penses que X-san est responsable du crime.

Je ne comprenais pas bien ce qu'elle visait.

— Que veux-tu dire par responsable ?

— Je veux dire, penses-tu que X-san n'est ni victime ni témoin, mais lié à l'auteur.

Je vois. Je répondis sans attendre.

— Oui.

— ...

— Sinon, Shibazaki n'aurait pas eu besoin de s'agiter autant. Il aurait pu faire l'annonce demain, à un moment où tout le monde est présent.

Chitanda acquiesça à contrecœur.

Très bien, on arrivait au cœur de l'énigme. Tout comme nous avions levé les yeux vers le haut-parleur au même moment, nous abaissâmes ensemble le regard vers le carnet.

— Alors, quel est ce crime.

— Quel crime X, qui le 31 octobre a acheté quelque chose chez Koubundou, devant la gare, et sait quelque chose, a-t-il commis exactement. Qu'en penses-tu, Chitanda, quelque chose te vient ?

Chitanda posa l'index sur ses lèvres et répondit aussitôt.

— Malheureusement, ce qui me vient d'abord, c'est le vol à l'étalage.

Qui ou quoi plaignait-elle au juste.

— Ou bien, autre hypothèse, le crime a été commis ailleurs, et les enquêteurs ont appris que quelqu'un correspondant au signalement de l'auteur a fait des achats à Koubundou. Sur cette base, ils sont venus fouiller par ici. Dans ce cas, le crime pourrait être, à peu près n'importe quoi.

La théorie était intéressante, vu le peu de temps dont elle avait disposé.

Je secouai néanmoins la tête.

— À part le vol à l'étalage, les autres cas ne tiennent pas.

— Pourquoi.

— Si l'on suit ton idée, les enquêteurs connaîtraient des caractéristiques précises de X. Avec ces informations, ce serait étrange que Shibazaki lance un appel à quelqu'un qui a acheté à Koubundou et qui sait quelque chose. Comme l'incident a eu lieu à Koubundou, on peut supposer que X donnait l'impression de faire ses courses.

En disant cela, je sentis un décalage.

Je cherchai d'où venait cette impression et me tus brusquement. Voyant mon expression, Chitanda attendit en silence.

Était-ce un message adressé au coupable pour l'enjoindre à se rendre ? Non, cela ne collait pas.

— Hypothèse, les enquêteurs ne savent rien de X.

— C'est bien ce que tu dis depuis tout à l'heure, non.

— Mais ils pensent qu'après l'annonce, X se manifestera.

Voilà, c'était ça qui sonnait faux.

Si j'étais l'auteur et que j'entendais cette annonce, je me dirais, ils ne savent pas encore que c'est moi, je peux peut-être m'en tirer comme ça. Je n'irais pas me présenter devant Shibazaki pour avouer.

Dans quelles circonstances le coupable se présenterait-il après avoir entendu cette annonce.

Je me grattai légèrement la tête. Je posai le menton sur mes mains et baissai les yeux sur le carnet.

Par remords, on peut se rendre. Mais dans ce cas, X aurait déjà été pris. Il n'y aurait pas besoin de l'annonce d'aujourd'hui. Qu'est-ce que cela signifie.

— Hum...

Un son m'échappa.

— Tu as pensé à quelque chose.

Je ne répondis pas, je regardai plutôt ma montre. C'était un modèle abouti, affichage analogique et digital, fonction calendrier, mais ce genre d'objets n'a plus rien d'exceptionnel.

— Je vois.

— Quoi.

— Laissons de côté, pour l'instant, la question du crime commis par X. Supposons plutôt que X ait regretté ce qu'il a fait, et s'en soit excusé. Par lettre.

Les yeux de Chitanda s'arrondirent devant ce saut logique, et sa voix monta d'un ton.

— P-Pourquoi dis-tu ça, tu déduis vraiment cela de l'annonce.

Je lui retournai une question.

— Chitanda, on est quel jour.

Elle fut surprise, mais ne tarda pas à répondre.

— Nous sommes le 1er novembre.

Je le savais, je venais de le vérifier sur ma montre.

Je pointai alors les mots notés dans le carnet.

— Et hier n'était-ce pas le 31 octobre.

Chitanda inclina la tête.

— Oui, c'est vrai, mais...

— Tu n'as pas remarqué. Je ne m'en suis rendu compte que maintenant, mais n'est-ce pas étrange. Pourquoi Shibazaki n'a-t-il pas dit hier, à Koubundou, devant la gare.

Un souffle de surprise lui échappa.

— Maintenant que tu le dis, ça paraît en effet peu naturel.

— Pourquoi dire 31 octobre plutôt qu'hier. Parce qu'il avait sous les yeux un texte où figurait la date, et qu'il l'a lu tel quel.

— Reste la question de ce texte. Pourquoi les enquêteurs savent-ils que X est impliqué, sans rien savoir sur lui. Pourquoi pensent-ils que l'annonce le fera venir. Autrement dit, pourquoi supposent-ils que X regrette.

Je pris une grande inspiration et marquai une pause.

— Parce que X a adressé une lettre d'excuses à Koubundou. Quelque chose comme, je suis vraiment désolé, mais le 31 octobre, j'ai fait des achats chez vous et j'ai commis un délit. Pour un lycéen, se contenter de s'excuser serait inacceptable, donc la lettre devait continuer, je rembourserai le préjudice, acceptez ceci et cela.

— Les propriétaires de Koubundou ont apporté la lettre à la police. La police, ou un service d'enquête équivalent, est venue au lycée Kamiyama avec la lettre, cela s'est produit tout à l'heure. Et Shibazaki, pressé, a fait l'annonce en lisant la lettre, les yeux sur le texte, il a dit, le 31 octobre, a fait des achats à Koubundou, devant la gare, et qui sait quelque chose...

— Attends un instant.

Une voix vive trancha.

— D'après ta théorie, X-san voulait s'excuser auprès de Koubundou, mais souhaitait éviter autant que possible l'intervention de la police, c'est ça ?

Remettre une lettre d'excuses servait autant à exprimer des remords qu'à régler l'affaire discrètement.

J'acquiesçai.

— Dans ce cas, il n'aurait pas écrit dans sa lettre qu'il est élève au lycée Kamiyama. C'est étrange que la police le sache. À l'inverse, s'ils ne le savent pas, il leur faudrait demander des annonces dans tous les lycées de la ville, et Shibazaki-sensei ne se serait pas montré aussi pressé. Si X peut appartenir à un autre établissement, il serait plus tranquille.

Je vois, c'était pertinent. Je réfléchis un instant.

— La police a sans doute demandé aux propriétaires de Koubundou s'ils avaient une idée de l'auteur. Ils ont répondu que c'était probablement un élève de Kamiyama.

— ...Mais comment l'auraient-ils su.

— Ce serait évident si X portait notre uniforme. Et puis, puisqu'on peut acheter de la papeterie dans les konbini, la papeterie Koubundou ne doit pas être bondée. De plus, si X a fait quelque chose de voyant sur le moment, les propriétaires s'en souviendraient forcément.

— Quelque chose de voyant.

Je me tus. Ce point pouvait être la clef pour déterminer le crime exact. Pour ordonner mes idées, je pensai à voix haute.

— X a fait quelque chose pour se faire remarquer, mais ce n'était pas un délit en soi. Ensuite, il a commis un crime. Mais c'était quelque chose que les propriétaires n'auraient pas remarqué immédiatement sans la lettre. X a regretté son acte. C'était un acte déplorable. Et ce qu'il a fait était suffisant pour attirer l'attention des enquêteurs. Le crime commis par X, c'est...

Je jetai un coup d'œil à Chitanda. Sa gorge pale déglutit nerveusement.

Je pris la parole.

— C'est plus grave qu'un simple larcin.

— Et donc.

Il fallait avancer.

Je détournai les yeux de sa gorge et les posai sur la ligne qui disait, « toute personne qui le 31 octobre a fait des achats chez Koubundou, devant la gare, et sait quelque chose ».

X achetait quelque chose, c'était acquis.

En même temps, il attirait l'attention, et il commettait un crime.

Koubundou vend du matériel pour écoliers, il n'y a sans doute rien de très précieux.

Je me rappelai que, comme d'habitude, les journaux débordaient de faits divers inquiétants, incendies, vols à main armée, meurtres, et...

Je poussai un long soupir.

— Sérieusement...

— Sérieusement ?

Un lycéen, dans son temps libre, entre dans une papeterie pour écoliers, pose avec hésitation un article bon marché sur le comptoir, puis sort un billet de dix mille yens, de quoi attirer tous les regards.

— X a payé son achat avec un faux billet de dix mille yens.

4

— Mais !

Muette et immobile depuis ma conclusion, Chitanda se redressa soudain et, ce seul mot prononcé, la digue se rompit.

— Mais, mais, mais c'est impossible, c'est irréaliste, c'est illogique, c'est un échec, une catastrophe.

Voyant son emportement et sentant qu'elle était à deux doigts de bondir pour m'étrangler, je repoussai ma chaise et pris du recul.

Je lui fis signe de se calmer, songeur que c'était sans doute ainsi qu'on apaise un taureau furieux.

— Ch-Chitanda, du calme. Ah, c'est vrai, ce n'est qu'un jeu, tu n'y gagneras rien à t'emporter.

— Mais c'est impossible.

Tiens, elle avait dit « impossible » plutôt que « incroyable ».

Je plissai les yeux.

— Qu'entends-tu par impossible ?

Elle avait les deux mains posées sur la table et s'était penchée en avant, mais elle revint à sa place et toussa légèrement, un peu honteuse de sa propre véhémence. Puis, d'un ton redevenu habituel, elle déclara :

— Les faux billets utilisés sont des billets de dix mille yens. Tu as conclu que X-san avait payé avec un billet de dix mille, en te fondant sur ces informations, n'est-ce pas.

J'acquiesçai.

— Or X-san, un lycéen, n'a aucun moyen crédible de s'en procurer un. Et même s'il en avait eu un, il aurait pu l'échanger.

— Que veux-tu dire.

J'étais lent à la détente, et je ne sais pas pourquoi je lui posai cette question. Un éclair d'agacement passa sur son visage, mais elle poursuivit :

— Comment X-san, qui n'est pas commerçant, aurait-il obtenu ce faux billet.

Je répondis sans trop réfléchir.

— À un distributeur, peut-être.

— On ne fabrique pas aisément un faux qui trompe un DAB ou une banque. Et s'il était d'une telle qualité, il serait peu probable que X-san s'en aperçoive.

— Peut-être qu'il l'a reçu en monnaie.

À peine ces mots sortis, je me tus, frappé par ma propre bêtise. Heureusement qu'Ibara n'était pas là, je n'ose imaginer ce qu'elle aurait lâché. Chitanda, elle, n'étant pas Ibara, se contenta de me sourire au lieu de me lancer une pique.

— Exactement. On dirait que tu as compris. On ne rend pas un billet de dix mille en monnaie. À part quelques pièces commémoratives, le billet de dix mille est la plus grande coupure de notre pays.

Je venais de saisir pourquoi je lui avais posé la question.

Comment X s'était-il procuré un faux pour pouvoir l'utiliser. Un faux billet est un billet émis hors circuit légal, destiné à circuler en boutique. Il ne devrait pas revenir dans les mains d'un client et, même s'il passait de magasin en magasin, il finirait à la banque. Là, sa course s'arrête.

Je fronçai les sourcils et hochai légèrement la tête.

— Je vois ce que tu veux dire. Même si le père de X tenait un commerce, qu'il avait reçu un faux et l'avait donné comme argent de poche à X...

Satisfaite, Chitanda acquiesça.

— X-san l'aurait dit à son père. Et on lui aurait demandé de l'échanger.

Le lycée Kamiyama interdit les petits boulots, mais même si X en faisait un, cela ne changerait rien. S'il était payé par virement, il n'aurait jamais touché le faux.

S'il recevait l'argent en espèces, il aurait pu demander l'échange, à moins d'avoir un employeur vraiment injuste. Comme pour l'hypothèse d'une intoxication alimentaire générale au service de vie scolaire, je ne retins pas celle d'un père ou d'un patron si cruels qu'ils refuseraient une telle demande, cela n'avait pas de sens.

Alors...

— Peut-être qu'il l'a trouvé.

— Trouvé, tu veux dire qu'un faux traînait sur la route.

— Les faussaires ont pu le jeter pour effacer leurs traces, par exemple.

C'était absurde, mais seulement dans son principe, et je n'y attachai pas grande importance. Cependant, Chitanda secoua la tête.

— Cela aussi me paraît improbable.

J'allais demander pourquoi quand quelque chose me frappa.

En admettant que X soit venu en cours les deux jours, il aurait remis le billet à Koubundou entre la fin des cours d'hier et le début des cours d'aujourd'hui. À défaut, l'intervalle allait d'hier matin à l'annonce d'aujourd'hui. Dans les deux cas, le laps de temps était trop court.

X s'était senti coupable au moment d'utiliser le faux. Sinon, il n'aurait pas regretté son acte au point de s'excuser aussi vite. On n'imagine pas quelqu'un qui aurait ramassé un faux l'utiliser chez un couple âgé pour quelques yens de monnaie.

— Hum. La manière d'obtenir le billet, donc...

— Si tu ne l'éclaires pas, toute ta théorie repose sur du sable.

— Tu me dis que j'emploie des expressions rares, mais tu n'es pas en reste, dis-je.

Je plaisantai, tout en reconnaissant sa précision. Détail minuscule, certes, mais une petite fuite peut couler un grand navire. Comment X s'était-il procuré ce faux, et pourquoi avait-il dû l'utiliser.

Ou bien ma construction était-elle entièrement fausse, comme Chitanda le soutenait.

Un murmure me vint aux lèvres.

— Dix mille yens, hein.

Ce n'est pas une somme qui fait rêver. Mais c'est assez pour qu'on regrette de la perdre.

...Je compris. C'est une somme qu'on n'abandonne qu'à contrecœur. Je croisai les bras.

— Chitanda, tu aimes l'argent.

Un peu décontenancée, elle répondit malgré tout :

— Oui, je suppose. Je dirais que je l'aime plutôt que de le détester.

— Serais-tu gênée de jeter dix mille yens.

— Je ne pense pas.

Comme si l'affaire était grave, elle se pencha et ajouta avec gravité :

— ...À condition que cet argent ne soit pas d'origine illégitime.

Te voilà bien à l'abri, Chitanda. On a tué pour moins que ça, même au Japon.

Je n'en pensais pas moins qu'elle. Si ces dix mille yens m'appartenaient à bon droit, je n'aurais aucune envie de les perdre. Et si je les égarais, je viderais les caniveaux de la ville pour les retrouver. Mais si c'était de « l'argent illégitime », ramassé, volé, ou gagné au jeu, je m'en déferais plus facilement. Comme on dit, « l'argent mal acquis file vite ».

C'est la seule raison pour laquelle X, tout en se sentant coupable, l'a quand même utilisé. Il ne voulait pas gaspiller son propre argent. Donc ces dix mille ne venaient pas d'une source illégitime. Et X n'est ni faussaire ni complice. Dans ce cas...

— Comme je le pensais, X a reçu le billet de quelqu'un.

Chitanda, qui fixait le carnet, releva les yeux.

— Et il l’a reçu comme un argent dûment acquis. S’il ne l’a pas reçu en salaire ou en argent de poche, il ne reste qu’une possibilité, c’était un remboursement, on lui rendait de l’argent qu’il avait prêté. En s’apercevant que le billet était faux, X a dû être troublé, du genre c’était mon argent, pourquoi ça m’arrive. Quoi qu’il en soit, on peut comprendre qu’il se sente coupable tout en voulant le passer dans une boutique tenue par un couple âgé.

Quand je me tus, Chitanda porta le poing à sa bouche et réfléchit. Puis elle acquiesça avant de secouer vivement la tête, une idée lui venant soudain.

— Mais cela ne change rien, X-san aurait quand même pu l’échanger.

Je répliquai d’un ton égal :

— Vraiment. Un faux billet, c’est comme le Joker au jeu du pouilleux, personne ne veut l’avoir en main. Dans ce cas, je vois bien ceci :

« Hé, X, voilà l’argent que je te devais l’autre jour. »

« Ah, Y-senpai, merci beaucoup. Tu pouvais me le rendre plus tard. »

« C’était dix mille, non, tiens. »

« Merci. »

Et surprise, c’était un faux.

Mon petit numéro ne lui arracha même pas un sourire.

Un peu gêné, je repris :

— Y, la personne à qui X avait prêté, occupait une position sociale plus élevée. Voilà pourquoi X ne pouvait pas protester quand Y lui a refilé un faux. X aurait pu s’en rendre compte immédiatement, mais Y n’aurait eu aucun mal à faire l’innocent. Ainsi X s’est retrouvé avec ce billet dans ces circonstances.

Je croisai les jambes et continuai.

— Restait à savoir si X désigne un individu ou un groupe, mais au vu de tout cela, on peut dire qu'il s'agit d'une seule personne. Deux ou trois lycéens qui paieraient ensemble de la papeterie bon marché avec un billet de dix mille, ce serait trop artificiel.

Chitanda ne disait toujours rien, au point que je me demandai si elle m'écoutait encore.

Il restait un point à examiner, pensai-je tout haut.

— Et Y, alors ?

— Y a mis la main sur le faux. Peut-être l'a-t-il reçu d'un Z plus haut placé. Mais à un moment, il devait forcément revenir chez le faussaire, chez un commerçant ou à la banque, comme prévu. On peut regrouper tout ce qui est au-dessus de Y sous le nom de Y, et demander, qui est Y, un commerçant peu scrupuleux, les faussaires eux-mêmes. Dans la traînée confuse laissée par ces faux billets, la seule prise était un lycéen isolé, tombé dans un moment d'impulsion. La police s'est intéressée à X pour remonter la filière.

Je poussai un long soupir et haussai les épaules, faussement léger.

— Ma déduction s'arrête là.

Je remarquai que Chitanda s'était assise bien au fond de sa chaise, posture inhabituelle. Les paumes posées sur les genoux, le dos droit, le visage vide. Sans doute choquée par la conclusion, ou épuisée par le jeu.

Tout de même, après avoir parlé si longtemps, pas un mot, c'était rude. Je la laissai à son mutisme maussade et tournai le regard vers la fenêtre, vers la ville de Kamiyama que l'automne commençait à teinter. Puisque la gare se trouvait par là, Koubundou devait être dans ce secteur.

La voix basse de Chitanda me parvint alors que je restais debout.

— « Toute personne ayant effectué un achat au magasin Koubundou, devant la gare, le 31 octobre, et qui sait quelque chose, est priée de se présenter immédiatement à Shibazaki, en salle des professeurs. »

Quand je me retournai, elle parla avec sérieux :

— Nous nous sommes pas mal éloignés de ça.

— Oui...

Je souris et m'étirai.

— Fin de la partie, alors.

Au mot « partie », ses sourcils se haussèrent. La netteté revint dans son regard.

Elle inclina légèrement la tête.

— Oreki-san.

— Quoi, ce n'est qu'un jeu, pas la peine de prendre ça au sérieux.

— Non, ce n'est pas ça, mais si c'était un jeu, j'ai l'impression que tu l'as lancé pour démontrer quelque chose... Quoi déjà.

Ah. En y repensant, c'était bien mon intention.

J'inclinai la tête à mon tour, à peu près au même angle qu'elle.

Après les cours, dans la salle de géologie, les deux personnes que nous étions haussèrent les épaules de concert.

— Qu'est-ce que c'était.

— Mystère.

— Si tu ne t'en souviens pas, je ne vois pas pourquoi moi je m'en souviendrais.

— Dans ce cas, si on essayait de le déduire.

Ses lèvres s'assouplirent, et dans ses grands yeux sérieux je vis poindre un sourire.

Tant pis. Je lui rendis mon plus large sourire.

— Oh, épargne-moi ça.

Le lendemain.

En tournant la troisième page du journal, un article accrocha mon regard.

« Interpelé pour détention de fausse monnaie »

Le surtitre disait :

« Premier suspect arrêté dans une série d'affaires, un membre de gang de vingt-trois ans, selon la police de Kamiyama »

Je crois bien que nous avons lancé ce jeu hier à partir d'un vieux dicton. Tellement absorbés par l'échange, nous l'avions complètement oublié, mais ça me revenait maintenant.

C'est vraiment un cheval qui sort d'une calebasse⁴...

...Oui, clairement...

Il faut sans doute plus qu'un simple hasard pour qu'une parole lancée la veille corresponde aussi parfaitement à la réalité.

⁴ Expression japonaise. Une façon de dire que quelque chose d'impossible vient de se produire. Elle peut aussi renvoyer à une conclusion inattendue née d'une parole lancée au hasard, qui s'avère soudain exacte. Dans le contexte de Hyouka, ce proverbe illustre le moment où une intuition, d'abord émise à la légère, se révèle étrangement conforme à la réalité, comme si le monde s'amusait à faire coïncider hasard et vérité.

Conne année

1

Il existe un vieux dicton qui dit : « *Ce que tu fais au Nouvel An, tu le feras toute l'année.* » Quand j'étais enfant, à l'époque où je me préparais fébrilement pour les examens d'entrée au lycée, cette croyance me faisait si peur que je m'étais accordé un jour de repos le premier janvier, rien que pour éviter de passer l'année entière à réviser. C'était il y a longtemps...

Non, ce n'est pas vrai. C'était seulement l'an dernier.

À présent, dans cette obscurité, je me demandais si la variante « *Ce que tu fais le jour de l'An, tu le feras toute l'année* » avait la moindre part de vérité. Comme on dit aussi : « *L'année se décide dès le premier jour* ». Subir un désastre dès le premier jour du mois de janvier... Ce genre de chose devrait n'arriver qu'une fois dans une vie, et surtout pas chaque année, n'est-ce pas ? Je ne suis pas du genre superstitieux, mais si quelqu'un venait me dire : « *Le malheur s'abattra de nouveau sur les impurs* », j'irais sans doute me faire purifier bien docilement.

— Ce que tu fais au Nouvel An, tu le feras toute l'année. Tu penses que ce dicton est vrai ?

Je sentis que Chitanda réfléchissait à la question.

— Eh bien... je ne pense pas que cette superstition soit vraie. Si c'était le cas, alors quelqu'un qui ne ferait rien le jour du Nouvel An ne ferait rien de toute l'année. Ce serait trop absurde.

Rassuré par cette explication, je poussai un soupir de soulagement. Mes inquiétudes s'étaient envolées, je me sentais libéré.

Pourtant, même si je ne distinguais pas ses émotions dans ce noir profond, je pouvais deviner, à sa voix, que Chitanda était parfaitement sérieuse quand elle ajouta :

— Mais Oreki-san... ce qui m'intrigue le plus, c'est notre situation actuelle, pas les trois cent soixante-quatre jours à venir.

Je sais.

Je suis bien conscient du sérieux de notre situation. Mais, Chitanda, tu ne pourrais pas me laisser fuir la réalité encore un peu ? Le vent s'engouffrait par les fentes, si froid qu'il semblait nous entailler les joues. Dans le même temps, ces interstices laissaient filtrer un peu de lumière dans les ténèbres. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

Je distinguai désormais un balai de bambou, une pelle métallique, une longue perche sans doute utilisée pour le ménage, et un carton dont j'ignorais le contenu. Et Chitanda, vêtue d'un kimono, le visage marqué d'une expression inquiète.

Ainsi que les quatre murs qui nous entouraient.

Nous étions dans l'enceinte du sanctuaire Arekusu, l'un des plus grands de la ville de Kamiyama. Plus précisément, dans un recoin du domaine, presque invisible depuis les lanternes du parvis et à l'écart des visiteurs. Là se trouvait une vieille remise délabrée. C'est là que nous étions enfermés.

Le problème n'était pas que l'endroit soit une remise, ni qu'il soit en ruine. La seule ouverture, porte unique de ce local, servait à la fois d'entrée et de sortie. Or, en cet instant, elle était close et bloquée... de l'extérieur. En cette nuit du premier janvier, Chitanda et moi étions prisonniers d'une remise isolée, au fond du sanctuaire Arekusu.

Les murs et le toit avaient depuis longtemps dépassé leur durée de vie, mais un détail sortait du lot dans le décor : la porte, neuve et solide, faite d'un aluminium brillant. Un vrai atout, si l'on pense en termes de sécurité. Peu importait combien nous poussions ou tirions : elle se contentait de vibrer et de cliqueter faiblement.

Un grognement m'échappa.

— Comment on a bien pu se retrouver dans ce pétrin.

— Je me le demande... Peut-être...

Même dans le noir, je perçus que Chitanda souriait.

— ...Parce que tu as tiré un mauvais présage ?

Je soupirai longuement.

Se pouvait-il vraiment que ce soit à cause de ça ?

2

L'affaire avait commencé quand Chitanda m'avait appelé, peu avant le réveillon.

— Oreki-san, tu as des projets pour le jour de l'An.

Je réfléchis un instant.

Quand j'étais à l'école primaire, j'allais chaque année au sanctuaire, parce que ma sœur aimait ce genre de rendez-vous annuels. Elle aurait pu y aller seule, mais elle m'entraînait toujours. J'acceptais de l'accompagner au sanctuaire Hachiman d'à côté, mais l'année où elle passait les concours d'entrée à l'université, ce fut l'enfer. On m'ordonna de prier pour sa réussite et elle m'emmena jusqu'au sanctuaire Tenmangû, un périple de plusieurs heures. Si je me souviens bien, tout en me demandant de prier pour elle, elle n'acheta pas le moindre talisman et préféra s'amuser à tirer des omikujis¹ jusqu'à obtenir une « grande bénédiction ».

Quand elle entra à l'université, elle se mit à s'envoler on ne sait où, bien plus loin, et cessa de m'embarquer, ce qui mit fin pour moi aux rituels annuels. Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas, si je dois le faire, je le fais vite. En bref, je n'avais aucun plan pour le jour de l'An.

— Non, pas vraiment.

La voix de Chitanda s'illumina.

— Je vois. Alors, ça te dirait d'aller au sanctuaire avec moi.

— ...Pas le Tenmangû, j'espère.

— Hein, tu veux aller au Tenmangû. C'est plutôt loin.

Oui, très.

¹Des divinations écrites sur des bandes de papier que l'on tire au sort dans les sanctuaires shintô et bouddhistes. Les gens espèrent tirer la bonne fortune à chaque fois.

M'avait-elle pris pour un fan de Kanke² ? D'un ton plus bas, comme pour tâter le terrain, elle ajouta :

— Si ça te va, on pourrait aller au sanctuaire Arekusu.

Le sanctuaire Arekusu n'est pas loin du tout. S'il ne neige pas, on y va en quelques minutes à vélo. Mais je n'étais pas très enthousiaste. C'est le plus grand sanctuaire de la ville, l'affluence de nouvel an y est monstrueuse. Me faufiler dans la foule par ce froid trahirait mon principe d'économie d'énergie. Je passai le combiné dans l'autre main.

— Il y a quelque chose de spécial là-bas.

— Pas exactement, mais...

La voix de Chitanda se fit plus enjouée.

— Mayaka-san y fait un petit boulot.

Ibara. Je tentai de l'imaginer au milieu de la cohue d'Arekusu le jour de l'An.

— ...

— Ah, tu as ri.

Oui. Travailler dans un sanctuaire pour le Nouvel An signifie porter l'habit blanc et le maquillage, et Ibara ferait vraiment trop juvénile là-dedans. Je répondis :

— Je parie qu'elle est affreuse.

— C'est méchant, Oreki-san.

Elle me gronda, mais on entendait le sourire dans sa voix. Si Chitanda riait de mon impolitesse, c'est qu'Ibara avait dû plaisanter la première sur son propre accoutrement.

— Fukube-san viendra, alors je me suis dit que tu voudrais peut-être venir aussi.

Satoshi ne raterait pas l'occasion de voir Ibara en costume.

² Cela fait référence à Sugiwarara no Michizane, un érudit, poète et homme politique vénéré comme la divinité de l'apprentissage.

Je vois. Se moquer d'Ibara serait déjà un plaisir. Mais aller au sanctuaire uniquement pour ça serait de mauvais goût. Disons que prier pour la paix et la santé pour l'année à venir ferait passer la pilule.

— Et...

— Encore autre chose.

— Pas vraiment autre chose, mais...

Cette fois, sa voix baissa, timide.

— ...J'avais un peu envie de me montrer en kimono aussi.

Si je refusais, la seule raison aurait été le froid. En hiver, il fait froid, je peux l'endurer, mais je n'ai pas envie de le payer plus tard.

Et puis, le jour de l'An est propice aux résolutions. Un puissant front froid emprisonnait l'archipel et, après le coucher du soleil, Kamiyama deviendrait glacial.

J'enfilai mon trench-coat blanc habituel, optai pour une écharpe beige et des gants, puis glissai une chaufferette dans ma poche. Malgré ça, je claquais des dents. Pensant que c'était à cause des pieds, je choisis des bottines sans lacets, imitation cuir. En sortant, je jetai un œil à la télé, on annonçait la température la plus basse de l'hiver. Le ciel était net, pas un nuage, les étoiles piquetaient l'air d'une netteté agaçante. Cette sérénité ne faisait que renforcer, dans ma tête, la morsure du froid.

J'attendais près du torii de pierre. Même à cette heure, le sanctuaire Arekusu grouillait de monde, mais on circulait sans se cogner et se mêler à la foule aidait à tenir le froid. À côté du ciel glacé mordant, l'allée bordée de lanternes flamboyantes paraissait presque tiède.

La foule, serrée dans pulls et manteaux, rentrait le cou pour offrir le moins de prise possible. Malgré le froid, aucun visage vraiment fermé. Par petits groupes, des connaissances s'échangeaient leurs vœux. Mais Chitanda restait introuvable.

Étais-je trop en avance.

Ce n'est pas l'idée du siècle, d'attendre par cette température. Je consultai ma montre. À cet instant, un taxi noir s'arrêta devant le torii. La porte arrière s'ouvrit, et, avec un « merci beaucoup », une jeune fille en descendit. Son kimono, d'un rouge discret, scintillait comme un ciel d'étoiles et rayonnait comme un brasier. Par-dessus, elle portait une sorte de manteau noir et tenait une aumônière mauve clair. Un cordon doré y dessinait des boules brodées. Ses cheveux relevés en chignon portaient une épingle qui vibrait à chaque pas. Enfin, elle tenait une bouteille de shô³ enveloppée de papier blanc, sans doute une offrande.

Jour de l'An oblige, on sort les atours fleuris.

Ce fut ma première pensée, puis je reconnus Chitanda.

Je ne l'imaginais pas arriver en taxi. Les taxis tournent donc le jour de l'An. Tout en ruminant ce détail inutile, je la vis se tourner vers moi avec un sourire.

— Je t'ai fait attendre.

— Non...

— Bonne année.

— B... bonne année.

— J'espère qu'on s'entendra aussi bien cette année.

— Moi de même, fais indulgence de mes défauts.

Catastrophe. Sous l'impact psychologique, je ne pus que balbutier une réponse stupide. Chitanda n'y prit pas garde et, bras à demi levés, fit légèrement voleter ses manches.

— Je suis venue me montrer.

Le kimono, dominé par un rouge profond, avait une élégance certaine, sans pour autant en faire trop. Une tenue vive, idéale pour le Nouvel An, mais qui restait douce au regard. Le motif fleuri apportait une touche de gaieté, sans jamais paraître criard.

³ Une bouteille de 1,8 litre, généralement utilisée pour contenir du saké.

Et pourtant, chaque fois que je voyais ma sœur vêtue d'un kimono, je ne pouvais m'empêcher de penser : quel genre de garçon manqué faut-il être pour porter ça comme si de rien n'était ?

La petite veste noire de Chitanda me cachait l'arrière, je ne voyais que le devant, des papillons sur fond rouge, et, près de l'ourlet, la broderie d'un cours d'eau. Ou bien était-ce censé représenter le vent ?

Je ne trouvais rien à dire, mais elle semblait comblée de s'être simplement montrée. Elle n'attendait pas de réaction. La main gauche au sac, la droite à la bouteille, elle tourna les yeux vers l'allée.

— On y va.

Ses geta⁴ claquaient en avançant. En la suivant, je me dis que j'aurais dû au moins lancer un « ça te va bien ».

Nous marchâmes, le clac-clac se mêlant au léger brouhaha.

Comme prévu, entouré de monde, le vent avait moins d'impact. Le dallage s'étirait, les lanternes projetaient des silhouettes sous le ciel nocturne. Je remarquai soudain que la bouteille qu'elle tenait semblait lourde. Avoir les deux mains prises, en pleine foule, c'est risqué. Je proposai de la porter, ce qu'elle accepta aussitôt.

— Merci beaucoup.

— C'est quoi, en fait ?

— Du saké.

Je m'en doutais. Ce n'était sûrement pas de la sauce soja.

— Nos familles sont proches du personnel du sanctuaire. Je viens présenter les vœux de Nouvel An.

— Porter une offrande dès le premier jour, c'est du lourd.

— J'ai encore plus donné de ma personne, dans la journée. J'ai passé mon temps à bien me tenir pendant la tournée des parents.

⁴ Sandales en bois traditionnelles japonaises.

Une image de Chitanda « bien sage » me traversa l'esprit. Parée, poudrée, rouge aux lèvres, assise bien droite près de la place d'honneur, sans bouger.

Je ne sais pas si c'est ça, « bien se tenir », mais je savais la famille Chitanda ancienne et importante, et pas seulement par la maison. L'unique enfant de cette famille marchait à mes côtés et devait parfois naviguer dans des mondanités qui me dépassaient.

Une pensée bizarre me vint. Pourquoi les visites au sanctuaire se font-elles le soir, par un froid pareil. J'avais mis ça sur le dos du service de nuit d'Ibara, mais ce qu'on avait confié à la fille unique des Chitanda devait aussi peser.

— Je n'ai mangé qu'un petit mochi, j'ai un peu faim.

Elle posa la main sur son ventre, barré d'un obi mauve clair assorti à son sac.

— Et toi.

— J'ai vécu en bernard-l'ermite.

— Hein.

Il faisait vraiment froid.

Tellement froid le matin que j'avais décidé d'étudier la vie du bernard-l'ermite.

Autrement dit, je ne sortais que la tête du kotatsu⁵ et passais le temps avec un saladier de mandarines comme meilleur ami. À vrai dire, plutôt un escargot. Mon père était parti en visite pour le travail, ma sœur s'était volatilisée, j'avais tout loisir de mener mes observations biologiques.

Je lisais un roman, grignotais des douceurs de Nouvel An en cas de faim, triais les cartes de vœux quand l'envie m'en prenait. Sans m'en rendre compte, midi avait sonné et le premier janvier s'était mué en après-midi. J'allumai la télé et regardai d'un air distrait le drama spécial du Nouvel An, « *Les vents du changement : le château d'Odani* » jusqu'à la fin de la journée.

Avec le recul, honte à moi d'étaler ma paresse dès le premier jour. Pour ne pas m'y attarder, je changeai de sujet un peu brutalement.

⁵ Support de bois de faible hauteur recouvert d'un futon ou d'une couverture épaisse, sur lequel repose un dessus de table. Le dessous d'un kotatsu est chauffé. C'était le mode de chauffage le plus courant au Japon, avant le développement des climatiseurs réversibles.

— Et Satoshi ?

— Mayaka-san est probablement en train de l'appeler.

En dehors du club de littérature classique, Ibara appelle Satoshi pour mille raisons. On peut dire qu'elle aime lui parler, mais il y a plus simple. Eux ont un téléphone, pas nous⁶. Il faut que j'en presse un bientôt, me dis-je, mais faute de sous, ce n'est pas pour maintenant.

La voie débouchait sur un grand escalier de pierre. Heureusement, de larges rampes métalliques se trouvaient sur les côtés et au centre. Aucune personne âgée ne les utilisait pourtant.

Les lanternes qui vacillaient le long de l'allée manquaient aux marches. À la place, des banderoles blanches « Sanctuaire Arekusu » jalonnaient la montée. Au-delà, sur la pente, des plaques de neige parsemaient le sol.

— Attention, Oreki-san, ça glisse.

Elle prit les devants.

Juste après les marches, nous franchîmes un autre torii. Le sanctuaire, immense, bourdonnait plus encore que l'allée. Pour une ambiance paisible, on repasserait, le Nouvel An se fête bien.

Un grand feu brûlait au centre. Autour, des silhouettes en cercle. Par ce ciel froid, chercher la chaleur est naturel, mais la flambée devait être trop forte, car la plupart tournaient le dos aux flammes. Seuls des enfants piailleurs tendaient les deux mains. J'aperçus ici et là des gobelets en papier. On distribuait des boissons chaudes quelque part.

Sur la droite, cette partie du hall du sanctuaire avait été transformé en boutique de talismans et amulettes. Le pic d'affluence était passé, beaucoup de monde, sans cohue. Ibara devait être là. En détournant les yeux, je remarquai un petit torii rouge, discret. Un sanctuaire Inari⁷ donc. À l'inverse des banderoles blanches partout, un seul drapeau rouge avec un « Numéro un »⁸ se dressait

⁶ Pour rappel, nous sommes en 2001 à ce moment-là alors l'usage des portables n'était pas si répandu.

⁷ Un type de sanctuaire shinto consacré au culte de la divinité Inari, caractérisé par des torii rouges.

⁸ Titre honorifique donné au sanctuaire le plus important d'une ancienne province du Japon.

devant. Un petit local se tenait derrière. Pour un sanctuaire secondaire si discret, la file était fournie, sans doute des commerçants venus saluer Inari.

La bouteille de shô commençait à peser.

— Je pose ça où.

Je la soulevai un peu. Chitanda secoua la tête, réfléchit, puis dit :

— Et si on priait d'abord.

Pour atteindre le pavillon principal, un autre escalier de pierre, heureusement court et peu raide. Dix marches à peine, mais la moitié supérieure engorgée de fidèles. Nous nous mîmes dans la file.

On avançait d'une marche toutes les une ou deux minutes. Devant, une ligne horizontale, chacun jetait son offrande, joignait les mains et s'écartait. Quand la ligne se vidait, la suivante montait. Vu d'ici, on prie. Vu des dieux, on défile comme à la chaîne. Les vœux simples comme la santé ou la paix dans le monde, passent encore, mais pour les vœux spéciaux du type « je veux que grand-père guérisse, pas forcément tout de suite », et « que mes enfants réussissent leurs examens, de préférence dans le public plutôt qu'en privé », bon courage pour les comprendre.

Perdu dans mes pensées, notre tour vint. Je jetai cinq yens dans un offertoire drapé d'un tissu blanc démesuré.

Bon, ce vœu-là ira.

Que l'année ménage mes réserves d'énergie.

L'essentiel de la visite était fait. Restait à déposer la bouteille, taquiner Ibara et rentrer. Il faisait froid. Comme je songeais à me jeter dans le flot des acheteurs de talismans, Chitanda retroussa ses manches.

— Où vas-tu.

— Voir Ibara, non ?

— Oui. Je dois d'abord passer par le hall principal pour saluer le prêtre. On pourra voir Mayaka-san de l'intérieur.

Une fois devant le hall principal, quelques hommes au visage cuivré, quadragénaires jusqu'aux septuagénaires, sans doute des gens du sanctuaire venus aider, se trouvaient là.

Chitanda fendit le groupe sans la moindre gêne et ouvrit la porte coulissante à claire-voie, je me tassai derrière elle. Pathétique, oui, mais je n'avais pas l'habitude de fréquenter des adultes.

— Pardonnez notre intrusion.

Elle appela vers le fond, sans réponse. Sûrement occupés. Elle appela encore deux ou trois fois, un vieil homme aux cheveux blancs finit par arriver. Lui aussi avait les joues rouges et l'air contrarié. La voix rauque, il demanda :

— C'est pour quoi.

Chitanda s'inclina doucement.

— Bonne année. Je suis Eru, venue au nom de Chitanda Tetsugo, qui vous adresse ses vœux.

Contrairement à sa mine bourrue, l'homme sourit.

— Ah, la fille de Chitanda-san, entrez donc. Je vais appeler les autres.

— Merci de votre accueil.

Moi, c'est Oreki, l'accompagnateur. Désolé d'importuner.

L'homme nous conduisit dans une grande salle avec plusieurs dizaines de tatamis. Portes coulissantes tout autour, plafond assez bas malgré la surface. Des poêles daruma⁹ alignés, dont on voyait les flammes rouges par les petites fenêtres. Et des dizaines de tables basses où hommes et femmes s'y posaient au gré pour picorer et boire du saké. Des éclats de rire réguliers donnaient une chaleur à la pièce.

— On attend là-bas, dans le coin.

— Ça ira.

⁹ Poêle traditionnelle japonais, rond et trapu, qui rappelle celle de la poupée daruma, célèbre pour se redresser toujours lorsqu'on l'incline, symbole de persévérance.

Sans doute trop tôt pour le banquet car beaucoup de places libres, nous gagnâmes une table au fond. Avant de s'asseoir, Chitanda ôta la veste noire posée sur son kimono.

Je pensais à une veste banale, mais, sous la lumière, l'étoffe présentait un grain torsadé, et un motif en dégradé. Voyant mon regard, elle demanda :

- Quelque chose ne va pas.
- Non, je me disais que ta veste a une texture particulière.
- Merci. C'est du crêpe¹⁰.

L'histoire de Mito Kômon¹¹ me traversa l'esprit.

J'ôtai aussi mon trench. Le mien ne craignait rien, mais elle décrocha un cintre à la poutre et y suspendit le sien.

La porte coulissante s'ouvrit bientôt et une jeune fille entra, vêtue d'un vêtement blanc et d'un hakama écarlate. Ses longs cheveux étaient noués derrière, elle avait l'air d'une prêtresse miko, mais de petites lunettes cassaient un peu l'effet. Mis à part ce détail, elle semblait habituée à cette tenue. C'est donc la première fois que je vois une authentique miko et pas une à temps partiel pour dépanner.

Elle paraissait jeune, mais quel âge ? Pas vingt ans, je dirais. En voyant Chitanda, elle vint droit sur nous. Bientôt, la miko en hakama écarlate et Chitanda en kimono rouge se faisaient face, assises bien comme il faut. Je ne remarquai qu'alors de jolis papillons sur les manches de Chitanda.

Chitanda inclina la tête la première.

- Bonne année, que celle-ci soit meilleure encore que la précédente.
- Bonne année.
- Mon père vous adresse cette bouteille de saké. Veuillez l'accepter.

¹⁰ Tissu de soie, de laine ou de fibres synthétiques, reconnaissable à son aspect gaufré ou ondulé.

¹¹ Mito Kômon est un vieux drama japonais. Le personnage principal, Tokugawa Mitsukuni, se présentait comme « un marchand de crêpes d'Etsugo ».

Ah, c'était ça. Je tendis la bouteille de shô. La miko posa trois doigts de chaque main au sol et s'inclina.

— Merci beaucoup, nous l'acceptons.

— De rien. Ce n'est qu'une broutille.

Les mots m'avaient échappé, Chitanda pouffa.

— Oreki-san, c'est plutôt à moi de dire ça.

Oui, je venais de comprendre que celui qui se contentait de porter parce que c'était lourd n'avait aucune raison de faire preuve d'humilité pour un présent de la famille Chitanda. Super, influencé par l'atmosphère, je venais de dire une bêtise.

Me voyant décontenancé, la miko dit :

— Nous n'acceptons pas les broutilles.

Chitanda répondit d'une voix enjouée :

— Allons, aussi modeste soit-il, un présent est un présent.

Je remarquai alors le léger sourire aux lèvres de la miko. Manifestement, elles se connaissaient assez pour plaisanter. À bien y penser, ces politesses à rallonge faisaient partie du jeu. Je m'étais inquiété pour rien.

La miko demanda :

— Tu es en classe B, n'est-ce pas.

J'étais bien en seconde B à Kamiyama.

— Oui.

Comment connaissait-elle ma classe. Je commençais à me poser des questions quand vint la seconde :

— Fukube-kun n'est pas avec toi.

Elle connaissait même Satoshi. Pouvoirs du shinto. Les miko d'Arekusu lisaient le passé des gens. Elle devait même savoir que j'avais passé la journée à flemmarder.

Mon trouble devait se lire sur ma tête. Chitanda me souffla à l'oreille :

— C'est Juumonji Kaho-san.

— Qui ?

— Elle est en seconde D.

Je la regardai de nouveau.

Démarche posée, plus grande que la moyenne, ce n'était pas impossible. Je la pensais certes en dessous de vingt ans, mais...

— On est dans la même année.

Je sursautai malgré moi, d'une voix trop aiguë.

Chitanda et Juumonji Kaho éclatèrent de rire.

Si elle est en B, alors elle est dans la classe de Satoshi. Logique.

Les deux silhouettes en tenue traditionnelle échangèrent encore quelques mots, mais Juumonji était en service. Comme si elle s'en souvenait, elle se releva.

— À la prochaine.

Elle sortit, mais Chitanda l'interpela dans son dos :

— On voudrait voir Ibara Mayaka-san, c'est possible ?

— Ibara... ah, elle. Hum, ça devrait le faire. Passez tous les deux par ce couloir, puis derrière la boutique.

Entendre quelqu'un du sanctuaire dire « boutique » m'étonna un peu. Peut-on appeler ça comme ça ? Je n'avais pas d'illusions romantiques, mais tout de même. Nous nous levâmes et ouvrîmes les portes, comme indiqué.

Dans le couloir, un léger brouhaha nous guida, impossible de manquer la boutique. En tabi¹², Chitanda glissait sans bruit. Quant à moi, le plancher glacé me gelait les pieds.

Nous poussâmes doucement la porte coulissante au bout.

¹² Chaussette japonaise avec une séparation entre le gros orteil et les autres.

Flèches chasse-malheur, râdeaux de bambou, daruma et amulettes. Voilà ce qui s'étalait. Trois personnes habillées en miko tenaient le comptoir. À cette heure, en fallait-il vraiment trois ? Deux suffiraient, pensais-je. Chitanda s'accroupit, se pencha pour passer la tête et chercher Ibara, mais pas besoin.

À peine la porte ouverte, il était clair que la plus proche et la plus disponible, c'était Ibara. Comme Juumonji, vêtement blanc, hakama écarlate, cheveux noués derrière.

Attendez, c'est étrange. Ibara n'a pas les cheveux longs. Donc perruque. Et si elle avait vraiment laissé pousser ses cheveux... est-ce que j'aurais quand même pensé qu'elle porte une perruque ?

— Mayaka-san.

Chitanda sourit. Ibara se retourna brusquement, sourit en la voyant, mais fronça les sourcils en accrochant mon regard. Devant les clients, elle ne hausserait pas la voix. Elle pinça les lèvres rouges et prévint à mi-voix :

— Ne regarde pas.

Charmant pour débiter l'année. Pourquoi prendre ce job à temps partiel si tu ne veux pas qu'on te voie en tenue.

— Bonne année.

Ibara répondit d'un signe à la chuchote de Chitanda. Elle balaya la salle du regard, constata l'absence de clients et pencha seulement le buste vers l'entrée.

— Bonne année. Ton kimono est superbe, tu es magnifique.

— Merci beaucoup.

— C'est un kimono traditionnel ?

— Non, *common*. Je garde le traditionnel pour l'université.

« Common » en anglais, qui vient de « common sense », c'est-à-dire, pour un usage courant. L'anglais a donc conquis aussi le monde des kimonos.

— Mon service se termine dans une heure. Vous faites quoi ?

— Je pense rester dans le hall principal. Et Fukube-san ?

— Il est venu dans la journée. Mais il est rentré voir le drama spécial du Nouvel An, « *Les vents du changement : le château d'Odani* », je crois. Il ne devrait pas tarder.

Pendant qu'elles parlaient, aucun client ne s'approcha d'Ibara. D'ailleurs, rien n'était exposé devant sa place. Je demandai :

— Tu vends quoi ?

— Des omikujis. Je gère aussi les enfants perdus, les objets trouvés et la monnaie.

Les omikujis, on les tirait soi-même. On posait cent yens sur un plateau recouvert de papier, et le reste se faisait en libre-service.

Ibara lut sans doute ma pensée, car elle précisa vivement :

— J'ai été débordée durant la journée.

Elle admettait donc être au calme maintenant.

Elle ne mentait pas, vu le plateau posé à côté, débordant de téléphones, portefeuilles, clés, parapluies pliants.

— Le personnel du sanctuaire patrouille et si ses membres observent quelque chose de valeur par terre, ils l'apportent ici. Il y a eu aussi beaucoup d'enfants perdus. Voilà pourquoi j'étais occupée.

Même sans le préciser, je ne t'aurais pas crue en train de bâcler ton travail. Pas une seconde.

Chitanda changea de sujet :

— Tirer un omikuji... ça a l'air amusant, je peux ?

Penchée, elle se redressa. En se tournant, Ibara l'arrêta :

— Hé, où tu vas ?

— Devant, au comptoir...

— Pas besoin, tu peux le tirer ici.

L'aval obtenu, Chitanda sortit son portefeuille de son sac et prit une pièce de cent yens. Le portefeuille semblait en cuir, sans doute cher. Ibara, elle, avait déjà repéré l'aumônière.

— Ah, cette bourse est magnifique aussi. C'est si élégant.

— Ufufu.

Complimentée pour ses effets, Chitanda sourit de bon cœur. Cela me surprit.

Elle n'avait pas tout à fait l'échelle de valeurs des filles de son âge, me semblait-il, et je ne l'imaginais pas réagir avec cette féminité franche du « mon sac plaît, je suis contente ». Évidemment, ce n'étaient que mes idées préconçues. Penser pouvoir cerner quelqu'un avec si peu d'éléments, c'est de l'orgueil.

Voilà une bonne résolution à prendre tiens.

Ignorant ma décision bancale, Ibara cogitait. Elle marmonna :

— Oui, normalement, une aumônière, c'est plutôt comme ça...

Le pochon en lin de Satoshi ne serait jamais « élégant », c'est sûr.

Cela faisait longtemps que je n'avais pas tiré d'omikujis. Un seul, ça ne mange pas de pain. Je pris une pièce, la laissai tomber dans la main d'Ibara après Chitanda. Ibara posa les deux pièces sur le plateau, puis nous tendit le cylindre hexagonal.

— Tenez... que la protection des dieux vous accompagne.

C'est moi où il y a un décalage entre son ton cérémonieux et la personne qu'elle est vraiment ?

Chitanda tira la première. Elle déplia le papier amidonné avec solennité. Avant même que j'ouvre le mien, elle s'écria, ravie :

— Oh, une « grande bénédiction ».

C'est de bon augure, mais elle pourrait au moins attendre que je vérifie que le mien n'est pas une tuile. J'ouvris le papier.

— ...

— Qu'est-ce qu'il y a, Oreki-san.

— Rien. On dirait que l'année s'annonce formidable.

La manche blanche d'Ibara s'agita tandis qu'elle me pointait du doigt.

— Tu as tiré une « bénédiction à venir »¹³ pas vrai ?

Ça se lit donc sur mon visage ?

Je soupirai et leur montrai le papier :

L'épi de blé qui s'élève jusqu'aux cieux

Est picoré par les oiseaux,

Et ploie sous les souffles du vent.

La bonne fortune n'atteint point le corps.

Et, en gros caractères :

« MALCHANCE ».

¹³ Une bénédiction à venir indique que l'on aura de la chance plus tard, ce qui sous-entend que notre situation actuelle ne sera pas des plus favorables.

3

Il est rare de tirer une « malchance ». Ce qui est rare porte bonheur. Donc, tirer une « malchance » est en réalité un bon présage.

La conclusion que l'on peut tirer de ce Modus Ponens¹⁴ parfaitement solide, c'est que l'année s'annonce bien. Nous regagnâmes la salle des invités, laissant derrière nous Ibara qui me regardait comme un chiot abandonné.

Chitanda, elle, exultait.

— À quoi peut bien ressembler une « malchance », je suis curieuse.

Elle s'écria cela en me chipant mon omikui pour le scruter avec une attention passionnée. Son premier objet de curiosité de l'année portait donc sur le texte d'un mauvais présage que j'avais tiré. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cette candeur un peu excessive.

— Tu es si contente que ça de mon malheur ?

Elle inclina la tête, perplexe, comme si elle ne comprenait pas de quoi je parlais.

— Tu n'as pas dit tout à l'heure que tu ne croyais pas à ces choses-là ?

Si, je crois bien.

S'il me fallait choisir entre croire ou non, je dirais que je n'y crois pas. Après, ce serait mentir de dire que je ne me suis jamais fait avoir par une ou deux situations un peu spéciales. Tandis que je me perdais dans ces réflexions, le visage de Chitanda se rapprocha soudain, m'empêchant de répondre.

— Q-Quoi ?

— Pardon.

¹⁴ Figure du raisonnement logique consistant à affirmer une implication (« si *A* alors *B* ») et à poser ensuite l'antécédent (« or *A* ») pour en déduire le conséquent (« donc *B* »).

Ex : 1) Si je me couche tard, fatigue demain. 2) Je me suis couché tard. 3) Donc, fatigue demain.

Elle s'inclina d'un coup.

— C'était pour faire bonne figure, n'est-ce pas ? En réalité, ça t'inquiète.

Je ne trouvai rien à répondre.

— Rends-le-moi.

Au moment où je tendais la main pour récupérer mon présage, une silhouette passa vivement dans mon champ de vision. Juumonji descendait le couloir à grandes enjambées, le visage tendu. Chitanda me rendit le papier.

— Ah, bien sûr. Merci de me l'avoir montré... Mais, qu'est-ce qu'on fait ?

— Rien du tout.

Il n'y a rien à faire. On peut bien l'accrocher quelque part dans l'enceinte, mais j'aurais l'air malin. À défaut, le nouer à un sakaki¹⁵.

Juumonji repassa. Elle saurait sans doute nous indiquer la bonne façon.

— ...

Je la croyais partie, elle revint encore. Sans pouvoir feindre de ne pas la voir, Chitanda l'interpela.

— Kaho-san.

Juumonji avait certes des choses à faire, mais rien d'assez urgent pour justifier qu'elle coure après chaque seconde. Elle s'arrêta, et son visage, jusqu'alors fermé, prit une expression de regret.

— Désolée, Eru. Je ne vous ai même pas apporté de thé...

— Ce n'est rien. Il s'est passé quelque chose.

Les lèvres de Juumonji s'étirèrent à peine, j'avais appris que c'était sa manière de sourire. En l'occurrence, un sourire un peu crispé.

— On peut dire ça. L'un de nos employés à temps partiel a renversé une marmite. On refait toute la soupe de boulettes et tout l'amasaké pour les invités.

¹⁵ Arbre sacré shinto.

— Je vois.

Les yeux de Chitanda s'arrondirent.

— Il s'est brûlé.

— Non, ça va, il s'en est sorti avec un pas en arrière spectaculaire.

Avec de tels réflexes, comment a-t-il pu renverser la marmite ?

Même si la fréquentation de nuit était moindre qu'en journée, il y avait encore beaucoup de monde. L'amasaké restait indispensable. Et la marmite avait basculé juste avant le début du service, d'où la course de Juumonji dans la salle.

Chitanda n'hésita pas.

— Je vais aider.

Elle allait se lever, mais Juumonji l'arrêta. Impossible pour Chitanda de prêter main-forte.

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Pourquoi. Je cuisine correctement...

— Je sais que tu sais faire, mais tu comptes vraiment entrer en cuisine habillée comme ça ?

Chitanda abaissa un long regard sur sa tenue. Un kimono rouge de la tête aux pieds, élégant, papillons dansants et insigne du vent. Impossible de cuisiner ainsi, évidemment. Elle le comprit aussi.

— Il y a autre chose que je peux faire alors ?

Juumonji réfléchit un instant et trancha vite.

— Tu peux aller chercher de la lie de saké dans la réserve ? En entrant, ce sera sur ta gauche.

— À gauche, d'accord.

Elle se leva aussitôt et écarta ses manches. Puis, se tournant vers moi :

— Je suis désolée, mais tu pourrais garder mon sac ?

— J'y vais aussi.

Quel que soit mon principe d'économie d'énergie, rester assis pendant qu'elle aide en kimono, ce n'est pas possible.

— Désolée de te déranger, et merci.

Sur ces mots, Juumonji quitta la salle d'un pas vif. Chitanda garda son sac.

Après réflexion, je me dis que ce n'était rien. Pas besoin du trench pour si peu. À l'entrée, tandis que j'enfilais mes bottines, elle demanda :

— Elle a bien dit que c'était la réserve ?

— Oui.

Ces bottes étaient pénibles à enfiler, la rançon du pas cher. Il y avait une boucle, mais l'ouverture étroite m'obligeait à forcer. J'enfilai la gauche, puis, tout en poussant le pied droit, répondis :

— C'est derrière le sanctuaire Inari, je crois... Voilà, c'est fait.

J'ouvris la porte. Le vent glacé me gifla, et je regrettai aussitôt d'avoir accepté.

Une seconde ne s'était pas écoulée que je rêvais déjà d'un poêle daruma.

Le nombre de fidèles n'avait guère changé. Les silhouettes autour du grand brasier au centre ne s'étaient pas clairsemées. On servait encore de l'amasaké, à en juger par les gobelets.

— Ça doit être là.

Je désignai le local. En geta, Chitanda ne pouvait pas presser l'allure, elle venait derrière moi.

À mesure qu'on approchait, l'état du local sautait aux yeux, même à moitié dans l'obscurité. Des murs et un plafond en bois branlants, une cabane toute droit sortie d'une bande dessinée, prête à s'effondrer au moindre coup de pied. Le sanctuaire Arekusu était-il à ce point regardant sur ses budgets, ou bien avait-on jugé inutile de reconstruire un abri au fond du terrain ? Le petit torii rouge d'Inari se trouvait tout près, mais devant le local, un seul étendard blanc marqué « Sanctuaire Arekusu » renforçait encore l'impression de dénuement.

Le piquet, trop court, ne tenait pas droit : on avait bricolé une fixation de fortune avec une ficelle en plastique, accrochée à l'avant-toit. Franchement, un état pour le moins misérable.

Les murs et le toit avaient depuis longtemps dépassé leur durée de vie, mais un détail sortait du lot dans le décor : la porte, neuve et solide, faite d'un aluminium brillant. On venait sans doute de la poser, les débris de l'ancienne traînaient encore. Elle était verrouillée d'une barre en bois, rien que ça. La barre passait dans les poignées, puis on la bloquait avec un cadenas. Ce soir de Nouvel An, avec un flot de gens partout, le cadenas était ouvert. Négligence, ou grandeur d'âme, de toute façon, on ne volerait rien d'intéressant ici.

Nous retirâmes la barre pour ouvrir la porte et entrâmes.

— J'espère qu'il y a de la lumière...

Pas d'interrupteur à portée. À bien y penser, l'endroit ne semblait pas alimenté, pas d'éclairage, donc.

— Elle a dit que ce serait sur la gauche en entrant, non ?

Cette indication nous désarçonna, car, à gauche de l'entrée, il n'y avait qu'un mur.

— Elle s'est peut-être trompée, c'est à droite.

— Non, Kaho-san ne ferait pas une telle erreur.

— Mais à gauche, il n'y a rien.

Je me tournai vers la droite. Un local sans lumière, de nuit, c'était noir absolu. On ne voyait rien. Pourtant, je dis :

— Je ne crois pas que ce soit là.

— Alors...

— Plus loin, peut-être.

Je tendis les mains dans le noir et avançai à tâtons. Ce n'était peut-être pas très sage de bouger si vite, mais rester planté là en attendant que mes yeux s'habituent n'aurait pas été plus brillant.

Je progressai peu à peu vers le fond, fouillant l'espace à la recherche de la lie de saké, sans rien toucher de concluant.

— Je pensais que ce serait simple, ça devient pénible...

— Euh, Oreki-san...

La voix de Chitanda, se fit entendre tout près derrière moi. Une bourrasque fit claquer la porte en aluminium, et la lueur du dehors s'éteignit.

— Oui ?

— Je ne sais pas trop comment dire, mais...

Elle serrait son sac à deux mains et gigotait, ce qui ne lui ressemblait pas. Je continuai de fouiller, étonné de sa pudeur inhabituelle.

— C'est une remise, ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Une réserve quoi.

— Tu cherches la lie de saké, comme Kaho-san l'a demandé ?

— Bah oui, quelle question.

— Pardon si je me trompe, mais, euh, nous sommes dans une remise

Je soupirai.

— Ok, si tu veux. Et ça change quoi ?

Dans le noir, elle secoua la tête, puis, d'une petite voix, dit :

— La réserve...

— Hein ?

— C'est dans la réserve. C'est là que Kaho-san nous a dit d'aller. Ici, nous sommes dans une remise, mais la lie se trouve dans la réserve.

En inversant l'ordre de ses mots dans sa seconde explication, elle me donna enfin la vue d'ensemble.

Je restai silencieux. J'eus un instant l'envie de me frapper le front en soupirant un « ah là là, je me suis planté, j'ai pas de réserve chez moi », mais je me retins. Je me contentai de répondre posément :

— Tu l'avais compris dès le début, pas vrai ?

— Eh bien, oui, mais je n'étais pas sûre. Je sais qu'il y a une réserve derrière l'autel du sanctuaire.

— Tu aurais pu me le dire plus tôt...

On cache souvent sa honte en faisant des reproches aux autres. Je m'excuserai après, mais il fallait se presser. L'amasaké manque, et surtout, il fait trop froid.

Ce fut au moment où nous changions de direction, dans le noir.

Dehors, une voix avinée retentit :

— Hé, la barre est enlevée.

Puis, un bruit sinistre.

— Hein, c'était...

Chitanda n'avait pas encore compris. Je me précipitai vers la porte, ou plutôt vers l'endroit où elle devait se trouver d'après ma mémoire, l'obscurité interdisant d'en être sûr.

Ma main rencontra la froideur de la poignée d'aluminium.

Mais...

La porte ne faisait que trembler et claquer. Je me retournai vers Chitanda. Je ne distinguais pas ses traits, mais je l'imaginai la tête penchée, inquiète.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Je haussai les épaules, même si elle ne pouvait pas le voir.

— On nous a enfermés.

4

— Ce que tu fais au Nouvel An, tu le feras toute l'année. Tu penses que ce dicton est vrai ?

Je sentis que Chitanda réfléchissait à la question.

— Eh bien... je ne pense pas que cette superstition soit vraie. Si c'était le cas, alors quelqu'un qui ne ferait rien le jour du Nouvel An ne ferait rien de toute l'année. Ce serait trop absurde. Mais Oreki-san... ce qui m'intrigue le plus, c'est notre situation actuelle, pas les trois cent soixante-quatre jours à venir.

Dans le même temps, ces interstices laissaient filtrer un peu de lumière dans les ténèbres. Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité.

Je distinguai désormais un balai de bambou, une pelle métallique, une longue perche sans doute utilisée pour le ménage, et un carton dont j'ignorais le contenu. Et Chitanda, vêtue d'un kimono, le visage marqué d'une expression inquiète.

Ainsi que les quatre murs qui nous entouraient.

Un grognement m'échappa.

— Comment on a bien pu se retrouver dans ce pétrin.

— Je me le demande... Peut-être...

Même dans le noir, je perçus que Chitanda souriait.

— ...Parce que tu as tiré un mauvais présage ?

Je soupirai longuement.

Se pouvait-il vraiment que ce soit à cause de ça ?

...Non, impossible. Il y avait deux raisons. D'abord, le vieil homme était ivre, il a remis la barre sans vérifier si quelqu'un se trouvait à l'intérieur. Je dis l'autre raison, ou plutôt la cause première, à voix haute.

— Désolé. Tout est parti de ma bêtise.

— Ce n'est rien. Aucune de nous deux n'imaginait qu'on se ferait enfermer.

Sans doute, mais je ne m'étais pas encore excusé de mon erreur.

Nous étions enfermés, mais au moins pas dans une usine déserte ou dans le lycée en plein été. Cette cabane se trouvait au bord du terrain, dans un coin peu visible, mais ceux qui venaient prier Inari ne pouvaient pas la manquer. Si nous appelions à l'aide, quelqu'un dehors viendrait bien ôter la barre.

— Je vais tenter d'appeler. Je vais crier aussi fort que possible, tu ferais mieux de te boucher les oreilles.

Hors de question de faire crier Chitanda. Je m'éclaircis la voix deux ou trois fois.

— Ah, attends.

J'hésitai sur la formule. Un lycéen digne de ce nom ne hurle pas « à l'aide » en plein sanctuaire. « Hé » suffirait, le tout est de faire venir quelqu'un pour nous libérer. Je pris une grande inspiration, prêt à lancer mon cri, quand...

— J'ai dit, attends s'il te plaît.

Une chose blanche surgit dans l'ombre, puis quelque chose de doux me couvrit la bouche. Surpris, j'avalai mes mots, fronçai les yeux et vis la paume de Chitanda plaquée sur mes lèvres.

Stupéfait, je clignai des yeux, tandis qu'elle se penchait, tirait sa manche droite de la main gauche, sans retirer la droite de ma bouche.

— Pardon, mais je te prie d'attendre.

Sa gravité inhabituelle me fit hocher la tête malgré moi. Mais sur quoi se fondait cette demande. Retirant sa main, Chitanda demanda :

— Si tu cries maintenant, que va-t-il se passer, à ton avis.

— Quelqu'un viendra ici.

— Et on lui demandera d'enlever la barre.

— Oui, et il nous aidera.

— Et il ouvrira la porte.

— Oui.

— Et comment interprétera-t-il la scène ?

Je ne répondis pas tout de suite.

Je compris enfin ce que redoutait Chitanda. Si j'avais été coincé avec Satoshi, ou Chitanda avec Ibara, pas de problème. Mais ce n'était pas le cas.

La personne charitable qui ôterait la barre comprendrait-elle notre situation, nous deux, dans une cabane discrète au fond du terrain, en pleine nuit ?

Après un bref silence, Chitanda dit d'une voix si douce qu'on l'entendait à peine :

— Si ceux qui nous sortent d'ici ne me connaissent pas du tout, aucun souci. Mais les habitués du sanctuaire me connaissent bien.

Je me rappelai la réaction d'un vieil homme à l'évocation du nom de Chitanda, au hall principal du sanctuaire.

— Si c'est l'un d'eux qui nous trouve... il se fera forcément des idées. Et comme la lie de saké est à la remise, pas ici, nous n'aurons rien pour nous justifier. Oreki-san, je représente mon père, aujourd'hui. En d'autres circonstances, ailleurs, ce serait différent, mais si la rumeur court qu'on m'a vue avec toi dans une remise d'Arekusu le jour de l'An...

Je grognai.

À l'entendre, on la dirait obsédée par son image. Ou désireuse qu'on la pense ainsi. Mais c'est ma vision d'Oreki Houtarou, lycéen quelconque.

Chitanda, elle, évolue dans un autre monde. Elle connaît le fils des Tôgaito, influents dans l'administration scolaire, et la fille des Irisu, qui dirigent le plus grand hôpital de Kamiyama. Ils ne sont pas seulement senpai et kôhai au lycée, ils sont de vrais amis. Et ce soir, Chitanda représente son père pour offrir une bouteille de saké à la famille Juumonji, gardienne d'Arekusu.

Un monde qui m'échappera toujours. Je ne savais pas si sa crainte, qu'un appel à l'aide fasse naître des rumeurs, était fondée ou vaine.

Pendant un instant, je m'étais dit que ce monde devait être bien solitaire.

Je poussai un bref soupir.

— D'accord, mais on fait quoi ?

Il y avait des fentes partout sur les murs, mais aucune à la porte, impossible de faire tomber la barre depuis l'intérieur.

— Quoi qu'il en soit, il nous faut de l'aide dehors, et vite. Si quelqu'un a besoin d'entrer et ouvre, il se forcément une fausse idée. Qui pourrait bien interpréter la situation, au fait ?

— Seulement Kaho-san...

— ...et Ibara, je suppose.

— À bien y penser, on aurait dû crier tout de suite quand ils ont remis la barre, mais c'était si soudain que je n'ai pas réagi...

Sa voix morose se ranima soudain.

— Mais ce n'est pas grave.

— Oh, tu as une idée.

— Oui.

Elle était étrangement sûre d'elle. Avait-elle vraiment une solution renversante. Je la devinai souriante dans le noir.

— Simple, on n'a qu'à les appeler.

Ce n'était pas précisément une révélation...

— C'est simple, oui, mais il n'y a pas de téléphone ici.

— De quoi parles-tu, tu plaisantes ? On utilise un portable !

J'en avais mal au crâne. Le vent qui filtrait par les fentes me glaçait les os.

— Je vois. Bonne idée. Vas-y.

— Ah, mais je ne me promène pas avec un portable.

Sérieux là ? Tu es juste stressée et tu as oublié que tu en as un, hein. Hein.

Je répondis, la voix posée :

— Moi non plus.

Et le silence retomba.

— Oh non, qu'est-ce qu'on fait.

C'était un peu tard pour paniquer.

À part appeler à l'aide, y avait-il un autre moyen de sortir ? Je me mis à réfléchir.

Enlever la barre depuis l'intérieur. Il fallait y penser sérieusement, sans rejeter d'emblée.

D'abord, la structure. Pas de serrure à la porte, à la poussée elle cède un peu. Mais jusqu'à la barre, seulement.

Au bref instant où nous étions entrés, j'avais vu des ferrures en forme de $\sqsubset$ fixées sur la porte et le dormant. Je ne savais pas si elles étaient clouées ou vissées, mais on pouvait supposer qu'elles tenaient bien, qu'on ne les ferait pas sauter en tapant. Un bâton de bois passait dedans. Et la barre...

La barre coulisse donc horizontalement dans les ferrures. Si elle était engagée verticalement, ou de travers, on pourrait forcer un moment et la soulever. Mais à l'horizontale, impossible.

Conclusion, ôter la barre de l'intérieur est impossible.

Cependant...

— Il n'y a pas qu'une manière d'ouvrir une porte.

À mon murmure, Chitanda laissa échapper un « Hein ». Je fis un geste vers la porte.

— Par exemple, on démonte la porte de ses gonds. Tout dépend de la façon dont elle est posée.

Dans le noir, je cherchai la jonction du battant et du montant. Deux paumelles, en haut et en bas, comme d'ordinaire.

Problème, pour les enlever, il faut un tournevis pour dévisser, et surtout, que la porte soit ouverte, sinon le chant masque les têtes de vis.

Plan de démontage abandonné.

— Et sinon...

— Euh, Oreki-san...

Chitanda chuchota, non sans amertume.

— Oui ?

— J'avais oublié que tu n'avais pas de portable, c'est pour ça que je t'ai empêché de crier... Mais là, c'est différent. On devrait appeler quelqu'un. À ce rythme, tu vas...

— Je vais quoi ?

Elle manquait de clarté.

— Attraper froid.

En effet, je tremblais de partout. Je pensais cueillir la lie de saké en une minute, je n'avais pas mis le trench. En simple pull par ce temps, c'était rude, sans être mortel.

— Mais tu crains toujours un malentendu si on nous voit tous les deux, n'est-ce pas ? Si on est au bout du bout, j'appelle, d'accord. D'ici là, je cherche autre chose.

— Oreki-san...

Elle baissa la tête. Je ne savais pas si elle me voyait dans cette obscurité, mais je lui adressai mon plus grand sourire.

— Ce n'est pas si terrible. On ne peut ni lever la barre ni démonter la porte, mais il nous reste quatre voies de sortie à explorer.

— Quatre, vraiment ?

— Oui.

Je comptai sur mes doigts.

— Un, enfoncer la porte. Deux, percer le mur. Trois, creuser un tunnel sous le mur. Quatre, faire un trou dans le plafond.

Quatre doigts levés, il ne me restait que l'auriculaire tendu. Chitanda se tut, un silence qui disait qu'elle était lasse de mes plaisanteries.

Sauf que je ne plaisantais pas. Il y a cette phrase dans un livre de Sherlock Holmes que j'ai emprunté à Satoshi : « Lorsque vous avez éliminé l'impossible, ce qui reste, si improbable soit-il, est nécessairement la vérité ».

Je frappai le mur du poing.

— À force d'essayer, tout est faisable. La porte est solide, d'accord, mais le mur où elle est fixée est pourri. Quelques bons coups de pied, et ça cédera autour des paumelles. Les planches sont tellement rongées, qu'avec les outils ici, on pourrait percer sans trop d'efforts.

— Q..Quoi ?

Comme prévu, une voix de protestation retentit.

— Ce n'est pas possible, non. Même vieille, cette remise fait partie du sanctuaire.

— Pas possible, oui, je m'en doutais.

Le personnel du sanctuaire nous tomberait dessus. Et, même si ça ne tournait pas mal, le bruit les ferait accourir. On nous verrait sortir, tout ça pour rien. Percer le plafond était du même acabit. Restait...

— L'opération tunnel, alors.

Par chance, l'abri contenait des pelles aux bords bien aiguisés, fiables. Et il n'y avait pas de plancher. Voilà sans doute la cause de ce froid absurde, la terre nous gelait par en dessous.

— ... On commence.

— Combien de temps ça prendrait ?

On devrait être dehors au matin. À condition que je ne m'effondre pas en creusant.

Changer de plan ne servirait à rien. Une cabane a bien quelques outils, mais pas celui qui nous sortira d'affaire à ce stade. Outre le balai et la pelle, il y avait une longue barre métallique pour l'entretien ou pour fixer des drapeaux, ainsi qu'un support de taiko. Le carton, lui, contenait une grande quantité de tasses... Qu'est-ce qu'on en ferait ?

Le vent continuait d'entrer par les fentes.

Au fond, c'était sans doute impossible. Sans ouvrir la porte, pas de sortie, il n'y avait pas une fenêtre. Et plus on attendait, plus il deviendrait difficile de trouver une excuse si quelqu'un venait nous tirer de là. Si c'était pour appeler, il aurait fallu le faire tout de suite. Je me surpris à chercher compulsivement une issue. De la volonté. Non, je n'ai pas ce genre d'âme. C'est juste que la crainte de Chitanda me paraissait réelle, et que je voulais m'en montrer digne, je suppose.

Ahh, et dire qu'il y a tant d'espace dehors.

Avide de liberté, je collai l'œil à une fente pour jeter un coup d'œil au monde extérieur.

Petite ouverture, mais champ étonnamment large. Mon regard fut happé par le grand brasier. Qu'il ferait bon de s'y réchauffer. Restait-il de l'amasaké ? Notre échec ne devait pas arranger Juumonji.

Les fidèles n'étaient clairement pas d'humeur à partager la nôtre. Je vis un vieux monsieur, visiblement éméché, s'approcher. Sans doute un membre du personnel du sanctuaire

— Ah, il vient par ici.

Je réalisai seulement alors que Chitanda regardait aussi dehors par une autre fente. La mienne était à hauteur de taille, la sienne au niveau des yeux. Penché comme j'étais, ma main se retrouvait juste à côté de son sac.

Le vieil homme ne vint pas jusqu'à la cabane. Je pensais qu'il se rendait au sanctuaire d'Inari, mais il se pencha pour ramasser quelque chose, puis repartit d'où il était venu.

— Qu'est-ce que c'était ? marmonnai-je.

Chitanda répondit d'une voix hésitante :

— Il a ramassé quelque chose qui ressemblait à un strap de portable.

— Tu as réussi à voir ça ?

— Je crois.

— À cette distance, et de nuit ?

— Je vois assez bien dans le noir.

En plus de sa vue parfaite, Chitanda avait donc la vision nocturne.

Elle entendait bien, sentait bien, et cuisinait bien, alors le goût, probablement aussi.

Je perdis l'homme des yeux, mais elle suivait encore sa trace.

Elle parla après un court instant.

— Ah, il est allé le déposer.

— Le déposer, où ça ?

— Aux objets trouvés. Ah, il y a trop de monde, je l'ai perdu.

À cet instant, une idée jaillit, nette, au fond du crâne.

— Dis, Chitanda... je peux casser un tout petit morceau de mur ?

5B

Le drama spécial du Nouvel An : *Les vents du changement : le château d'Odani* » était vraiment réjouissant, avec une mise en scène originale. Ce qui m'a bluffé, c'est l'ouverture sur la bataille d'Okehazama. Là où d'autres dramas font d'Imagawa Yoshimoto un maître bretteur, on en faisait ici un héros sans égal dans l'histoire, tranchant les rangs d'Oda même sous la pluie et les écrasant sans appel.

Ce qui ferait de Môri Shinsuke, le guerrier qui a pris la tête de Yoshimoto, un héros, lui aussi, sans égal. Quand j'ai vu Yoshimoto et Shinsuke croiser le fer au milieu de montagnes de cadavres et de rivières de sang dès la première scène, je riaais à m'en faire mal au ventre, et c'est là que j'ai compris que ce drama était en réalité une comédie¹⁶.

J'aurais dû éviter de conclure si vite, car le drama comptait aussi des passages étonnamment réussis. En fredonnant le thème, je regagnai sans y penser le sanctuaire Arekusu. J'ouvris mon téléphone par réflexe et relus le message de Mayaka.

« Chii-chan et Oreki sont arrivés. Ils t'attendent au hall principal du sanctuaire. »

Elle ne devrait sans doute pas envoyer de messages pendant son petit boulot.

Je balançai mon sac en descendant l'allée. Je gravis les marches de pierre d'un pas léger et, jetant un regard de côté à la foule qui achetait des amulettes, j'entrai à la boutique du sanctuaire.

Je tombai sur Juumonji-san en ouvrant la porte coulissante à claire-voie. Évidemment, elle portait sa tenue de miko. À côté d'elle, Mayaka ne parvenait pas à dissimuler que son costume fit un peu emprunté.

¹⁶ Satoshi trouvait sans doute cela amusant parce qu'on racontait que les hommes de Yoshimoto avaient pris la fuite en voyant l'armée d'Oda leur foncer dessus sous la pluie. Ce qui rendait les montagnes de cadavres et les rivières de sang particulièrement peu crédibles.

J'avais eu la chance de tomber tout de suite sur une connaissance, mais je ne suis pas très à l'aise avec Juumonji-san.

Je lançai alors mon habituel salut enjoué.

— Ah, Juumonji-san. Bonne année.

Contre toute attente, elle enchaîna par une question.

— Fukube-san, tu n'as pas vu Chitanda ?

Chitanda-san ? Elle n'est pas ici ?

— Je viens d'arriver, alors non.

— Je vois...

Ses sourcils se froncèrent légèrement. Il se passait quelque chose.

— Je ne peux pas t'accompagner maintenant, mais entre. Il y a un poêle dans le hall principal.

Sur ces mots, Juumonji-san s'éclipsa dans un couloir. J'étais au moins reconnaissant qu'on me laisse entrer.

J'eus soudain envie d'aller jeter un œil à Mayaka par l'arrière-boutique. C'était la première fois que je mettais les pieds ici, mais je devinais la direction à prendre. Je n'avais pas l'air de ceux qui servent le saké, mais j'affichai la tête de quelqu'un pour qui « c'est tout naturel d'être là », et personne ne releva mon intrusion.

Ça doit être par là, pensai-je en faisant coulisser une porte.

Touché.

Mayaka, en hakama écarlate, était assise bien droit, à portée de main, l'air un peu fatigué. Tenir dans le froid si longtemps devait être rude, mais dans une demi-heure ce serait fini.

Dans la journée, la boutique était prise d'assaut et on ne pouvait pas vraiment parler, mais là, ça semblait possible. Je murmurai, complice :

— Mayaka.

— Fuku-chan...

Illusion ou pas, Mayaka paraissait rougir. Et si ce n'en était pas une, je comprenais la raison. Elle avait encore honte de sa tenue. On imagine qu'à force de le porter des heures elle s'y ferait, mais non, Mayaka reste Mayaka cette année encore.

Je lui avais déjà souhaité la bonne année dans la journée, je me contentai donc d'un « bon courage ». Elle était sans doute trop lasse pour forcer un sourire, et hocha seulement la tête d'un air enfantin.

Puis, comme si une idée venait de lui traverser l'esprit, Mayaka retrouva soudain un élan et prit un mouchoir dans le plateau des objets trouvés.

— Dis, Fuku-chan, ça te dit quelque chose ?

C'était un mouchoir en dentelle d'un blanc presque immaculé. On dirait plutôt une teinte perle. Il semblait coûteux. On n'en verrait pas partout, mais même après sa question, rien ne me frappait comme singulier.

— Pas vraiment.

Je secouai la tête. Mayaka marmonna, la voix incertaine.

— Il me semble que Chii-chan en a un comme ça...

En y pensant, il n'aurait rien d'étonnant que Chitanda-san possède ce genre de mouchoir. Bien sûr, pas pour le lycée.

Je fis un sourire.

— Tant mieux si tu as une idée de la propriétaire. Tu n'as qu'à demander à Chitanda-san quand elle reviendra.

Mayaka esquissa un faible sourire et répondit :

— Oui, tu as raison.

5A

— On dirait que personne ne vient nous aider...

Chitanda, l'œil collé à une fente, murmura. Je grognai.

— Pourtant, avec le mouchoir, on tenait un bon filon, non ?

Le vent qui s'engouffrait dans la remise se faisait plus violent. Comme on dit, on récolte ce qu'on sème : j'avais brisé un morceau du mur avec la pelle. Résultat, les courants d'air s'y engouffraient de plus belle. Il faisait froid. Atrociement froid.

En vérité, je n'avais qu'ébréché la paroi, élargissant une fissure déjà existante. L'ouverture n'était guère plus grande que pour laisser passer la petite main de Chitanda. Nous ne pouvions pas sortir d'ici par nos propres moyens.

Je l'avais déjà conclu. Même si la cabane se trouvait dans un recoin à peine visible, il y avait toujours du passage. Impossible de s'échapper sans être vus par des moyens normaux, acceptables. S'il y avait au moins une fenêtre, on pourrait sans doute atteindre la barre et ouvrir la porte d'une manière ou d'une autre.

Faute de pouvoir fuir seuls, il ne restait qu'à appeler à l'aide, mais les seules personnes que nous pouvions contacter étaient Ibara ou Juumonji. Ni Chitanda ni moi n'avions de téléphone portable et, hélas, même dans cette société moderne centrée sur l'information, il semble que l'humanité n'ait toujours pas trouvé le moyen d'abandonner la communication à l'état primitif.

Heureusement, le travail de miko de Mayaka comprenait la gestion des objets trouvés. Comme elle l'avait dit, le personnel du sanctuaire patrouillait les lieux, ramassant tout ce qui paraissait de valeur pour les rapporter aux objets trouvés.

Autrement dit, si nous faisons tomber quelque chose d'assez précieux, il y avait de grandes chances que l'objet finisse entre les mains d'Ibara.

Jusque-là, tout allait bien. L'objet avait bien été ramassé et remis à la boutique du sanctuaire : tout se déroulait comme prévu.

Mais le problème n'était pas réglé. Nous avons trouvé un moyen de faire parvenir un objet à Ibara, sans aucun moyen d'y joindre un message.

Je marmonnai :

— Comme prévu, un seul mouchoir ne suffit pas.

Nous avons choisi de laisser tomber celui de Chitanda. C'était le meilleur candidat, assez raffiné pour attirer l'attention et être rapporté, et Mayaka en reconnaîtrait sans doute la propriétaire.

Chitanda se recula du mur.

— Oui, Mayaka a vu ce mouchoir des dizaines de fois, mais il ne marque pas assez les esprits...

Même en supposant qu'Ibara sache qu'il appartenait à Chitanda, il lui serait difficile d'en déduire que nous étions enfermés dans une remise. Il faudrait qu'elle raisonne ainsi : « Cet objet a été ramassé près de la cabane. Pourquoi Chitanda Eru serait-elle allée dans ce coin ? N'était-elle pas dans le hall principal ? Ah, ça doit être grave ! ».

Impossible, donc, avec un simple mouchoir en dentelle.

Il fallait passer à l'étape suivante. Quel objet pourrait, à lui seul, indiquer clairement à Ibara dans quelle situation nous nous trouvions ?

6B

Le banquet avait commencé dans le hall principal.

Il restait bien des places vides, et je n'étais pas du genre à me sentir gêné d'être seul, mais l'ennui m'acheva. Je sortis aussitôt de la pièce.

La seule destination possible, c'était l'arrière-boutique pour y trouver Mayaka. Je ne voulais pas déranger les employés à temps partiel. J'avais pensé aux deux filles qui travaillaient avec elle, mais après avoir échangé quelques mots, je fus rassuré. Apparemment, Mayaka leur avait fait une déclaration : « J'ai l'intention de sortir avec ce type », avait-elle dit.

Les trois prêtresses à temps partiel devaient avoir développé un fort sentiment de camaraderie à force de travailler ensemble, car les deux autres soutenaient Mayaka avec enthousiasme. D'où pouvaient bien venir ces filles ? Pas du lycée Kamiyama, en tout cas.

Dès que je fis coulisser la porte, je vis Ibara me faire signe d'approcher. Mais si je passais le seuil, j'apparaîtrais en pleine vue des clients. Même s'ils étaient peu nombreux, impossible. Je me contentai d'allonger le cou autant que possible.

— Fuku-chan, regarde ça.

Elle exhiba un portefeuille pliant, en jean.

Ah, ça, je l'avais déjà vu.

— Ce n'est pas celui de Houtarou ?

— Si. Cet idiot a dû le faire tomber.

— Bah, Houtarou n'est pas aussi hermétique qu'il en a l'air.

Houtarou croit peut-être qu'il épaula Chitanda dans bien des choses, mais à mes yeux, c'est une exception isolée. En réalité, il a déjà causé bien des inquiétudes à Mayaka et Ibara, même pendant nos activités ordinaires du club.

Je me souviens du voyage aux sources chaudes, cette année, enfin, l'année dernière, grâce aux relations d'Ibara : Houtarou s'était évanoui après quelques minutes dans l'eau.

Bref, ça lui ressemble, de perdre son portefeuille. Mais dans ce cas, j'ai du mal à croire que le mouchoir appartienne à Chitanda.

— C'est bizarre. Regarde un peu.

Mayaka ouvrit le portefeuille. On ne regarde pas dans le portefeuille des autres ! Mais je me penchai tout de même. C'était...

Mayaka résuma parfaitement :

— Un portefeuille vide.

Ni billets, ni pièces. Pas un yen.

— Ce n'est pas étrange ? Oreki est venu pour la visite du sanctuaire. Il aurait au moins gardé de quoi faire une offrande.

— Pas forcément. Il aurait pu tout dépenser pour les présages.

— Lui ? Sérieusement ?

Non, peu probable. À moins d'un vœu particulièrement intense. Je désignai le portefeuille.

— Ce qui cloche, c'est les emplacements pour les cartes. D'habitude, Houtarou a toujours au moins une carte de fidélité ou d'adhérent. Là, rien.

— Ah oui, c'est vrai.

— Donc ce ne serait pas le sien.

Mais Mayaka rejeta aussitôt ma théorie.

— Si, c'est bien le sien.

— Pourquoi ?

— Parce que y'avait ça attaché à la boucle métallique où l'on fixe normalement un accessoire.

Elle sortit de son sac un petit morceau de papier froissé.

Je compris tout de suite ce que c'était. Un omikuji.

— Regarde.

Je le dépliai... et éclatai de rire.

— Malchance ! Malchance ! Eh bien, ils exagèrent vraiment à Arekusu ! Il y a donc vraiment des mauvais présages ?!

Mais Mayaka ne riait pas. Un sourire crispé flottait sur ses lèvres, sa voix, elle, était sérieuse.

— C'est celui qu'Oreki a tiré. Il y avait aussi quelque chose du genre « picoré par les oiseaux ». Il a fait tomber son portefeuille avec son mauvais présage attaché dessus.

Je vois.

Je fronçai les sourcils. Mon silence soudain inquiéta Mayaka.

— Fuku-chan ?

— ...Ça veut dire...

Je déglutis, frappé d'admiration.

— Comme Houtarou a attaché ce funeste présage à son portefeuille, non content de le perdre, il s'est aussi fait vider son contenu !

Vraiment pas de chance pour lui. Subir une telle poisse dès le début de l'année.

C'est ça, la puissance d'un omikuji : il a prédit sa malchance avec une précision diabolique. Je devrais moi aussi profiter de ce pouvoir.

Je sortis une pièce de cent yens de mon propre portefeuille.

— Mayaka, laisse-moi tirer un omikuji, moi aussi.

6A

— Personne ne vient nous aider, hein... Atchoum !

Chitanda éternua.

Et dire que je pensais qu'on ne sentirait pas le froid. Quelle erreur. Je n'ai jamais porté de kimono, mais, à vue d'œil, ça ne doit pas être ce qu'il y a de plus isolant.

— Ça va ?

À ma question banale, Chitanda répondit par un sourire gêné.

— Oui... j'aurais dû mettre mon michiyuki.

— Mon quoi ?

— Ce manteau noir en crêpe.

Ah, ce manteau. Donc ça s'appelle un michiyuki, hein. Ça sonnait bien japonais.

— Moi aussi, je regrette de ne pas avoir pris mon trench.

— Il fait drôlement froid...

« Drôlement » n'était pas le bon terme. Pour être exact, on frôlait la limite. Sans la chaufferette dans ma poche, j'aurais capitulé et crié à l'aide depuis longtemps. Dans cette poche, en plus de la chaufferette, j'avais un billet de mille yens, quelques pièces et une carte de fidélité du magasin de CD.

J'avais pris une décision mémorable en jetant mon portefeuille. J'avais d'abord songé à lancer celui de Chitanda, mais si j'y attachais mon mauvais présage, Ibara comprendrait la situation et jugerait sans doute qu'il s'agissait d'une urgence.

Mais je m'étais ravisé. Le portefeuille de Chitanda ne servait pas pour acheter du pain à la cantine, c'était un accessoire assorti à sa tenue du Nouvel An.

J'y avais jeté un coup d'œil quand elle avait payé son omikuji : du vrai cuir, probablement coûteux.

Je m'étais dit qu'en retirant son contenu, ce serait moins grave s'il disparaissait, mais j'avais été naïf : il était plein à craquer. Si quelqu'un d'autre que le personnel en patrouille le trouvait, il fouillerait forcément dedans. Ce serait un problème.

Faute de mieux, j'avais vidé mon propre portefeuille, et, pour qu'on sache qu'il appartenait à Oreki Houtarou, j'y avais attaché mon mauvais présage. J'aurais voulu y écrire « À l'aide », mais, même en me creusant la tête, je n'avais trouvé ni de quoi écrire ni le moindre substitut. Graver les lettres à l'ongle aurait été inutile : les plis du papier noué l'auraient rendu illisible. Je pouvais glisser le message à l'intérieur, mais alors Ibara ne verrait pas d'emblée que c'était mon portefeuille. Un vrai dilemme.

En fin de compte, j'avais dû me tromper. Le portefeuille était bien arrivé jusqu'à Ibara, mais aucune aide n'était venue. Elle aurait dû s'interroger en recevant d'abord le mouchoir de Chitanda, puis mon portefeuille, et pourtant... Cela ne l'avait pas poussée à quitter son poste pour vérifier notre situation.

— Désolé, Chitanda. Je crois qu'on n'a plus d'autres options.

J'étais d'humeur sacrificielle, prêt à lui prêter mes vêtements pour la réchauffer, mais j'étais gelé moi aussi. Si j'enlevais mon pull, je finirais en hypothermie.

Chitanda me répondit avec un sourire.

— Non, c'est de ma faute, j'ai été égoïste en t'entraînant.

— Tu n'as rien fait d'égoïste. C'est ton devoir, non ?

— ... Peut-être, mais ce n'est pas une excuse pour t'avoir embarqué là-dedans. Autant appeler à l'aide. On supportera bien les rumeurs qui suivront.

C'était rageant de devoir abandonner après avoir tenu si longtemps dans le froid. Mais nous avons épuisé toutes les possibilités. Puisqu'aucune autre idée ne venait, inutile de repousser davantage. J'acquiesçai.

Mais au tout dernier moment...

— Ah, je crois que Fukube-san doit être arrivé, lui aussi.

La réflexion de Chitanda me rappela ce que j'avais oublié. Bien sûr ! Satoshi devait déjà être là. Il avait dit qu'il repasserait au sanctuaire à cette heure.

Au départ, j'avais songé à forcer la sortie. Trop difficile. Ensuite, à contacter Ibara. Mais elle n'était pas la seule : il y avait aussi Satoshi. Lui, il comprendrait.

Ah, mais nous n'avions pas d'outil.

— Chitanda, tu aurais un bout de ficelle ?

Surprise par mon éclat soudain, elle bafouilla.

— Une f...ficelle ?

— Oui, à peu près comme ça, cinquante centimètres, disons. Ça suffira largement pour lui faire comprendre notre situation.

Chitanda se mit à palper sa tenue pour chercher quelque chose.

— Et la lanière de mes sandales ?

— Trop courte.

— Ah ! Il y a le cordon de mon sac !

— Pas bon non plus, on va s'en servir de ton sac.

Incompréhensive, elle pencha la tête. J'expliquerais plus tard.

— Et tes lacets, alors ?

— Ah, exact !

Plein d'entrain, je baissai les yeux sur mes pieds, pour aussitôt déchanter. Avec des baskets normales, ça aurait marché. Mais j'avais mis des bottes sans lacets aujourd'hui. Non par coquetterie : je craignais que le sol soit glissant avec la neige fondue. Quelle malchance que ce choix me rattrape maintenant.

— Si on n'a vraiment pas le choix...

Chitanda effleura son obi.

— On peut utiliser le cordon de mon obi.

— Il est assez long ?

— Oui.

Elle acquiesça, puis détourna le regard pour une raison obscure.

Peu importe.

— Difficile à enlever ?

— Eh bien... oui. Ça prendrait un peu de temps.

Un doute me traversa.

— Euh, Chitanda, je ne connais pas bien les kimonos, mais...

— ...

— Le kimono tiendra toujours si tu enlèves le cordon ?

La réponse mit du temps à venir. Chitanda baissa les yeux et murmura :

— Il tomberait un peu...

— Tomberait ? Alors non !

— Je m'en doutais. Ce serait dur à remettre...

Ce n'était pas le problème. Même si nous réussissions à appeler Satoshi, s'il la voyait le kimono défait... inutile de dire que ce serait fâcheux. Tout notre effort pour éviter les malentendus serait réduit à néant.

— Il n'y a pas une autre ficelle ici ?

Réfléchis.

La remise contenait un balai de bambou, une pelle métallique, une longue perche pour l'entretien, un support de taiko, une tige allongée posée à l'horizontale et un carton rempli de tasses identiques.

Rien d'autre.

Ce qu'il nous fallait, c'était juste un petit cordon. Si on avait une lame, on pourrait couper la ficelle de lin attachée au balai... mais à la pelle, impossible, et il n'était pas assez long de toute façon.

Comme si le silence devenait insupportable, Chitanda demanda timidement :

— Euh... pourquoi tu veux une ficelle pour demander de l'aide à Fukube-san ?

Bonne question. Mais surtout...

Où trouver cette fichue ficelle avant que je ne gèle sur place ?

7^B

Mayaka poussa un cri presque hystérique.

— Pourquoi !

Un nouvel objet trouvé venait d'être rapporté. Cette fois, c'était une bourse. Pas du genre bon marché que j'utilise, non, une élégante aumônière, comme en portent les femmes en kimono.

Mayaka en resta sidérée : cette bourse appartenait à Chitanda. Apparemment, elle l'avait sortie avant mon arrivée, et Mayaka s'en souvenait parfaitement. Un mouchoir, un portefeuille, et maintenant une bourse, ils avaient perdu leurs affaires trois fois de suite. Était-ce donc l'effet de la « malchance » de Houtarou ? Pour ma part, j'avais tiré une « bénédiction moyenne ». Un peu décevant, mais si je regarde en dessous de l'échelle, j'en tire tout de même une certaine supériorité.

— On a trouvé ça aussi près de la remise. Qu'est-ce qu'ils fichent, tous les deux ?

D'un mauve pâle, fermée d'un cordon tressé et ornée de petites boules, elle était vraiment jolie. Mais visiblement pas un accessoire masculin, inutile de comparer avec le mien.

— Et il y a une ficelle sale attachée à ça, en plus...

Cette phrase me fit tressaillir.

— Une ficelle ?

— Oui, regarde.

Mayaka leva la bourse. En effet, une ficelle était nouée au bas du sac. Une bourse ficelée des deux côtés. Mes yeux s'écarrillèrent.

C-c'est...

Je bondis sur mes pieds, ce qui fit sursauter Mayaka.

— Q-Quoi donc, Fuku-chan ?

— Mayaka, où est la remise ?

— Là-bas, derrière l'autel du sanctuaire.

— J'y vais !

Je quittai l'arrière-boutique d'un pas vif.

Courant de toutes mes forces sous le ciel étoilé, une seule pensée occupait mon esprit.

Houtarou, Chitanda-san... j'arrive !

7A

— Satoshi comprendrait. Le sens d'une bourse nouée à ses deux extrémités.

Ayant fait ce qu'il fallait, je pouvais enfin donner une explication à Chitanda, ou plutôt balbutier une explication, à moitié inconscient, acculé par le froid.

— Parce qu'il connaît plein de choses inutiles.

Chitanda tremblait aussi, mais sa curiosité l'emportait sur l'inconfort.

Elle s'approcha, les yeux brillants, et m'incita à continuer.

— Que veux-tu dire ? Je ne comprends pas.

— Une bourse, c'est un sac. Si l'ouverture et le fond sont noués, cela signifie que ce qu'il y a à l'intérieur est piégé. Autrement dit : « nous sommes pris au piège, comme des rats ».

Dans la pénombre, une tête blanche s'inclina, perplexe.

— Je... vois ?

Pas vraiment. Je souris.

— Ce n'est pas de moi. C'est un épisode historique. Tu connais la bataille d'Anegawa, n'est-ce pas ?

— Oui. Elle eut lieu en 1570, entre la coalition Oda-Tokugawa et celle d'Azai-Asakura. Oda Nobunaga l'a remportée.

— L'histoire que je veux dire se passe juste avant. Tu as déjà entendu parler du siège de Kanegazaki ?

Comme cet épisode n'apparaît pas dans les manuels, même Chitanda, avec ses excellentes notes, secoua la tête.

Je résumai :

— Quand Nobunaga attaquait Asakura, son beau-frère Azai l'a trahi. Sa sœur lui envoya alors une petite bourse nouée aux deux extrémités. En la voyant, Nobunaga comprit le message : « tu es fait comme un rat. » Je ne sais pas dans quelle mesure c'est véridique, mais voilà.

Cela donnait l'impression que j'étais cultivé, alors que je tenais tout ça d'un manga prêté par Satoshi. Je l'avais lu à l'auberge, pendant les vacances d'été. Et je venais encore de voir la même scène dans le drama spécial du Nouvel An : « *Les vents du changement : le château d'Odani* ». Je doutais qu'une simple bourse suffise à transmettre un message, une lettre aurait été plus claire... mais si ça ne marchait pas aujourd'hui, on était fichus.

Enfin, tout devrait bien se passer. Satoshi devait être libre, et comme nous, il passerait forcément voir Ibara. Il comprendrait en voyant la bourse. C'est lui qui m'avait prêté le manga, et il avait regardé le drama. Il est du genre à se laisser influencer facilement par ce qu'il voit. S'il remarque une bourse nouée aux deux extrémités, il fera aussitôt le lien avec cette anecdote historique.

— Je ne savais pas qu'il existait une telle histoire...

Enfin convaincue, Chitanda hocha la tête avec gravité, et la lumière des étoiles se refléta sur son profil.

Puisque le portefeuille avait bien été récupéré et transmis à Ibara, je pouvais compter sur le personnel en patrouille pour apporter aussi la bourse. Sans cela, je n'aurais pas pu la lancer dehors.

Mais pour que le message soit clair, il fallait une ficelle à attacher au bas de la bourse. Impossible de transmettre quoi que ce soit avec la bourse seule. Malheureusement, aucune ficelle convenable dans la remise. Sans outils, notre plan restait théorique. Et c'est là que je compris mon erreur : la ficelle dont nous avions besoin ne se trouvait pas forcément à l'intérieur.

Les murs de ce local étaient pourris. En m'excusant intérieurement, je brisai un coin du mur avec la pelle, ajoutant un deuxième trou à ceux déjà faits. Le trou était juste assez large pour qu'une main puisse passer, et Chitanda consentit sans mot dire.

Je grimpai ensuite sur l'estrade du tambour taiko. Mon objectif : atteindre la zone près du toit, sous les avant-toits.

Je passai la main par l'ouverture pour attraper une ficelle. Non loin de la remise flottait une banderole blanche « Sanctuaire d'Arekusu ». Le support était trop court, et pour le stabiliser, une corde en vinyle le liait à l'avant-toit. C'était cette corde que je visais. Comme prévu, la solution se trouvait à *l'extérieur*.

Ainsi, je pus composer notre message : « faits comme des rats ». Le reste dépendait de Satoshi, mais tout devait bien se passer.

La porte s'agita. Puis une voix forte résonna.

— Houtarou ! Tu es là ?

Chitanda me regarda, les yeux écarquillés, incrédule. Je haussai les épaules et répondis :

— Merci d'être venu. J'étais à deux doigts de geler.

— Il y a du saké doux bien chaud qui t'attend au hall du sanctuaire. Bon, j'ouvre la porte.

Du saké doux, hein. C'est justement à cause de ça qu'on s'est retrouvés ici, et je n'avais aucune envie d'en revoir de sitôt.

Clac, clac, *clang*. La porte en aluminium s'ouvrit lentement.

Baigné par la lune et les flammes du grand feu, Satoshi souriait.

— Yo. Bonne année !

— Conne année, oui !

Fouettée par le vent glacé, Chitanda éternua.

L'affaire du chocolat fait maison

1

De nos jours, tout le monde sait qu'il existe toujours plusieurs points de vue sur un même sujet. À notre époque, il est impossible de survivre au collège sans être capable d'envisager l'opinion inverse. Mais si l'on pousse ce raisonnement un peu plus loin, cela revient à dire que, même si nous avons l'impression de connaître ce qui nous entoure comme notre propre chair, rien n'est jamais certain, et cette idée est détestable pour notre équilibre mental. Alors, plutôt que de chercher la vérité, nous adoptons le plan B : ne pas questionner l'authenticité des choses au-delà d'une certaine profondeur. Autrement dit, nous croyons. C'est ainsi que nous parvenons à nous débarrasser des tourments de la dualité et à mener une vie parfaitement normale.

Mais reconnaître tout ce qui nous entoure tout en refusant d'examiner quoi que ce soit poserait un tout autre problème. Croire en quelque chose est inévitable, certes, mais il ne faut pas tout accepter aveuglément. Cela aussi, tout le monde le sait. Refuser ce principe serait impardonnable. Même si mes propres convictions ne tracent pas de ligne très claire à ce sujet, je ne méprise pas ceux qui le font.

C'était ma manière de rattraper les pitoyables excuses de Satoshi, qui s'était emmêlé les pinces dans un moment crucial. Nous nous trouvions à l'entrée d'un escalier du collège Kaburaya, après la fin des cours. Il était déjà tard ; seuls quelques élèves ça et là traînaient encore. De l'autre côté des portes vitrées, la nuit était tombée, et le vent froid de février s'engouffrait par rafales.

Satoshi se tourna vers moi comme si je venais de lui sauver la vie et leva le pouce.

— Ah, Houtarou, toi tu comprends, hein ? La phrase « Refuser de l'admettre serait impardonnable », c'était vraiment intéressant. Parce que, regarde, si c'étaient des cookies maison ? On ne peut pas juste acheter des cookies tout prêts, les décorer de crème fraîche et dire : « Voilà, des biscuits maison ! », pas vrai ? C'est pour ça que, enfin, je n'avais pas de mauvaises intentions, mais...

Ce n'était pas tous les jours qu'on voyait Satoshi aussi confus. Fukube Satoshi. Je le connais depuis notre entrée au collège, et nous sommes assez proches. Il est petit, à l'air fragile, un visage sans la moindre prestance, mais en réalité, c'est un garçon plutôt courageux... sauf cette fois. Son adversaire était bien trop forte.

Celle qui venait de le prendre au piège n'était autre qu'une élève menue, qui aurait facilement pu passer pour une écolière. Elle s'appelait Ibara Mayaka. Elle est dans la même classe que moi depuis la primaire. À mon avis, son apparence n'a pas changé d'un pouce en neuf ans, si l'on met de côté la taille. En revanche, bien que nous ayons une certaine affinité, nous avons échangé à peine quelques mots durant tout ce temps. Même maintenant, Ibara n'écoutait pas ce que je disais. La tête baissée, la main gauche sur la hanche, l'autre serrant un cadeau enveloppé de papier rouge, elle poussa un soupir avant de parler d'une voix basse.

— En gros, pour ton chocolat maison », tu es en train de me dire que tu as fait fondre les fèves de cacao au bain-marie ? Si ce n'est pas le cas, ce chocolat de la Saint-Valentin n'est pas vraiment maison. Tu m'as offert du fait maison oui ou non, du coup ?

Nous étions le 14 février de l'an 2000. Le jour de la Saint-Valentin. C'est la journée où les ventes de chocolat explosent, et il est tout à fait normal que les publicités manipulent l'opinion dès qu'il y a de l'argent à gagner. D'ailleurs, faire ça en février est une idée astucieuse : beaucoup veulent croire que la dernière occasion d'avouer ses sentiments arrive juste avant la saison des séparations¹. Peu soupçonnent que tout cela est calculé.

Ce n'était pas la première fois qu'Ibara avouait ses sentiments à Satoshi. Chaque fois, il avait simplement éludé la question. Mais aujourd'hui, jour de Saint-Valentin, c'était impossible. Ibara était sérieuse. Blessée par une parole maladroite de Satoshi, elle bouillonnait de colère.

Son ton restait mesuré, mais je me demandais quelle lueur se cachait derrière ses yeux baissés. Des yeux capables d'effrayer même une divinité farouche, pensai-je, mais je ne fais que ces réflexions détachées parce que je ne suis pas concerné. Satoshi, lui, subissait directement le poids de son regard, mais parvint tout de même à répondre :

— Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est totalement maison, mais...

— Mais c'est bien ce que tu voulais dire, pourtant, non ? dit-il

¹ Fait référence au printemps.

— Eh bien... pour faire simple, oui.

Ibara releva la tête. Sa colère éclata.

— Je vois ! C'est la petite bête que tu cherches ! Moi, je me suis donnée tout ce mal... juste pour la Saint-Valentin ! Très bien ! J'ai compris ! Si c'est comme ça...

Sans la moindre hésitation, elle déchira le papier rouge d'un seul geste, révélant un chocolat en forme de cœur, emballé dans du film plastique. Elle arracha le film, ouvrit sa petite bouche aussi grand qu'elle le put et mordit dedans à pleines dents. À cause du vent froid de février, le chocolat avait durci, et dans un craquement sec, la pointe du cœur se détacha net, qu'elle mâcha bruyamment.

— Je le ferai, sois en sûr !

Satoshi et moi restâmes figés, sidérés par son geste. Quelques garçons qui passaient par là jetèrent un œil, intrigués, puis repartirent aussitôt, conscients qu'il valait mieux ne pas se mêler de ça. Le chocolat qu'elle avait mis tant d'efforts à préparer désormais détruit, Ibara fixa Satoshi. Son expression n'était ni de la colère ni de la tristesse : une pure ardeur combative. Elle brandit le cœur brisé sous son nez.

— Souviens-toi de ça, Fuku-chan... enfin, Fukube Satoshi !

— Quoi ?

Satoshi, pris de court, laissa échapper sa question sans réfléchir. Ibara répondit d'une voix claire et assurée :

— L'année prochaine ! Le 14 février 2001 ! Je ferai un chef-d'œuvre que même toi tu reconnaîtras, et je te le collerai en pleine face ! Alors garde ça en tête !

Les larmes aux yeux, Ibara s'enfuit en courant dans le couloir. Sa silhouette disparut au détour de l'escalier. Quand je me retournai, je vis que Satoshi arborait une expression de gêne, mais il haussa les épaules comme si c'était habituel.

— Ça va aller ? demandai-je.

— J'ai peut-être été un peu dur...

— Elle pleurait, non ?

— Mayaka ? Non, elle s'en remettra, répondit Satoshi en retirant ses chaussures de son casier.

Je fis de même et haussai les épaules, décidé à oublier toute cette histoire. Ses paroles acides n'étaient sans doute qu'un moyen d'évacuer sa peine, pensai-je.

Mais, encore une fois, je ne suis pas concerné.

Plus important : Ibara avait l'intention d'offrir à Satoshi un chocolat fait maison l'année suivante, mais je me demandais si cela se réaliserait vraiment.

Après tout, les examens d'entrée au lycée approchaient.

Tous deux visaient le lycée Kamiyama, mais si l'un d'eux échouait, ils seraient séparés, et, comme on dit, loin des yeux, loin du cœur.

Quant à moi, je devais aussi me préparer aux examens. Je n'avais pas le loisir de m'inquiéter pour eux.

Une nouvelle rafale du vent glacial de février s'engouffra, me faisant frissonner de tout mon corps.

2

...Voilà ce que je me rappelais de l'an dernier.

À bien y penser, j'avais été un peu plus indifférent à l'époque qu'aujourd'hui. Sans doute parce qu'Ibara et moi étions vraiment en froid, on ne pouvait pas y faire grand-chose.

Tous les trois, nous avons quitté sans encombre le collège Kaburaya et intégré ensemble le lycée Kamiyama. Puis, pour une raison ou une autre, nous avons choisi la même activité de club. Je considère Satoshi comme un ami, et Ibara, elle, aimait évidemment Satoshi, mais nous ne formions pas fondamentalement un trio de proches qui passaient leur temps à traîner ensemble. Le fait que nous ayons tous rejoint, l'un après l'autre, le mystérieux et inutile club de littérature classique tient, si l'on veut être poétique, à une facétie du destin, si l'on veut être prosaïque, au simple enchaînement des événements.

S'agissant dudit club, nous trois ne suffirions absolument pas à le faire tourner. Dans la salle de géologie que le club emprunte, nous sommes quatre. La dernière est de loin la plus difficile à ménager.

Cette personne exigeante éleva la voix, brisant ma paisible réminiscence.

— Hein ? Qu'est-ce que tu entends par là ? Je suis curieuse !

Je me retournai, et ce qui me sauta d'abord aux yeux fut une longue chevelure noire. Je ne voyais pas son visage, de dos comme elle était, mais je pouvais quand même deviner l'expression qu'elle arborait. Quand elle lance son habituel « je suis curieuse ! », ses grands yeux, seuls indices contredisant son allure de Yamato Nadeshiko², s'arrondissent encore, et ses joues prennent une teinte rose légère. Grâce à cette curiosité insatiable, le club de littérature classique a pu fonctionner toute l'année sans l'ombre de l'ennui. Comme, pour ma part, je préfère l'ennui au travail, cela me contrarie au plus haut point.

² Idéal féminin japonais.

Chitanda était en grande conversation avec Ibara au milieu de la salle. Je feuilletais un livre à proximité, et, ne faisant sans doute aucun cas de ma présence, elles discutaient à leur volume habituel. Si je ne m'étais pas replongé dans mes souvenirs, je recevrais en direct le contenu de leur échange. Sans vouloir écouter d'une oreille indiscrete, j'entendis tout de même la réplique d'Ibara.

— Je veux dire, si le chocolat est resté une boisson pendant quatre mille ans, ce n'est pas que les peuples d'Amérique du Sud manquaient d'idées, mais de moyens techniques.

On dirait qu'elles parlent de chocolat depuis tout à l'heure. À vrai dire, c'est surtout Ibara qui fait un exposé à Chitanda. C'est sans doute ce qui m'a rappelé la Saint-Valentin de l'an dernier. L'an dernier... oui, cela fait à peu près un an. Nous sommes en février de l'an 2001. Pour économiser l'électricité, le chauffage de l'établissement ne peut pas être réglé au-delà de seize degrés, ce qui laisse à désirer. Je salue l'effort de sobriété, mais je déteste avoir froid.

Comme pour balayer la froidure, Ibara parlait avec un enthousiasme croissant.

— Après que les conquistadors espagnols ont importé le chocolat en Europe, il a fallu un certain temps pour qu'il se répande comme denrée de luxe. C'est seulement après avoir pulvérisé les fèves de cacao, qu'on n'obtenait qu'un liquide pâteux, avec plus de 50 % de matière grasse. À une époque où le café était largement disponible, on n'avait pas envie de boire un truc pareil.

— Je ne supporte pas la caféine, donc je ne peux pas boire de café, mais...

Après une brève pause, Chitanda reprit :

— Une boisson à 50 % de gras, ce n'est pas très bon.

Elle a donc déjà essayé de boire de la mayonnaise, apparemment.

— C'était effectivement assez mauvais pour la digestion.

— Mais ça s'est quand même répandu, non ?

— Ça a vraiment pris quand on a commencé à y ajouter du sucre. C'est même devenu une boisson supérieure au café pour les Anglais. Et, avec sa forte valeur calorique, on l'utilisait souvent à des fins médicales. C'était une boisson de grand luxe, à l'époque.

— On l'utilisait comme médicament ?

— Oui, comme aphrodisiaque.

Je perçus Chitanda incliner la tête.

— Hein ? Ça s'écrit comment ?

Ibara s'apprêtait à répondre, puis se figea, et la discussion s'interrompit un instant. Je sortis la tête de mon livre pour guetter son expression : ses joues avaient nettement pris de la couleur. Elle avait lancé ce mot sans réfléchir et se retrouvait bien en peine de l'épeler.

— Pour... tenir une réunion³, alors...

— Pour tenir une réunion, alors ?

— Bref !

Ibara changea de sujet de force. J'étais à deux doigts d'éclater de rire devant son trouble, mais je me retins. Je sais comment ça s'écrit, moi, je crois.

— Pour que la boisson au chocolat soit consommable, il ne suffisait pas d'extraire l'huile. Il a fallu mettre au point un procédé consistant à ajouter un alcalin pour neutraliser l'acidité et provoquer la décomposition des graisses.

Cette incursion technique sembla aiguillonner la curiosité de Chitanda, si bien que la diversion d'Ibara fut un succès.

— Un alcalin ? Je n'ai jamais entendu qu'on en ajoutait dans la nourriture... à part pour les nouilles chinoises.

Ibara poursuivit, un peu soulagée :

³ « Tenir une réunion » se dit 催す (moyosu), qui est le premier kanji de 催淫薬, lequel signifie « aphrodisiaque ».

— Mais même après ça, les fèves restaient granuleuses, ce qui donnait une mauvaise texture, alors il a fallu les broyer encore plus finement. Dis, Chii-chan, à ton avis, quel diamètre font les grains ?

Le diamètre des grains de chocolat ? Je n'y avais jamais réfléchi. Mon livre devint soudain moins intéressant, et je me pris à chercher la réponse à la question d'Ibara, sans parvenir à me figurer la petitesse en jeu.

À l'inverse, Chitanda émit un petit « hmm » et répondit :

— Je ne le sais que par des gens qui vendent des produits chez nous, mais la farine de blé fait entre quarante et cinquante micromètres. Les grains de chocolat sont aussi petits ?

Ibara secoua la tête, fière de son savoir :

— On m'a dit que c'était plutôt vingt micromètres de diamètre !
— ... C'est incroyable !

Est-ce un chiffre dont je suis censé m'étonner ? Sans point de comparaison, je ne comprends rien. Vingt micromètres, c'est si différent de cinquante micromètres ? ... Ah, c'est deux fois et demie plus grand, c'est ça ?

Chitanda hocha la tête à plusieurs reprises, admirative.

— Avec un mortier et un pilon, ce doit être difficile d'atteindre ça.
— Comme on ne peut pas faire de glace sans sorbetière, il est impossible de fabriquer du chocolat à partir de fèves de cacao avec du matériel domestique.
— Dommage. Fukube-san veut un chocolat fait à partir de fèves, non ?

À ces mots, Ibara laissa échapper un léger soupir.

— L'an dernier, je ne savais pas que le chocolat était si difficile à faire, mais Fuku-chan non plus, donc ça va.
— « Ça va », dis-tu ?

À la réplique de Chitanda, un sourire vint aux lèvres d'Ibara. Non, pas un sourire rafraîchissant. Si je devais forcer le trait, ce serait plutôt : « Sa gorge vibra, je frissonnai, et je sentis perler dans mon dos une sueur froide. Une

ardeur sombre étira sa bouche dans un plaisir tordu. » Les poings serrés, elle leva le visage de biais et proclama :

— Je vais faire le meilleur chocolat fait maison qui soit ! Si Fuku-chan trouve encore à redire, je l'enferme et lui explique tout ça en détail, données à l'appui. Et si ça suffit pas, je le lui enfonce dans la bouche !

Mieux vaut ne pas s'attirer l'inimitié d'une femme. Si l'on veut éviter la généralisation, disons que je n'ai aucune envie de provoquer le ressentiment d'Ibara. Ses paroles ont beau être outrées, on ne peut pas les prendre pour une plaisanterie. Malchance pour Satoshi : sa petite boutade, l'an dernier, pour refuser le chocolat, lui pend encore au nez, et voilà où nous en sommes. On récolte ce qu'on sème, comme on dit.

Sans surprise, Chitanda s'était laissée happer par la fougue d'Ibara et tentait de l'apaiser en gestes doux. Puis, pour ramener la conversation sur ses rails, elle demanda :

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ? Je connais pas mal de friandises au chocolat, mais...

Décidée de longue date, Ibara répondit aussitôt :

— Je pensais utiliser un moule en forme de cœur.

— Hein ? Mais ça...

— Je sais que c'est assez banal, mais l'an dernier, c'était un ratage. Cette fois, je ferai en sorte qu'il accepte.

Au moment où elles touchaient enfin au sujet principal, Ibara se pencha d'un coup. Chitanda répondit en s'approchant, si près que leurs fronts semblaient prêts à se heurter.

— Donc, je veux faire le meilleur chocolat. Il me faudra du matériel de pâtisserie occidentale. Chitanda, tu connais des boutiques qui vendent ça ?

Pour une raison ou une autre, Chitanda baissa la voix pour répondre :

— Voyons... Près du marché de gros, il doit y avoir une boutique qui fournit les professionnels. On pourrait tenter là-bas.

Ibara répliqua, tout aussi bas :

— Tu pourrais m’y emmener ?

— Bien sûr. Dimanche, ça t’irait ?

— C’est décidé, alors... et tu ne dis rien à Fuku-chan.

— Motus et bouche cousue.

Ainsi scellèrent-elles une promesse infrangible.

Ça ne me dérange pas, mais je suis un garçon, et l’ami de Satoshi, en plus... Si elles me jugent assez digne de confiance pour ne rien lui répéter, je n’en serai certes pas fâché, mais, quoi qu’il en soit, il semble que je ne compte pas parmi les occupants de cette pièce.

J’en étais là de mes pensées quand Ibara m’appela, comme si elle venait seulement de remarquer ma présence.

— Ah, Oreki.

— ... Ouais ?

Je répondis comme si, moi aussi, je venais juste de la remarquer. Sans se soucier de mon ton, Ibara esquissa un rare sourire doux.

— Toi non plus, tu ne dis rien.

— Promis.

— Si tu parles...

J’ai déjà promis ! Alors, s’il te plaît, arrête de me regarder avec ces yeux-là !

Le lendemain, après les cours. Ibara et Chitanda tenaient une nouvelle discussion sur le chocolat dans la salle de géologie. Pour ne pas écouter, je décidai de rentrer.

J’offris la face de mon imperméable au vent de février et me mêlai au flot des élèves qui rentraient chez eux. À bien y penser, l’an dernier, quand j’étais encore au collège, je rentrais aussitôt après la fin des cours, quelle que soit l’heure. Mon quotidien était dépourvu de but. Je rentrais tôt, sans rien à faire.

J'ai bien essayé d'imaginer des façons de passer l'après-midi, sans résultat. À vrai dire, sur ce point précis d'une vie sans objectif, cette année ne diffère en rien de la précédente.

Au fil de la foule, je gagnai l'avenue principale, quittai le trottoir étroit du pont et entrai dans le quartier commerçant. Le soleil d'hiver, déjà maigre en pleine journée, devenait franchement incertain à l'approche du soir. Je m'aperçus seulement alors que les silhouettes des camarades s'étaient raréfiées. Ce n'était sans doute pas à cause du froid, il n'y avait tout simplement plus grand-monde. En revanche, les voitures défilaient sans discontinuer.

D'un œil, je longeai une droguerie, une boutique de prêt-à-porter, un salon de coiffure, et progressai sur le bitume. Au souffle du vent se mêlait un bourdonnement électronique. J'étais arrivé devant la salle d'arcade, à côté du coiffeur. Je passais devant lorsque je remarquai tout à coup quelque chose. Parmi toutes les bicyclettes rangées devant l'entrée, j'en reconnus une. Pas de doute : ce VTT avec un morceau de tissu usé enroulé sur la poignée gauche appartenait à Satoshi.

Je consultai ma montre. Je n'avais aucune envie d'entrer jouer, mais rien ne me pressait. Selon ma devise, « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite. », une seule conduite s'imposait... poursuivre mon chemin.

Mais la porte vitrée automatique s'ouvrit soudain, et Satoshi sortit. Il m'avait sans doute aperçu à l'intérieur et vint me couper la route. Arborant son éternel sourire inextinguible, il leva la main.

— Yo !

— Salut.

Après un coup d'œil à mon expression, Satoshi déclara :

— Hmm, on dirait que tu n'es pas pressé.

Comme c'était évident, je ne répondis pas. Satoshi désigna la salle d'arcade.

— Tu tombes bien. Ça te dit ? Une partie comme au bon vieux temps ? J'ai peaufiné mon « Satoshikill » infallible, mais affronter l'ordinateur, ce n'est pas pareil.

Il me lançait un défi, mais ça ne m'empêcha pas de bailler.

— Ça fait une éternité que je n'ai pas joué.

— Moi aussi. Mais, Houtarou, d'après un rapport de la Commission centrale d'enquête sur l'éducation, les gosses d'aujourd'hui passent leur temps à jouer. Du coup, ne pas s'intéresser aux jeux quand on est enfant, ce serait un problème éducatif, tu vois ?

Je haussai les épaules à cette saillie et me dirigeai vers l'entrée. Je n'avais aucune raison de refuser.

La salle d'arcade, que je n'avais pas foulée depuis longtemps, était éclairée de façon outrancière, comme si cela participait de leur stratégie d'image. Dans mon souvenir, l'endroit empestait la cigarette, mais il ne flottait plus la moindre fumée. En échange, il y avait aussi moins de monde. Les petites bornes avaient été reléguées au fond, et de grands monstres que je n'avais jamais vus trônaient au centre.

Ça faisait vraiment longtemps. Quand étais-je venu pour la dernière fois ? Je n'entre presque jamais seul dans une salle d'arcade. Cela signifie que la dernière fois, j'étais probablement avec Satoshi. On venait souvent jouer ici l'an passé..., non, c'était il y a deux ans.

Je ne reconnaissais pas la moitié des jeux qui tournaient sur les écrans. Rien d'étonnant pour quelqu'un qui n'a pas mis les pieds ici depuis deux ans. Comme en terre étrangère, mon regard papillonnait. Jetant un œil en arrière pour s'assurer que je suivais, Satoshi s'enfonça d'un pas souple vers le fond et s'arrêta devant une machine.

— Et ça ? Tu t'en souviens, hein ?

Satoshi avait choisi un jeu que même moi, j'avais vu. Pour être exact, nous y jouions souvent ensemble. Deux bornes en forme de cockpit étaient installées côte à côte. Un simulateur de combat de robots. Deux ans plus tard, voire davantage, la machine était toujours là. Satoshi ouvrit grand les bras et lança d'une voix forte :

— Ça mitraille et ça balance des rayons ! C'est une romance 100 % masculine, impossible d'inviter Mayaka.

— Elle ne viendrait pas, même à un autre jeu. D'accord, je relève le défi. Je ne te promets pas de piloter correctement, ceci dit.

— Bah, ça te reviendra vite. Vas-y mollo avec moi.

Là-dessus, Satoshi se glissa doucement dans le cockpit. Presque aussitôt, une musique techno remuante monta de l'intérieur.

Je posai mon sac à bandoulière au pied de la borne, ôtai mon imperméable pour m'alléger, et pris place dans l'autre cockpit. J'insérai une pièce de cent yens et défiai Satoshi. Son robot était le même qu'il utilisait deux ans auparavant, un modèle axé sur la mobilité, redoutable en combat aérien. Silhouette fuselée, un canon intégré au bras droit et un canon à faisceau saillant du torse. Je choisis, moi aussi, mon ancien modèle, basé sur le « principe du cuirassé à gros canons⁴ ». Une machine massive, centre de gravité bas, un canon à âme lisse dans la main droite, et deux lasers montés sur les épaules⁵.

Une fois les deux appareils affichés à l'écran, l'ordinateur sélectionna automatiquement le terrain. Le pont d'un porte-aéronefs volant. Si ma mémoire était bonne, ce décor offrait peu d'obstacles, désavantageant Satoshi, dont la stratégie reposait sur l'esquive.

Bon, ça ne compenserait pas deux ans d'oubli.

« Get Ready », annonça une voix synthétique.

L'interface se composait de deux manches et cinq boutons.

« Go ».

Le match se jouait en trois manches. À la première, Satoshi m'accorda sans doute un brin d'indulgence, et je pus consacrer la moitié du temps à reprendre mes marques. À dix secondes de la fin, j'appuyai au hasard sur un bouton, et, contre toute attente, un laser toucha de plein fouet le robot de Satoshi, pile dans mon axe.

⁴ Concept de la Seconde Guerre mondiale selon lequel les cuirassés devaient être équipés de canons aussi gros que possible afin d'obtenir un avantage tactique.

⁵ Probable que le jeu décrit ici est **Virtual On**.

Du cockpit voisin jaillirent des sons étranges du genre « pikyaa » ou « higyaa⁶ ». Il n'y avait sans doute pas d'autres clients autour, n'empêche que c'était gênant. Sa machine, légère, cala net sous l'impact, et la manche prit fin.

Avant la deuxième, Satoshi se redressa d'un bond et passa la tête dans mon cockpit.

— Alors ? Ça revient ?

— Ouais, j'ai retrouvé l'essentiel. On y retourne.

— OK, je ne te ferai plus de cadeaux !

J'entendis Satoshi se rasseoir, et la deuxième manche démarra. Sa machine disparaît aussitôt de ma ligne de tir : il est sérieux, cette fois. À l'instant même, je fis avancer la mienne, une flamme bleue jaillit à l'endroit où je me trouvais une seconde plus tôt. Je pivotai pour chercher la cible. Dès qu'une silhouette apparut dans mon dos, je pressai la détente et déclenchai le canon du bras droit. Mais avant l'impact, la cible s'évanouit déjà de mon champ. Sa vitesse n'avait rien de comparable à la mienne.

Oui, c'était toujours comme ça, me rappelai-je tout en esquivant tant bien que mal. Pour être précis, je faisais filer ma machine dans une seule direction. Le robot de Satoshi volait maintenant dans le ciel. Des rafales de mitrailleuse tombaient comme lors d'un raid. Je peux encaisser, de toute façon, ma machine est cuirassée.

Au collège, nos combats finissaient de deux façons seulement : soit ma machine pulvérisait celle de Satoshi dès l'entame, soit son robot mobile me tournait autour jusqu'au temps écoulé. Satoshi gagnait le plus souvent et riait volontiers : « Tu veux trop finir trop vite, Houtarou. »

Un instant, l'ennemi passa plein écran, en vol. La situation tournant au vinaigre, je tirai naïvement au laser, mais la cible partit en piqué et évita le tir. Cloué en position de feu, je ne pouvais plus bouger : Satoshi orienta son robot vers moi et me décocha son plus puissant canon à faisceau. Touché, bien sûr.

Il enchaîna en prenant l'initiative et me mitrilla jusqu'au K.O.

⁶ Les cris de sidération de Satoshi, probablement.

Troisième manche.

Au « Go » synthétique, je fonçai droit devant pour réduire la distance. Pris de court, Satoshi recula sans plan. Si j'en profitais pour l'arroser avec mon canon à âme lisse, j'avais de quoi placer au moins un tir. De quoi entamer sérieusement sa coque légère.

Mais Satoshi n'est pas un joueur moyen. Je le croyais occupé à fuir, il choisit en réalité de tenir la position et tira au canon à faisceau. Trop près : je n'eus pas le temps de réagir. Mon robot encaissa et s'affala.

Pendant que je me relevais, Satoshi exploita l'ouverture pour me pilonner avec tout son arsenal. Un jeu bien agressif.

Ou bien je forçais un dash hors du barrage, ou bien je comptais sur mon blindage.

— Hmm... ?

En maniant les manches à la hâte, je sentis un truc clocher. Était-ce comme ça, la dernière fois que j'avais joué contre Satoshi ?

Non, c'était clairement différent.

Ce n'est pas son style. À présent, on s'érodait mutuellement l'armure à coups de puissance de feu, le temps filant. Il me lut et esquiva magistralement mon tir de canon. Son robot réduisait la distance. Une silhouette fine filait sur mon écran.

Avec une approche aussi rectiligne, je pouvais l'accrocher facilement au laser. Mon doigt se posa sur la gâchette. Et là, je me souvins.

Oui, le style de Satoshi, c'est « la victoire avant tout ». Il est prêt à tout pour gagner, et, en position défavorable, il fuit, tempore. S'il lui suffit de jouer la montre, il ne fait que courir et quand vient son tour d'attaquer, il attaque à fond. Ce n'est pas tout. Il lui arrivait aussi d'exploiter des failles du système et des bugs. Bref, Satoshi ne veut que gagner. Battu, il s'en prend à sa malchance, boude sans cacher sa rage, et s'en trouve fort peiné. Si j'ai fini par délaïsser la salle d'arcade, c'est en grande partie à cause de cette implacabilité.

Inutile, toutefois, de le lui dire en face.

Alors, que signifie cette charge frontale ? ... Un piège ?

Trop tard pour réviser mon choix. J'avais déjà pressé la détente, mon robot se figeait en position de tir laser. Satoshi n'avait qu'à stopper, prendre de la hauteur et me faucher au canon à faisceau et c'en était fini pour moi.

Mais il ne prit pas cette option. Sur mon écran, je ne vis qu'une lame de lumière jaillir du bras droit de sa machine. Une attaque au corps à corps ? Traverser toute cette distance pour tenter une taillade, c'était insensé.

Avant que la lame ne s'abatte, mon laser accrocha sa cible à bout portant. Le robot de Satoshi vrilla et fut projeté au loin.

Deux manches à une. J'avais gagné.

Avant que les mots « You Win » ne s'effacent, Satoshi passa inopinément la tête dans mon cockpit. Je me demandais quelle tête il ferait, et ce fut... son sourire habituel, sans panache. Il enchaîna, volubile :

— Quelle bonne partie ! Ça faisait vraiment deux ans que tu n'avais pas joué, Houtarou ? T'as drôlement bien manœuvré les manches. On dit qu'on n'oublie jamais le vélo, la natation, l'équitation ; va falloir ajouter « piloter un robot » à la liste, non ?

Satoshi, égal à lui-même, débitant ses fadaises sans pause. Pas mécontent de ma victoire, je souris.

— Ça faisait si longtemps que j'étais redevenu débutant. C'est juste la chance, répondis-je.

En tant que vainqueur, j'avais droit d'affronter l'ordinateur. Satoshi, d'un geste, m'invita à poursuivre. Je jouai sans conviction et perdis comme il faut.

Alors que je jetais un dernier regard à l'écran « Game Over » en sortant du cockpit, une canette de café apparut devant mes yeux. Je relevai la tête à mi-hauteur : la main qui me tendait la canette était celle de Satoshi.

— Ton prix. Savoure !

C'était un café noir, chaud. Sans hésiter, je l'acceptai et l'ouvrit.

— C'est quoi, cette générosité, tout à coup ?

— C'est aussi pour compenser le fait de t'avoir embarqué de force.

— Tu t'en souciais vraiment ?

— Tu parles !

Une canette de café, c'est forcément brûlant, et je ne suis pas très doué avec le chaud. Je m'appuyai contre une borne et mouillai à peine la langue.

Satoshi n'avait rien d'étrange. Au contraire, il était de bonne humeur. Pourtant, ce comportement-là heurtait mes souvenirs. Il est comme ça alors qu'il vient de perdre. Pourquoi ? Je n'en avais pas la moindre idée.

— Dis, Satoshi. À la fin de la dernière année de collège...

— Hmm ? Oui, tu m'as complètement eu.

— Pourquoi tu n'as pas pris de la hauteur ? En m'attaquant d'en haut, tu me battais... enfin, pourquoi le corps à corps ?

Satoshi haussa les épaules d'un air léger.

— Avec des robots géants, l'ultime romance, c'est le corps à corps. Les voir se rentrer dedans et croiser le fer, c'est excitant, tu trouves pas ? Bon, se faire contrer par un gros laser, ça fait une belle image aussi, donc je suis content du résultat.

Il disait ça sans forcer. Si c'est vrai, Satoshi a choisi la romance plutôt que la victoire... dit autrement, il a perdu au nom du fun.

C'est une défaite à la Satoshi. Parfaitement cohérente avec ce mondain de pacotille qui poursuit l'amusement par instinct.

Rien d'étonnant pour le Satoshi que je connais.

Mais alors, à quoi rimait le souvenir que j'ai eu tout à l'heure ?

— Allez, on enchaîne sur le « Satoshikill 2 » ! Je vais te montrer le yakuman⁷ légendaire, l'« lipinraoyue ⁸» !

Je continuai de siroter mon café lentement, tandis que Satoshi glissait une pièce dans la borne de mah-jong à côté.

En le regardant forcer une main en une seule couleur⁹, deux images se succédèrent au fond de ma tête :

Satoshi frappant la borne après une défaite.

Satoshi offrant une canette de café au vainqueur.

⁷ Mains « limites » au mah-jong japonais, donnant 48 000 points au donneur et 32 000 points aux autres joueurs.

⁸ Sorte de victoire finale au dernier coup.

⁹ Toutes les tuiles d'une même couleur.

3

Le jour du jugement était arrivé, quand bien même beaucoup d'êtres humains auraient ardemment souhaité qu'il se fasse attendre. Le temps ne s'arrête pas, le calendrier non plus. Si on refusait de l'accepter, on n'avait qu'à voyager à la vitesse de la lumière. Et personne ne nous en empêche.

Nous étions le 14 février. Sur le calendrier que j'avais reçu d'un sanctuaire du quartier au Nouvel An, le jour de la Saint Valentin figurait clairement comme événement du jour. Le matin, en me levant, je remarquai, posé devant ma porte, un coffret décoré. Devinant une mauvaise blague de ma sœur, j'ouvris le couvercle : à l'intérieur, une tablette de chocolat et un billet gribouillé à la va-vite. Je lus le mot... « Je t'offre une tablette de chocolat. De la part d'Oreki Tomoe, avec une tendre et chaleureuse pitié¹⁰. »

Coup de pied frontal. Je renvoyai la boîte d'un bon jusqu'à ma chambre et pris la route du lycée.

Au lycée Kamiyama, rien ne différait de l'ordinaire. L'uniforme chaud d'hiver étant autorisé, le chemin de l'école paraissait plus animé qu'à d'autres saisons : manteaux, pulls partout. J'entrai dans l'établissement, qui ne flottait pas, contrairement à ce qu'on pourrait croire, dans une odeur de friandises. Un début tranquille pour ce jour fatidique.

À midi, j'avais l'intention d'acheter un pain aux noix ; je me dirigeai donc vers la cafétéria et plongeai dans la cohue. Après avoir sécurisé le dernier exemplaire, je m'extirpai de la foule, et c'est là que je remarquai Chitanda, elle aussi en train d'acheter quelque chose au milieu de tous ces uniformes qui se bousculaient. Quel que soit son caractère, son apparence cohabitait toutes les cases de la fille de bonne famille et la voir mêlée à la populace me divertissait. M'ayant sans doute aperçu, Chitanda se fraya un passage dans la masse des lycéens. Finalement, elle émergea et m'appela :

— Bonjour, Oreki-san.

¹⁰ Il s'agit d'un jeu de mots : « pitié » (哀, *ai*) se prononce comme « amour » (愛, *ai*) en japonais.

— Salut.

Pendant qu'elle remplaçait son écharpe, je remarquai qu'elle ne tenait qu'une boisson en briquette. Je ferais mieux de me mêler de mes affaires, mais la curiosité l'emporta :

— Chitanda, tu te contentes de ça pour déjeuner ?

Chitanda baissa les yeux, un peu gênée.

— Non, j'ai préparé un bento. C'est juste que... ces temps-ci, je suis assez accro à ça.

Elle me tendit la briquette : un lait au thé vert. En mettant de côté la combinaison douteuse, je me demandai s'il y avait de la caféine, que Chitanda ne supporte pas, dans le thé vert...

Il y a donc peut-être un effet placebo. Autant me taire.

Inutile de traîner devant la cafétéria en plein tumulte, nous nous éloignâmes. Nos salles de classe étaient contiguës. Sur le chemin, un peu fastidieux, je demandai des nouvelles du chocolat d'Ibara.

— Alors, au final, qu'est devenu le chocolat d'Ibara ?

Un léger sourire vint aux lèvres de Chitanda, qui répondit avec fierté :

— Nous avons décidé d'utiliser Côte d'Or. Je pensais que Nestlé suffirait, pourtant.

Nous fîmes quelques pas en silence. Ne voyant pas venir d'explication, je demandai :

— De quoi tu parles ?

— ... Ah, pardon. Nous avons opté pour une marque belge. Nous hésitions avec une marque suisse.

Elle poursuivit :

— Le choix a été vraiment difficile. Nous avons acheté toute sorte de chocolats au magasin et nous les avons goûtés. C'était une expérience rare, mais il y en avait tellement ! Pour être franche, j'aimerais éviter le chocolat pendant quelque temps.

Elle gloussa. Je l'imaginai, face à Ibara, dans la salle de géologie, mordant dans les chocolats empilés sur la table, et je souris. Je parierais que la montagne de chocolat, presque au plafond, s'effondrerait en un clin d'œil.

— À force d'en manger, vous n'allez pas avoir des boutons, toutes les deux ?

— Moi, ça allait. Ibara en avait un sur la joue, mais elle l'a caché avec un pansement.

Puis Chitanda reprit, comme en plein songe :

— Mayaka-san a fabriqué le moule en forme de cœur toute seule. Je ne savais pas qu'elle était si douée ! Elle y a même gravé un motif détaillé. Cupidon est du mauvais côté, mais c'est vraiment mignon ! Malheureusement, le cadre en bois s'accorde mal avec le chocolat, la texture ne sera peut-être pas idéale.

— On dirait que son expérience au club de manga lui a donné un sacré coup de main : elle découpe net. Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait utiliser un ciseau à bois pour ça.

— Mayaka-san a une capacité de concentration incroyable. C'est donc ça, « mettre tout son cœur dans quelque chose »... N'est-ce pas adorable ?

Pour autant que je sache, le point fort d'Ibara était précisément cette faculté à se donner tout entière, autrement dit sa concentration. Si Chitanda a le profil de celle qui est captivée tandis qu'Ibara est celle qui se spécialise. Au passage, Satoshi est du genre à se satisfaire de poursuivre dix centres d'intérêt à la fois, et, inutile de le dire, moi, je ne m'intéresse à pas grand-chose. En outre, pour Ibara, ce chocolat était un match revanche, elle y mettrait le paquet.

— Elle l'a donné du coup, son chocolat ?

Chitanda secoua la tête et fronça légèrement les sourcils.

— Ce serait mieux qu'elle le lui remette en main propre, mais... Mayaka-san comptait donner le chocolat à Satoshi après les cours, en salle du club, sauf qu'elle n'a pas pu se dégager du club de manga. Quel dommage.

— Et donc ?

— Elle va déposer le chocolat dans la salle du club et appeler Satoshi, je suppose. Même si ce n'est pas après les cours, tant que c'est le 14 février, le rituel de la Saint-Valentin est respecté, alors je me disais qu'il y aurait bien une alternative, mais...

Hmm. Chitanda semblait s'en attrister sans discontinuer, mais balancer le chocolat comme si de rien n'était me paraissait plutôt une méthode de bon goût. Satoshi préférerait sans doute.

Soudainement, comme prise d'une idée, Chitanda se retourna. Je lui fis face : elle avait l'air très sérieuse.

— Ah, au fait, Oreki-san. Aujourd'hui, c'est la Saint-Valentin.

— ...

Elle inclina doucement la tête. Quand elle la releva, la clarté était revenue sur son visage.

— Dans ma famille, nous n'offrons pas de cadeaux de fin d'année ni de cadeaux pour le O Bon aux personnes qui nous sont vraiment proches. Je te présente donc mes excuses de ne pas te rendre les honneurs avec un chocolat de la Saint-Valentin.

... Je vois.

Je n'aurais jamais imaginé que quelqu'un range la Saint-Valentin dans la même catégorie que les cadeaux de fin d'année.

Un élève de seconde qui passait par là, ayant sans doute tout entendu, nous doubla à vive allure, le visage fendu d'un sourire qu'il ne parvenait pas à cacher. En le regardant s'éloigner, j'eus réellement l'envie de lui botter les fesses de toutes mes forces.

Après les cours, alors que je fourrais manuels et bricoles dans mon sac à bandoulière, Satoshi passa me voir. Son éternel sac à cordon avait été rempli au point d'être devenu un parallépipède rectangle.

Qu'est-ce qu'il a bien pu mettre là-dedans ?

Il le fit tourner et demanda :

— Tu fais quoi maintenant, Houtarou ?

Je décidai de ne pas passer par la salle de géologie : ce serait d'une stupidité absolue. Je voulais rentrer au plus vite et m'apprêtais à répondre en ce sens, quand je jetai un œil par la fenêtre : le grésil, tombé plus tôt, redoublait. Mes bottes et mon manteau sont imperméables, j'ai bien un parapluie, mais...

— Je vais attendre que ça cesse ou que ça tourne à la neige.

— Ici ?

Je réfléchis un instant. Le chauffage était coupé, il faisait froid. En plus, attendre une accalmie en tuant le temps tout seul dans une salle, un 14 février après les cours, générerait peut-être d'autres usages du lieu. Même moi, je peux faire preuve d'un minimum d'égards. Cela dit, comme je viens de le dire, aller au local du club serait vraiment idiot.

— Nan, je vais plutôt à la bibliothèque.

Comme s'il n'attendait que ça, Satoshi hocha la tête, sortit un livre de son sac et me le tendit. Un relié format in-12¹¹, un titre qui avait eu son heure il y a des lustres. Si ma mémoire est bonne, l'histoire ressemblait à ça : un homme et une femme mènent une vie ordinaire, un léger malaise s'amplifie jusqu'à la catastrophe sans retour, et l'ombre de la mort balaie la ville ! Je ne raffole pas de l'horreur.

— Tu lis des trucs bizarres, toi... Même recommandé, j'ai pas envie.

— Je ne t'ai pas demandé de le lire. Juste de me le rendre. Il arrive à échéance.

Au lieu de répondre, je le glissai dans mon sac avec une feuille volante. Sans cesser de me préparer à partir, je demandai :

— Tu vas au club alors ?

— Ouais, j' imagine, répondit-il distraitement.

Trouvant cela étrange, j'ajoutai :

¹¹ Ou format in-duodecimo. 188 mm × 130 mm.

— Il paraît qu'Ibara n'y va pas.

Ne s'attendant pas à me voir au courant, Satoshi eut l'air surpris.

— Eh ben, t'es vite informé... C'est Chitanda-san qui te l'a dit ?

Je marmonnai :

— Apparemment, elle doit aller au club de manga.

— C'est ce que j'ai entendu.

— Chitanda en était vraiment déçue, que...

Satoshi me coupa pour lancer un monologue :

— En ce moment, au club de manga, il y a de petites dissensions internes. L'antagonisme latent s'est cristallisé après la fête de la culture, et maintenant le club de recherche sur le manga est scindé en deux factions qui se disputent la direction : les impressionnistes et les naturalistes. Si ça s'envenime, difficile pour ce club, qui a une longue tradition, d'éviter la scission. Les naturalistes sont en infériorité numérique, un rapport de force de trois contre un face aux impressionnistes, et je trouve ça un peu triste. Mayaka est la cheffe de file des réalistes naturalistes, donc la réunion d'aujourd'hui concerne probablement ce conflit.

Le changement forcé de sujet me sembla impoli, mais je passai outre et demandai des précisions sur ces termes inconnus.

— Impressionnistes et... comment déjà ?

— Naturalistes. On appelle aussi ça le camp « centré personnages » contre le camp « centré histoire ». Apparemment, ça s'écharpe sabre au clair. J'adorerais y assister, si je pouvais.

Il parlait comme s'il s'en amusait vraiment. On pouvait dire qu'il s'intéressait bien plus à ce scandale qu'à la date du 14 février. Bref :

— Tu viens d'inventer les noms des factions, non ?

Satoshi haussa les épaules avec malice.

— Certains diraient que l’admiration pour les grands noms n’a jamais disparu.

Sur cette ligne, il fit tourner son sac à cordon, désormais tout ratatiné. Je quittai Satoshi et sortis de la salle, mon sac et mon imperméable en main. Il me suivit. Le passage vers le bâtiment spécial et le chemin de la bibliothèque étant opposés, nous nous séparerions devant la salle.

— À la prochaine, Oreki-kun, fit Satoshi d’un ton théâtral.

Je répondis avec une petite pique :

— Bonne chance.

— Pour quoi faire ? Sérieusement.

C’était évident pourtant. Pour l’adversaire du match retour.

La bibliothèque était étonnamment vide. Je m’attendais à la voir pleine, avec ce mauvais temps, juste après les cours.

Je déposai le livre de Satoshi dans la boîte de retour et posai mon sac sur une chaise proche. Je gagnai les rayonnages pour trouver un ouvrage à feuilleter en attendant l’accalmie et revins avec un recueil de photographies de sites pittoresques et historiques d’Amérique du Sud. Il y avait aussi des recueils sur l’Europe ou l’Asie centrale, mais je choisis l’Amérique du Sud par respect pour la terre d’origine du chocolat.

D’abord, l’inévitable pyramide maya. Sur les hauts-plateaux de Guyane, tapissés de verdure, ces myriades de cavités forées dans les pyramides offraient un spectacle étrange. Je tournai la page : une plante bizarre, des fruits comme des visages humains greffés au tronc. La légende indiquait : « Theobroma cacao. Theobroma signifie “nourriture des dieux”. » Le livre ne précisait pas la langue.

En examinant la photo, je me surpris à prendre conscience de la portée de cette journée. Mais si je me soucie de la Saint-Valentin, ce serait un mensonge de dire que Noël me laisse indifférent. Et pourtant, je n’ai pas souvenir d’avoir pensé quoi que ce soit de particulier le 24 du mois dernier.

S'il y a quelque chose qui marque la Saint-Valentin, c'est mon intérêt placide pour le match revanche d'Ibara, et le chocolat reçu dès le matin. C'est peut-être grâce à ça que j'ai pris conscience de la date et me suis demandé si nous étions bien le 14.

Mais je peux affirmer clairement que cela ne signifie pas que j'attends davantage de chocolat que l'an dernier.

Par exemple, imaginons que, là, pendant que je regarde une photo des vestiges du système d'évacuation des eaux de Machu Picchu, quelqu'un s'approche, le visage empourpré. Une fille, évidemment. « S'il te plaît, accepte-le ! », dit-elle en me tendant un chocolat en forme de cœur. Qu'est-ce que je ressentirais à cet instant ?

Naturellement, je serais comblé.

Mais je pense que cette joie relèverait du bonheur qu'on éprouve à se voir, contre toute attente, reconnu comme individu singulier. Ce sentiment ne diffère pas, dans sa matière, de celui qu'on a lorsque son dessin maladroit remporte par hasard un prix à un concours municipal. Pour le dire avec plus d'élégance : « Je ne comprends pas bien ce qu'il a de si bon, mais je remercie pour cette reconnaissance publique et l'accepte. »

Je doute franchement d'éprouver la joie qu'on associe au développement de ce qu'on appelle l'« amour ».

Mon principe fondamental est l'économie d'énergie, ma devise : « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je le fais vite. » Ce principe fonde ma paresse. Mais, au-delà, il m'a donné un regard un peu désabusé sur les relations humaines.

Si je me sens à l'aise au club de littérature classique, c'est parce que Satoshi, Chitanda et Ibara ne s'agrippent pas les uns aux autres. Même si la curiosité de Chitanda détruit parfois ma tranquillité, elle n'irait pas jusqu'à me tirer de force si je refuse sérieusement de m'impliquer.

En réalité, lors de l'affaire « Hyouka » et de l'affaire de « l'Impératrice » l'an dernier, Chitanda n'a jamais exigé ma coopération coûte que coûte. Elle sait parfaitement mettre la pression, certes, mais ne cherche pas à imposer sa volonté.

Si elle avait déclaré des choses du genre « C'est ton devoir » ou « Il est normal que tu le fasses », ou si elle avait supplié en pleurant jusqu'à m'assaillir, j'aurais sans doute quitté le club.

Mais avec une telle attitude, comment gère-t-on une histoire d'amour ? Peut-on en attendre la même retenue de la personne aimée ?

...On dit souvent que les êtres vivants existent pour transmettre leurs gènes, autrement dit pour se reproduire. L'amour ne serait alors qu'un désir de propagation sublimé. De ce point de vue, on pourrait dire que je suis un organisme incomplet. Mais puisque je suis aussi un être humain, je n'ai aucune obligation de sortir avec quelqu'un pour des besoins biologiques. C'est pourquoi mon incomplétude supposée ne m'inquiète pas.

S'agissant du désir, qu'il me suffise de dire que je désire le chocolat. J'aime le pimenté, mais je supporte assez bien le sucré.

Je réfléchissais à tout cela en contemplant une grenouille venimeuse d'un orange éclatant, habitante des forêts denses.

— Je t'ai enfin trouvé, Oreki-san.

On m'appelait soudain par mon nom. En me retournant, je découvris le visage de Chitanda, étonnamment proche. Nos regards se heurtèrent, ses grands yeux d'un côté, et je détournai instinctivement les miens.

Ma gorge me brûlait dans l'air sec de l'hiver. Je toussai une fois.

— Maintenant que tu m'as trouvé, tu avais besoin de moi ?

— Non.

—

Chitanda balaya du regard la bibliothèque déserte et dit :

— Je me disais que si tu étais ici, Fukube-san y serait aussi.

Donc, elle cherchait Satoshi, hein ?

— On n'est pas collés ensemble en permanence, tu sais.

— C'est ce que je me disais, mais... Tu sais où est Fukube-san maintenant ?

Au moment de répondre, quelque chose me parut étrange. Satoshi se dirigeait vers la salle de géologie. Mais si c'était le cas, Chitanda ne serait pas ici à sa recherche.

— Il n'est pas arrivé en salle du club ?

Chitanda inclina légèrement la tête.

— Il semblait avoir un peu de retard, alors je suis venue vérifier ici. Comme cela concerne Mayaka-san, je doute qu'il oublie, mais il a pu arriver quelque chose...

Hmm. Je consultai ma montre. Je n'ai plus l'heure exacte en tête, mais il ne s'est sans doute pas écoulé trente minutes depuis que Satoshi a annoncé qu'il se rendait en salle du club et s'est séparé de moi. Il est un peu avant dix-sept heures. Le soleil décline, je comprends l'inquiétude de Chitanda.

Mais c'est bien Fukube Satoshi. Faire attendre, c'est inexcusable, mais flâner une demi-heure, c'est tout lui.

Je tournai une page du recueil, une vue lointaine de Mexico me faisant face, et répondis :

— Il n'est pas très regardant sur l'heure, mais il a dit qu'il se rendait au club. Attends-le encore un peu.

— L'heure n'était pas fixée, on ne peut pas dire qu'il soit en retard. D'accord, je vais essayer d'attendre.

La douceur de sa chute de phrase trahissait son inquiétude, mais, là-dessus, elle fit virevolter ses cheveux noirs et s'éloigna.

Quel boulet, ce Satoshi, incapable de laisser les choses suivre leur cours.

Je me disais qu'il serait temps de rentrer. Je jetai un œil par la fenêtre, mais le grésil ne faiblissait pas. N'ayant pas le choix, je poussai un peu plus ma chaise et passai à la page suivante.

4

Le grésil ne cessa qu'une fois achevée ma traversée simulée de l'Amérique du Sud, de Mexico à Rio de Janeiro. Je remis le recueil de photos en rayon et m'apprêtais à enfiler mon imperméable blanc quand une visiteuse se présenta.

La porte coulissante s'ouvrit à la volée.

— Oreki-san !!

Avec une énergie peu convenable pour une bibliothèque où le silence est de mise, Chitanda fondit sur moi. J'allais lui dire de ne pas faire tant de bruit, mais, en balayant la salle du regard, je constatai qu'il ne restait que moi, les élèves documentalistes et la prof responsable, Itoigawa-sensei.

Le visage de Chitanda n'avait plus rien de celui qu'elle arborait plus tôt. Ses lèvres étaient fermement pincées, et ses yeux, déjà immenses en temps normal, étaient grand ouverts. Il semblait s'être passé quelque chose de grave. Satoshi apparut derrière elle, balançant son sac à cordon. Il avait le teint tiré, et je sentais que sa « haute tension » habituelle était retombée d'un cran.

— Houtarou, t'es encore là ?

— J'ai pas dit que je resterais jusqu'à la fin du grésil ?

Je les regardai tour à tour, puis dis à Chitanda :

— On dirait que tu as quelque chose pour moi, cette fois. Sauf que je m'apprêtais à rentrer.

Chitanda hocha une fois la tête, puis une deuxième, plus profondément.

— Ah, oui, je sais qu'il est tard. Mais j'aurais vraiment besoin de ton aide.

— Désolé, mais ça ne peut pas attendre demain ? Que je t'aide ou non, tu peux m'expliquer ça demain, dis-je en me dirigeant vers la sortie.

Mais avant que je ne sorte, Chitanda me barra le passage. Je fronçai les sourcils sans m'en rendre compte, et elle parla, les yeux baissés.

— Je suis désolée, mais au moins écoute-moi... C'est de ma faute. J'ai laissé la porte de la salle du club ouverte sans y penser. J'ai fait quelque chose d'horrible à Mayaka-san...

...Il ne s'agissait visiblement pas d'une simple manifestation de la curiosité coutumière de Chitanda. Ses poings étaient serrés à s'en blanchir les jointures, et sa peau, déjà claire, avait pâli davantage. Peut-être sous l'effet du trouble, ou pour une autre raison, ses jambes tremblaient légèrement.

Je posai à Satoshi une question brève.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Eh bien, rien de vraiment grave, mais...

La voix de Chitanda, qui devait couvrir celle de Satoshi, sortit menue, affaiblie.

— Le chocolat...

— Le chocolat ?

— Le chocolat fait maison de Mayaka-san a été volé ! Alors qu'elle y a mis tout son cœur !

Je regardai Satoshi. Il haussa les épaules, l'air de dire « c'est embêtant », et acquiesça.

Le chocolat d'Ibara ? Volé, vraiment ?

Ah, je vois.

Encore ça...

...Voilà dix mois que je suis entré au lycée Kamiyama et que j'ai rejoint le club de littérature classique. En ce laps de temps, j'ai servi d'intermédiaire, sous contrainte, aux problèmes de Chitanda à un rythme qui doit équivaloir à trois années de collège.

Mon expérience de ces affaires n'a pas écrasé ma devise d'économie d'énergie. Mais j'ai bel et bien gagné un certain sens de l'adaptation quand il faut bouger.

Je devais faire la grimace de quelqu'un qui vient d'avaler un insecte amer.

Avec cette tête, je passai les bras dans les manches de mon imperméable et dis :

— Allons-y. On va le chercher.

Ah, et le grésil s'est arrêté. Mais bon, cela relève sans doute des obligations sociales de l'existence. Dans mon cas, Ibara et moi ne sommes pas proches, en dépit d'une longue connaissance.

Quelle tête ferait-elle en apprenant que son chocolat a disparu ? Je n'ai vraiment pas envie de voir ça.

Après tout, je ne raffole pas de l'horreur.

Nous traversâmes la passerelle pour gagner le bâtiment spécial.

La salle de géologie est au quatrième. Alors que nous allions monter :

— Stop !

Une voix me cloua sur place. Satoshi me tendit la paume.

Je n'eus même pas le temps de me demander ce qui clochait : la volée d'escalier que j'allais gravir était barrée par une bande en vinyle jaune et noire. Depuis quelques jours, divers espaces de l'établissement étaient cirés à tour de rôle. Sous la bande, une pancarte indiquait : « Sol ciré. Escalier interdit. »

Il y avait deux cages. Nous prîmes l'autre et montâmes. En passant du troisième au quatrième, un élève de seconde, permanenté, nous interpela.

— Excusez-moi, c'est bien droit, là ?

Il venait visiblement de coller une affiche sur le panneau. On pouvait lire : « Exposition de fin d'études du club d'artisanat. Lieu : bâtiment, salle 1-C. » Je répondis à moitié que ça me paraissait bon et m'apprêtais à filer, mais Satoshi, derrière moi, prit la parole.

— C'est trop bas là.

En y repensant, le côté droit semblait effectivement descendre. Derrière Satoshi, Chitanda ajouta :

— Cette affiche est trapézoïdale, mais c'est voulu, n'est-ce pas ?

L'artisan... enfin, le membre du club d'artisanat¹² fit un pas en arrière, fixa l'affiche, puis souffla à mi-voix :

— Ah, la vache...

Il sortit ensuite un cutter et une règle, arracha l'affiche et s'assit par terre. Son travail de fourmi commença.

En priant pour son succès, je me dirigeai vers la salle de géologie.

La porte n'était pas verrouillée. En entrant, je m'arrêtai net, puis tentai de m'habituer au froid. Sans doute avais-je trop longtemps profité de la chaleur de la bibliothèque, mais, même ainsi, ici, on gelait.

Chitanda s'approcha d'une chaise, au milieu de la pièce, et posa la main sur la table devant.

— C'était posé là.

Je vois. Il n'y avait effectivement plus de chocolat sur la table. Avant que je dise quoi que ce soit, Chitanda résuma la situation, nette et précise.

— Le chocolat était dans un papier rouge. Il n'y avait pas de ruban ni rien de ce genre. Pour la taille... il était en forme de cœur, donc il prenait pas mal de place.

Elle écarta les mains pour en montrer la largeur, augmentant l'écart petit à petit jusqu'à la largeur de sa taille. Puis elle inclina la tête et réduisit un peu la taille du chocolat imaginaire.

— Plutôt comme ça.

Il semblait que Chitanda, en plus d'avoir des sens aiguisés, une mémoire sans faille et un solide sens de l'observation, possédait une excellente perception de l'espace. N'empêche, c'était un chocolat énorme.

¹² Oreki se reprend ici parce que le mot japonais pour « artisan » peut aussi s'entendre comme « espion ». On gardera le terme d'artisan même s'il est peu naturel.

— Et Ibara ?

— Je ne lui ai pas encore dit. Ça paraîtra peut-être lâche, mais je pensais chercher d'abord, et seulement après l'en informer.

Chitanda caressait la table sans cesse, comme si le chocolat devait revenir ainsi.

— Le chocolat était là quand je suis partie chercher Fukube-san. Autrement dit, il était là jusqu'à 16h45 à ma montre. Je suis revenue en salle du club un peu après 17h. Si seulement je n'avais pas laissé la porte ouverte pendant ce quart d'heure...

Sa dernière phrase était si peu audible que je la perdis presque. C'était typique de la bienveillance de Chitanda, mais visiblement, le choc était rude.

— Cela dit, Chitanda-san, tu n'es pas la gardienne du chocolat de Mayaka, tu n'as pas à t'en tourmenter autant.

— Mais je trouve ça inexcusable vis-à-vis de Fukube-san...

— Je te dis que ce n'est pas ta responsabilité. S'il faut blâmer quelqu'un, alors je suis pire encore, vu mon retard.

Je ne m'y attendais pas. Je pensais Satoshi du genre à sang froid, incapable de cette forme d'égard. Quant à moi, qui ne suis pas un cœur de glace, mais un tempérament chaud, je décidai de me garder d'en rajouter par des mots mal venus.

J'inspectai la salle. La salle de géologie n'avait aucun équipement particulier. Pour le mobilier courant : une estrade, un tableau, des tables, des chaises et du matériel de nettoyage. Avec si peu d'objets, la fouille serait simple.

Sauf qu'il y avait plus de quarante tables. Je frappai du poing la plus proche.

— Vous êtes sûrs qu'il n'est pas dans la pièce ? Et les tiroirs sous les tables ?

— Non, j'ai vérifié ici avec Chitanda-san tout à l'heure. Il n'y est pas, c'est sûr.

Oui, je m'en doutais. Mais attends une seconde.

— Ce n'est pas Chitanda qui a constaté seule la disparition ?

À ma question, Chitanda répondit :

— J'ai croisé Fukube-san en revenant, et nous sommes entrés ensemble.

— C'était dans cet escalier-là. Je l'ai rencontrée sur le palier entre le troisième et le quatrième.

Je vois. Cet escalier, donc.

... Une idée me traversa. Je rabattis mon imper.

Je n'aime pas tourner en rond, mais la destination était proche. Chitanda m'interpela alors que je quittais la salle.

— Où vas-tu ?

— Depuis quand « l'artisan » est-il là ? lançai-je en sortant.

Tous deux me suivirent.

— De qui tu parles ?

— Le gars permanenté. Celui qui collait l'affiche.

— ...Tu veux dire le membre du club d'artisanat ?

Chitanda marqua un léger temps.

— Quand j'ai croisé Fukube-san, il déroulait seulement l'affiche.

— Parfait.

Satoshi dut saisir ma visée à ma réplique, mais je n'en étais pas sûr pour Chitanda, capable de lenteurs inimaginables. Par sécurité, j'ajoutai :

— S'il est resté là tout du long, il se souviendra des gens passés par l'escalier. Avec le cirage, c'est le seul accès pour monter ici.

— Ah... c'est vrai !

La voix de Chitanda, tout à l'heure si abattue, jaillit comme un rayon de lumière. En contraste, Satoshi resta grave.

— Il n'y a pas une chance que « l'artisan » soit le voleur ?

— Aucune.

— Hein ?

— Qui traînerait dans le coin à se soucier de l'alignement de son affiche après avoir commis un vol ?

Nous contournâmes les toilettes des filles et redescendîmes d'un étage. L'artisan était toujours devant le panneau, cutter en main. En nous voyant, il déroula son affiche.

— Et là ?

Chitanda jeta un coup d'œil et l'acheva sans pitié :

— On dirait maintenant un parallélogramme sans angles réguliers.

— ...

— Plus important, nous avons une question. Tu te souviens de qui est passé depuis que tu as commencé ?

Il parut intimidé par l'air résolu de Chitanda. Il se tourna vers nous deux, en retrait.

— Il s'est passé quoi ?

Je cherchais comment répondre, mais Satoshi donna une explication rapide et simple.

— Un petit souci. On pense que ceux qui sont passés ici pourraient être impliqués.

— Hmm...

Il n'avait pas l'air de tout saisir, mais répondit tout de même :

— Oui, je m'en souviens.

— C...combien de personnes ?

Il adressa un sourire à Chitanda, tout feu tout flamme.

— Trois.

Trois ? Donc...

— Qui ?

Euh, là, Chitanda, tu es lente. Je lui tapotai l'épaule. Lorsqu'elle se retourna, je nous désignai, Satoshi et moi, l'un après l'autre.

— Nous deux plus Satoshi, ça fait trois.

Je regardai l'artisan pour confirmer ; il acquiesça.

— Tu en es certain ?

Il rassura Chitanda :

— J'ai plutôt la mémoire des visages. Et je n'étais pas au point d'être tellement absorbé par l'affiche que j'en aurais raté quelqu'un.

Je me retournai ; Chitanda inclina la tête.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Je jetai un coup d'œil à Satoshi et répondis :

— Ça veut dire ce que ça veut dire. La personne qui a pris le chocolat était au quatrième, et elle est toujours au quatrième... Satoshi.

— Mm ? Quoi ?

— Quels clubs utilisent les salles du quatrième du bâtiment spécial ?

Satoshi se rengorgea.

— Alors, tu te décides à m'utiliser en base de données. C'est gentil. Hmm, il y a le club de littérature classique, le club de light music, le club d'a capella, le club d'astronomie, et... oui, le club de philosophie doit aussi être au quatrième, même s'il n'a aucun membre.

Il ajouta :

— On dirait que tu prends l'affaire au sérieux. C'est rare.

J'eus envie de hurler « je fais ça pour toi, ingrat ! », mais j'étais fatigué, je m'abstins. Et puis, Chitanda était là, alors hors de question de lâcher ça.

— Dans ce cas, on doit pouvoir le récupérer... Mais pourquoi avoir fait ça ? demanda Chitanda, la curiosité reprenant un peu de champ à la faveur de l'espoir.

Voilà le plus gros du problème. Pour l'instant...

— Pour l'instant, soyons utilitaristes : les questions plus tard. On va voir les clubs restants, avec un peu de chance, ça ira tout seul.

— Ce serait idéal.

Chitanda acquiesça et remercia poliment « l'artisan » avant de remonter.

Nous vérifiâmes quels clubs étaient présents, et, en effet, les choses s'annonçaient bien.

Le club de light music répétait sans scrupule dans une salle qu'il avait empruntée quelque part pour son concert. Le club d'a capella, lui, a pour habitude de s'exercer dans la cour. Et avec ce froid, difficile d'articuler, ils avaient dû tous rentrer. Quant au club de philosophie, inutile d'insister. Restait donc, au quatrième, le club de littérature classique et le club d'astronomie. Chitanda se renfrogna.

— Ce serait donc le club d'astronomie...

— On va bien voir, dis-je en prenant la direction de la salle d'option 5, leur salle de club.

En chemin, Satoshi marmonna :

— Le club d'astronomie, hein. Il y a peut-être cette personne.

— Tu connais quelqu'un, là-bas ?

Satoshi hocha la tête à la question de Chitanda.

— Quelqu'un que vous connaissez tous les deux. Sawakiguchi-senpai est au club d'astronomie.

— Ah, elle. Ça rassure... non ?

À mon sens, cela compliquait plutôt la donne. Sawakiguchi Misaki. Ce nom, je m'en souvenais. Elle avait été mêlée à l'affaire de « l'Impératrice » à la fin de l'été dernier. E

nsuite, elle était dans l'équipe du club d'astronomie qui nous avait affrontés au Festival Culturel, mais ils s'étaient sabordés. Je suis presque sûr qu'elle a essayé de faire cuire des bananes dans du dashi¹³.

Entre la salle de géologie et la salle d'option 5, il n'y a qu'une salle. Si des membres du club d'astronomie avaient vraiment pris le chocolat, il ne leur aurait pas fallu vingt secondes.

Nous nous arrê tâmes devant la porte, d'où nous parvenaient des éclats de rire. Nous nous regardâmes tous les trois. Chitanda acquiesça et frappa.

— Hmm ? Entrez !

Je reconnus la voix qui répondit.

Chitanda ouvrit la porte coulissante.

Une bouffée d'air chaud nous caressa le visage. Changer les réglages du chauffage est interdit aux élèves, mais, à sentir cette chaleur, on devinait que le club d'astronomie ignorait la règle. Un binoclard verrait son monde devenir tout blanc en entrant.

Quelques élèves étaient assis en cercle. Un, deux... cinq en tout. Des tables rapprochées, des papiers éparpillés dessus. Et, pour une raison quelconque, dix dés traînaient à côté. Trois garçons, deux filles. Dans cette chaleur d'été, tous les garçons portaient l'uniforme, et l'une des filles avec son uniforme de marinière.

L'autre fille, qui n'avait pas cet uniforme, et propriétaire apparente de la voix, était, comme l'avait dit Satoshi, Sawakiguchi. Elle devait vraiment aimer cette coiffure : comme les fois précédentes, ses cheveux étaient montés en deux dango sur les côtés. Des dango brun caramel, entourés de lacets noirs très à la mode. Mais elle portait la tenue de sport réglementaire ce qui n'était pas très gracieux.

Quand les yeux de Chitanda croisèrent ceux de Sawakiguchi, la tête de cette dernière s'inclina d'une quinzaine de degrés, et elle sourit.

— Bonjour, Sawakiguchi-san. Rends-nous le chocolat.

¹³ Bouillon japonais à base de poisson et de varech (dashi).

J'hésitai entre couvrir la bouche de Chitanda ou lui donner une tape derrière la tête, mais, par chance, Sawakiguchi ne sembla pas relever cette entrée en matière hasardeuse.

— Quel chocolat ? Hmm, si je me souviens bien, tu es Chitanda, non ?

— Oui, je suis Chitanda Eru.

— Vous venez pour ?

Au moment où Chitanda allait encore lâcher une étrangeté, Satoshi coupa net, avec à-propos.

— C'est une urgence. Nous venons solliciter ton aide, senpai.

C'était formulé de façon absurde, mais un sourire enfantin fleurit sur le visage de Sawakiguchi. Entre personnes spéciales, on se comprend, j'imagine.

— Hmm. Ça va prendre longtemps ?

— Trois minutes, pas plus.

Pendant cet échange, je baladai de nouveau les yeux dans la salle. Les sacs et les vêtements d'hiver des membres du club d'astronomie étaient jetés autour des tables. Formes et tailles variées, mais cinq sacs, cinq tenues. Il y avait aussi une besace, qui devait sûrement appartenir à Sawakiguchi au vu du style. Les membres me fixaient, dubitatifs, sans trop savoir ce qui se passait. On avait dû les interrompre en plein moment intéressant, à en juger par la mine franchement contrariée de l'un d'eux.

Sawakiguchi hocha légèrement la tête deux ou trois fois, puis lança à l'assemblée :

— Je m'absente un moment. Avant d'entrer, si la difficulté de pioche est de trois ou moins, vous pouvez l'acheter avec 50 % de surcoût.

Sawakiguchi se leva et récolta un concert de huées.

— 50% !

— Trois ou moins, mais il n'y a déjà plus rien à acheter...

Elle répondit :

— Soyez reconnaissants que j'autorise le réassort à un moment pareil.
Si quelqu'un triche, c'est pénalité et il paye double.

Elle fit un signe de la main et sortit dans le couloir. Chitanda s'inclina poliment encore une fois.

— Désolée de vous déranger tous en plein... mais qu'est-ce que vous faisiez en fait ?

Sawakiguchi lâcha une courte réplique.

— De la SF.

— Science-fiction ?

À ma question en l'air, Satoshi en ajouta une autre :

— Space fantasy ?

— Ça s'appelle Star Fighter¹⁴, je crois. Bref...

Sawakiguchi me jeta un coup d'œil, se hissa sur la pointe des pieds pour voir le dessus de ma tête et croisa les bras.

— Ton imper est chouette.

Satoshi embraya aussitôt :

— Exactement, senpai. Comme on pouvait s'y attendre, tu as l'œil ! C'est le seul bon manteau d'hiver de Houtarou. On dirait qu'il pourrait cacher une mitrailleuse Thompson ! Terrifiant, non !

J'en cacherais bien une, si je pouvais. Ça me servirait quand je dois jouer les rabat-joie à tes idioties.

Chitanda appela poliment Sawakiguchi, qui fixait toujours mon manteau :

— Euh, senpai.

— Ah, oui. Alors ? Il s'est passé quoi ?

— Oui.

¹⁴ Ndt : Malgré des heures de recherches, le fantraducteur japonais anglais n'a pas trouvé de jeu de rôle sur table portant ce nom qui corresponde aux quelques lignes de description données ici.

Chitanda hocha la tête et me jeta un regard en arrière.

En mettant un coup de frein ici, Chitanda prouvait qu'elle avait un peu changé en dix mois. Elle n'est pas douée pour les détours. Cette franchise a souvent porté ses fruits, mais là, nous soupçonnions des membres du club d'astronomie d'un vol. Les accuser de front aurait pu tout envenimer. Pour éviter ça, je pris les devants.

— Excuse-moi, Sawakiguchi-senpai.

— Toi, tu es... oui, le détective Oreki-kun.

Le surnom, sans fondement, m'agaça un peu, mais je passai outre et pointai la salle de géologie.

— On nous a volé un chocolat de la Saint-Valentin dans notre salle.

Le regard de Sawakiguchi se durcit. C'est là que commençait l'esquive.

— Nous cherchons donc des témoins. Quelqu'un a-t-il utilisé le couloir entre 16h45 et 17 h ?

Difficile de savoir si la petite ruse, contourner la recherche du suspect pour ne viser que des témoins, prit. Avec un sourire intéressé, Sawakiguchi dit :

— Un chocolat de la Saint-Valentin volé, hein ? Pas un voleur de cœurs, mais il y en a qu'une telle élégance inspire encore apparemment.

Qu'y a-t-il d'élégant, là-dedans ? J'aimerais lui montrer Chitanda se mordant les lèvres de regret après le vol.

Sawakiguchi tourna la tête.

— 16h45 à 17 h ? Désolée, mais on était à fond, je n'ai pas l'heure en tête. En revanche, certains se sont levés... Nakayama, Yoshihara et Oda, je crois. C'est moi qui leur ai dit d'y aller.

Trois sur cinq, hein. Je sentis le visage de Chitanda s'assombrir.

Mais il restait une chose pour resserrer.

— Quelqu'un a-t-il rangé ses affaires et quitté la salle pour rentrer chez lui ?

— Pourquoi ? Personne n’a fait ça.

— Ah, Oda-san, c’est la fille, là-bas ?

— Cette fille, c’est Nakayama.

Même Sawakiguchi commençait à se lasser après cet enchaînement de questions. Tout en conservant une légèreté de ton, elle posa les poings sur les hanches et me fusilla du regard.

— Pour votre gouverne, personne n’est entré ici avec un chocolat. Tu peux penser que je mens, petit détective, mais ce serait un peu désagréable, non ?

Sur ces mots, elle rouvrit brusquement la porte et s’adressa, plus fort, aux occupants :

— Quelqu’un a-t-il aperçu quoi que ce soit qui ressemble à du chocolat dans cette salle ?

Les garçons éclatèrent de rire.

— Senpai, ne pose pas des questions aussi déprimantes !

— J’aimerais bien pouvoir dire oui !

Elle les désigna, comme une preuve.

— C’est tout ? On a fini ?

Comme prévu, elle n’était plus aimable. Même avec cette petite manœuvre, nous avions fini par éveiller sa méfiance. Je n’y pouvais rien. Par principe, je n’aime pas les heurts, mais... quelle corvée que cette conversation.

Je sauegardai au moins la politesse et m’inclinai devant Sawakiguchi-senpai.

— Merci pour ton aide, senpai. Excuse nos paroles déplacées.

— Bah, peu importe.

Elle rentra dans la salle d’option 5 sans se retourner. Peut-être était-ce mon imagination, mais le claquement de la porte me parut plus sec que d’habitude. Peu après, une voix remarquablement enjouée lança de l’intérieur : « Allez, on reprend ! »

Chitanda fixa la porte close, puis moi, l'air mortifié.

— Oreki-san... Sawakiguchi-san est fâchée contre nous, non ?

— Bien sûr qu'elle est fâchée.

— ...Mais ! Il faut absolument récupérer le chocolat de Mayaka-san !

Je me retournai. Même le visage de Satoshi s'était assombri. Son éternel sourire avait presque disparu, pour prendre une teinte vaguement ironique.

— Houtarou...

Il semblait vouloir me dire quelque chose.

Sans en tenir compte, je proposai de revenir pour l'instant à la salle de géologie.

Dehors, la nuit tombait bien. Il était temps d'en finir.

5

La salle de géologie était une pièce d'angle, ouverte sur trois pans de fenêtres, l'air froid s'y faufilait donc sans peine. Je baissai la tête tandis que l'oppression du froid me paraissait exercer une pression venue d'en haut.

— Il fait froid, murmurai-je machinalement, et obtins en retour des réponses chaleureuses.

— Ah bon ? Moi, ça va.

— T'es le seul ici à garder ton manteau, et tu te plains du froid ?

Non, c'était vraiment glacial.

Je regardai par la fenêtre : tout était blanc dehors. Je croyais que le grésil avait cessé, mais il s'était mis à neiger. J'avais entendu parler de « Noël blanc », et un « Valentin blanc » sonnait curieusement comme le nom d'un vin.

Je pris place à une table proche. Debout devant moi, Chitanda parla d'une voix qui trahissait sa fatigue.

— On fait quoi, Oreki-san ? Je n'arrive pas à croire que le club d'astronomie ait fait ça, mais...

Au lieu de répondre, je répliquai par une question.

— Y a-t-il un moyen d'accéder au quatrième autre que par cet escalier ?

Satoshi, assis aussi sur une table, posa le sac sur ses genoux et secoua la tête.

— Ce n'est pas impossible. On pourrait emprunter l'escalier de secours ou la trappe d'évacuation. Mais ce serait une affaire sérieuse. On peut aussi refaire le tour et utiliser l'autre escalier ciré. On peut y passer, si on veut.

— Mais il n'y avait aucune trace d'utilisation. Si quelqu'un passe là, il aurait laissé des empreintes. Il y a aussi un escalier qui mène au toit, mais il est habituellement verrouillé. Les élèves ne peuvent pas y aller sans surveillance d'un professeur.

Donc, l'escalier où se trouvait « l'artisan » resterait le seul accès. Certes, en se posant en hélicoptère et en descendant en rappel on pourrait y parvenir, mais je ne pensais pas que le chocolat d'Ibara recelât un secret d'une telle importance qu'il faudrait déployer des méthodes d'espion pour le subtiliser.

...Mais attends. Ibara utilisait une marque belge. Il est de notoriété que la Belgique est membre de l'UE. Et si le chocolat d'Ibara contenait une puce susceptible de déstabiliser l'Europe ? Alors là, le rappel et l'hélicoptère expliqueraient tout.

— Oreki-san ?

— Non, ce n'est rien.

Je n'avais entendu aucun bruit d'hélicoptère, de toute façon.

Où se trouvait donc le chocolat ? Je fixai la neige et eus une autre idée.

— Quand vous avez cherché le chocolat, vous avez regardé en bas ?

— En bas ?

Je fis décrire à mon doigt une demi-parabole dans l'air.

— Si on avait jeté le chocolat par la fenêtre, il serait tombé au sol, non ?

Chitanda secoua la tête.

— Si c'était le cas, je l'aurais vu.

Donc elle ne l'avait pas négligé. Mais qu'en est-il de ceci :

— Avez-vous vérifié les toilettes des filles ?

L'incrédulité se peignit sur leurs visages.

— Quoi ?

— Qu'as-tu dit ?

— Les toilettes des filles. Au quatrième, pendant ces quinze minutes, il n'y avait que cette salle, la salle d'option 5 et les toilettes des filles. Et comme le chocolat n'est ni ici ni dehors, ne pourrait-il pas avoir été caché dans les toilettes des filles ?

Sans attendre la fin de ma phrase, Chitanda agita sa jupe et fit un pas en avant. Voyant que je ne bougeais pas, elle me réprimanda :

— Je n’y avais pas pensé. Allons-y !

— Vas-y toute seule, alors.

— Oreki-san, on est plus efficaces à plusieurs...

— Si c’étaient les toilettes des garçons, pourrais-tu y foncer ?

Il semblerait que Chitanda ne se rendait pas tout à fait compte de l’environnement. Un petit « ah » s’échappa d’elle, elle rougit, s’inclina deux fois et fila. Au passage, les toilettes des garçons étaient au premier et au troisième, tandis que celles des filles étaient au second et au quatrième.

Satoshi regarda Chitanda partir, un demi-sourire aux lèvres.

— Tu penses vraiment qu’il est dans les toilettes ?

Je répondis sans dissimuler mon ennui.

— Non. Une chance sur dix mille.

— Une chance sur dix mille, ça fait 0,01 %. C’est si improbable que ça ?

— Satoshi.

Je soufflai.

— Je lançais juste une piste. Ferme-la un peu.

— ...D’accord.

Satoshi se tut. Il faudrait environ trois minutes à Chitanda pour revenir. La salle de géologie retrouva son silence.

Chitanda revint, les épaules affaissées.

— Ce n’était pas là...

Je hochai la tête et dis :

— Il ne reste qu’une possibilité.

— Hein ?

Chitanda leva la tête, honteuse. L'instant que nous avions différé depuis tout à l'heure arriva.

La porte de la salle de géologie s'ouvrit et la personne entra. Ibara Mayaka portait un pull beige par-dessus son uniforme de marinière et un bonnet en laine. Le pansement sur sa joue gauche masquait le bouton apparu à force d'avoir goûté trop de chocolat. Ibara nous regarda et exprima sa surprise.

— Hein, pourquoi vous êtes tous là ?

— Mayaka-san...

Je perçus le tremblement dans le murmure de Chitanda. Mais Ibara, sans remarquer l'expression de Chitanda, ôta son bonnet et parla d'un ton enjoué.

— Alors, mon chocolat, il était comment ?

Elle posait la question d'emblée. C'était logique : c'était son affaire principale.

Je jetai un coup d'œil à Satoshi. Il fixait Ibara d'un air vague et impassible. Il ne semblait pas disposé à prendre la parole.

C'était donc à moi de parler, mais Chitanda leva la main, m'obligeant au silence. Elle voulait sans doute s'expliquer elle-même, et je m'effaçai.

Chitanda fixa Ibara avec sérieux.

— Mayaka-san, je suis vraiment désolée.

Cette fois, je n'entendis aucune tremblote dans sa voix. Elle avait pris la résolution de dire la vérité. Ibara, elle, garda une expression interrogative.

— Pourquoi ? Il n'y a rien pour quoi tu doives t'excuser, non ?

— Euh... en fait...

Elle hésitait encore.

— Quand je suis sortie sans verrouiller la porte, ton chocolat a été volé...
Je suis désolée.

Chitanda prononça ces mots d'une voix ferme, sans fuir, mais ses yeux s'embruèrent. La réaction d'Ibara fut tout à fait inattendue : elle murmura simplement.

— Hmm. Je vois.

Après un court silence, un sourire amer, un peu gêné, apparut sur son visage.

— Alors il a été volé, hein.

Avec ce visage et ces mots. Je n'en crus pas mes oreilles. Je m'étais attendu à ce qu'Ibara explose de colère ce qui aurait été logique. En toute impartialité, je n'aurais pas laissé passer ça à sa place.

Mais elle resta calme. À l'inverse, Chitanda laissait libre cours à son émotion.

— Mayaka-san, je... !

Ibara secoua la tête vers Chitanda.

— Ne fais pas cette tête, Chii-chan. Tu t'inquiètes de ne pas avoir verrouillé la porte ? On ne pouvait pas prévoir qu'on déroberait un chocolat de Saint-Valentin.

— Mais !

— Même si quelqu'un d'autre est en faute, je ne te blâme pas. Pas du tout. En fait, je ne me rappelle même pas t'avoir demandé de surveiller le chocolat. J'ai l'impression d'avoir gâché ton aide.

Elle remit son bonnet, détourna le regard de Chitanda, poussa un soupir et murmura :

— Ça fait quand même un peu mal. Bon, je rentre pour aujourd'hui. Chii-chan, ne t'en fais pas, d'accord ?

Sur ces mots, elle fit demi-tour et quitta la salle de géologie d'un pas mesuré. Personne ne l'appela.

Nous, Chitanda, Satoshi et moi, nous regardâmes tandis que sa silhouette disparaissait.

Après son départ, Chitanda attendit qu'Ibara fût descendue dans l'escalier avant d'avancer avec détermination. Je me levai du bureau et me mis devant elle. Sans hésiter, elle s'avança jusqu'à ce que le bout de son nez fût à quelques centimètres du mien, puis s'arrêta enfin.

— ...Laisse-moi passer, s'il te plaît.

— Tu comptes faire quoi ?

Elle était beaucoup trop proche. Je fis un pas en arrière en parlant. Chitanda répondit en s'avançant à nouveau.

— Même si je dois employer des moyens coercitifs, je retrouverai le chocolat de Mayaka-san. Si je n'agis pas, je ne pourrai pas lui faire face demain.

— Comme tout le monde l'a dit, ce n'est pas ta faute. Même un avocat le dirait. C'était imprévisible.

— Je n'y connais rien en loi. Je ne peux simplement pas me pardonner. Aujourd'hui devait la rendre heureuse, et voilà le résultat. Je ne peux pas rester là sans rien faire !

Elle essaya de se faufiler devant moi.

Mon bras droit se tendit spontanément et saisit le poignet droit de Chitanda.

Sa main était chaude.

En tenant son poignet, je sentis, par la tension de ses tendons, qu'elle concentrait sa force dans le poing. Fallait-il lâcher prise ? Ou maintenir l'emprise ? Hésitant, je dis :

— Je ne peux pas prétendre comprendre comme toi. Je ne vis pas les choses avec une telle intensité. Mais laisse-moi faire. Je rendrai le chocolat d'Ibara à Satoshi avant la fin de la journée.

Jamais je n'aurais imaginé que viendrait le jour où l'économe en énergie Oreki Houtarou dirait : « Laisse-moi faire ».

Les yeux énormes de Chitanda s'écrouillèrent davantage. Elle ne relâcha pourtant pas sa poigne.

— ...Ça me réjouit que tu dises ça, mais si c'est le cas, je chercherai avec toi.

Je secouai la tête.

— Non. J'ai ma petite idée, mais je ne peux pas la mener à bien avec toi dans les pattes.

Un petit silence tomba. Chitanda demanda d'une voix basse :

— Tu sais qui c'est ?

Je la lâchai. Sans doute avais-je involontairement serré, car elle caressa légèrement le poignet que j'avais tenu.

Puis, contraint par les faits, je hochai lentement la tête.

— Qui l'a prise ?

— Il n'y a qu'une personne qui peut tenir le chocolat en ce moment. C'est elle.

Je laissai échapper un soupir.

— Nakayama, du club d'astronomie.

Une table chuta. Satoshi se leva à moitié, mais je l'ignorai.

— D'après le témoignage de « l'artisan », nous étions les seuls à monter depuis le troisième étage. D'après Sawakiguchi, il n'y a que trois membres du club d'astronomie qui s'étaient levés.

— Oda-san, Nakayama-san et Yoshihara-san, non ?

— Supposons qu'un d'eux soit entré et ait dérobé le chocolat. Mais si tu es le voleur, comment aurais-tu procédé ? Le chocolat d'Ibara est assez volumineux.

Chitanda hocha la tête et fit un geste pour indiquer une taille un peu inférieure à celle de sa taille.

— Il faisait à peu près cette taille.

— On ne peut pas dissimuler quelque chose d'une telle ampleur. Comme ce n'est ni dans les toilettes ni jeté dehors, il ne peut qu'avoir été emporté dans la salle d'option 5. Or Sawakiguchi a dit qu'aucun d'eux n'est entré avec un chocolat. Les autres ont confirmé. Si tout le club avait été complice, ça se tiendrait, mais ce n'est pas le cas.

Je me pointai du doigt, puis Satoshi.

— Impossible de cacher un tel volume dans un uniforme d'école. On peut le planquer dans un sac, et je peux l'imbriquer dans ma poche de manteau. Mais aucun membre du club d'astronomie n'est sorti avec son sac ou son manteau. Ils ne sont pas partis. Les poches sont trop petites. Même caché, un objet si volumineux rendrait leurs mouvements suspects.

Ensuite, je désignai Chitanda.

— Cela dit, on peut tricher avec uniforme de marinière : si on scotche le chocolat à la cuisse, la jupe le dissimule. Je n'ai aucune idée de ce qui a traversé l'esprit de Nakayama en volant le chocolat d'Ibara. Peut-être y a-t-il une querelle qui nous échappe. Mais, mis à part la raison, Nakayama est la seule qui puisse l'avoir caché, donc je suppose qu'elle l'a en ce moment.

Après un bref silence, je repris :

— Je transmettrai le chocolat d'Ibara à Satoshi aujourd'hui. J'en suis quasiment certain, mais ta présence me gênerait. Reste chez toi, ne t'inquiète pas pour ça.

Chitanda plongeait son regard dans le mien.

...Je regardai ailleurs sur-le-champ ; j'étais lamentable. Pourtant, un petit sourire revint sur le visage de Chitanda.

— C'est rare que tu t'avances autant.

— Ah bon ?

À vrai dire, je le pensais aussi : c'était me demander l'impossible.

— Très bien. Je ne sais pas ce que tu comptes faire, mais si tu dis que c'est mieux ainsi, je te crois.

La tension quitta mes épaules. Mon visage paraissait plus détendu.

— D'accord. Je t'appellerai si ça marche.

Chitanda annonça qu'elle attendrait mon appel et s'inclina.

Elle partit, ne laissant plus que Satoshi et moi.

Je fronçai les sourcils en regardant l'extérieur tout noir : il neigeait toujours.
Je pris mon sac sur l'épaule.

— Bon, allons-y.

Sur ces mots, Satoshi sauta du bureau.

— Ouais, allons-y.

Je m'assurai de bien fermer la porte à clef.

6

La route du retour, la nuit. Les phares et feux arrière passaient en éclairs. La neige se posait sur le devant de mon manteau.

Le vent était froid, je rentrai le cou dans mon imperméable. Satoshi marchait à mes côtés, un sac à cordon au bras et un sac à dos sur le dos. Pour tout rempart contre le froid, il n'avait qu'un gilet.

— Le chocolat de la Saint-Valentin aurait été volé en l'attachant à la jambe, hein ?

Je répétais à mi-voix ce que j'avais dit plus tôt, puis partis d'un rire bref.

— C'est impossible, non ?

— Et moi je trouvais ça crédible, dit Satoshi en faisant tourner son sac à cordon.

Je ris encore.

— Non, ça ne tient pas.

— Vraiment ?

— L'élève en question n'aurait pas pu savoir qu'Ibara avait décidé de laisser le chocolat dans la salle du club. Même en l'apprenant je ne sais comment, Chitanda le surveillait, et elle ne pouvait pas prévoir que Chitanda sortirait pour aller te chercher.

— Elle aurait pu, je pense.

— D'accord, admettons qu'elle savait tout. Même alors, le chocolat aurait fondu au contact de la peau. Et, en fondant, il dégage une odeur caractéristique impossible à masquer. Et surtout...

Le feu piéton se mit à clignoter alors que nous arrivions au milieu du passage.

Nous traversâmes en trotinant, et Satoshi se retourna.

— ...je n'arrive pas à imaginer une personne honnête voler un chocolat de Saint-Valentin.

Satoshi eut un rire cynique.

— Rien ne garantit que Nakayama soit honnête.

— Puisqu'une personne indélicate est en cause depuis le début, c'est normal que tu la soupçonnes.

Une pellicule de neige s'était formée sur le trottoir. À chaque pas, un crissement aigu se faisait entendre. Le vent fraîchit un moment. Je me serrai les épaules pour lui résister et attendis qu'il passe.

— Je suppose que je dois tenir ma promesse.

Satoshi se tut.

— ...Passe-moi ton sac.

J'entendis un petit rire venir de sa gorge pendant qu'il obéissait. Je pris le sac à ficelles et lui imprimai un grand mouvement vertical. Crrk.

Un son se fit entendre, semblable à des morceaux brisés qui frottent entre eux.

Je rendis le sac à Satoshi avec une politesse déplaisante.

— C'était beau, Houtarou.

Satoshi esqua peut-être un sourire, mais je ne pouvais y voir qu'une habitude ou un bluff.

La personne qui avait volé le chocolat, c'était Satoshi.

Dès que Chitanda avait dit que le chocolat avait été volé, j'avais conclu que Satoshi était le seul coupable possible. Même sans cette intuition, il ne restait, par élimination, que lui. Une fois le club d'astronomie écarté, il ne pouvait s'agir que de quelqu'un monté depuis le troisième. D'après « l'artisan », trois personnes avaient emprunté cet accès : Chitanda, Satoshi et moi. Je ne suis évidemment pas le voleur, et Chitanda est hors de cause puisqu'elle est la victime. Il ne restait donc que Satoshi.

Sans doute s'était-il dissimulé dans les toilettes des garçons du troisième après s'être séparé de moi en m'annonçant qu'il montait en salle de club. Les toilettes sont juste à côté de l'escalier, et celles du troisième sont bien pour les garçons. Il avait attendu là, sachant que Chitanda finirait tôt ou tard par sortir pour aller le chercher.

Quand il eut confirmé que Chitanda avait passé la cage d'escalier, Satoshi monta au quatrième. En chemin, « l'artisan » le vit. Il est possible qu'il lui ait aussi demandé si l'affiche était droite. Si ma mémoire est bonne, lorsqu'il nous avait demandé notre avis tout à l'heure, Satoshi avait répondu : « C'est trop bas, là ». S'il n'était pas déjà passé, il n'aurait jamais dit « là ».

Dans le local vide, Satoshi s'appropriä le chocolat d'Ibara. Mais, à sa surprise, il était énorme. Il comptait le glisser dans son sac à cordon, et se retrouva coincé. Le sac de Satoshi pouvait à peine contenir un livre au format 12-in. Quelle que soit la finesse de la taille de Chitanda, elle est assurément plus large qu'un livre.

S'il se contentait de le prendre et de filer, il risquait de croiser Chitanda à l'escalier, et la partie serait finie pour le chocolat. Alors, qu'a fait Satoshi ?

Les lampadaires s'étaient allumés. Nous approchions du pont. C'était une passerelle étroite, pour piétons. La passerelle était si étroite que deux personnes côte à côte empêcheraient qu'on puisse se croiser. Il n'y avait rien pour faire barrage au vent, et son grondement s'amplifia.

— Tu as hésité, en le brisant ?

Ma voix s'éparpilla dans le vent, Satoshi ne dut pas l'entendre. Il ne répondit pas.

Satoshi avait brisé le chocolat. Sans doute en abattant le coude sur l'emballage. S'il avait voulu penser au fait que c'était le cœur d'Ibara, il l'aurait sûrement traité avec plus de soin. Mais le résultat était le même. Le cœur avait été réduit à une taille qui tenait dans le sac à ficelles.

Puis Satoshi quitta la salle. Il croisa Chitanda sur le palier, lui servit probablement une excuse du genre « Désolé du retard, je m'étais trop plongé dans un truc ». Chitanda l'emmena alors en salle pour découvrir que le chocolat avait disparu.

Qu'a-t-il pensé en voyant Chitanda s'affoler ?

Nous nous arrê tâmes au milieu de la passerelle. Satoshi s'immobilisa aussi.

Pour que le vent n'éteigne pas ma voix, je haussai le ton.

— Maintenant, on est quittes.

— Quittes ? répondit Satoshi d'un rire ténu.

— Pour quel service ? Ce n'est pas l'histoire du jour de l'An, tout de même ? Si je dois choisir, je dirais que ce genre de trucs m'importe peu.

— Je parle d'avril dernier. Tu as inventé une histoire pour m'aider à échapper à Chitanda¹⁵.

Il lui fallut un moment pour se rappeler.

« Ah », fit-il.

— Oui, c'est vrai.

— À l'époque, tu as joué le jeu.

— Oui, je suppose. Je suis surpris que tu t'en souviennes vraiment.

— Bien sûr que je m'en souviens.

Je serrai les dents.

— C'était odieux. J'ai fait une bêtise.

— C'est ce que je me suis dit.

J'en suis certain désormais grâce à ce qui s'est passé aujourd'hui. J'ai saisi clairement ce que signifie tromper autrui avec de petites lâchetés. De façon inattendue, ou peut-être inévitable, la dupée, cette fois comme la précédente, c'était Chitanda.

— Mais c'était une histoire élégante, dit Satoshi.

— Quand l'économe d'énergie Houtarou s'est rendu compte de ses intentions, personne n'a été blessé... à part Houtarou.

¹⁵ Fait référence au chapitre 1 du tome 4 : « Si je dois le faire, je le ferai vite ».

Soudain, une rafale balaya la passerelle et la neige tournoya en volutes dans la nuit. Je relevai encore le col de mon imper. Les yeux baissés, je demandai :

— Tu pourrais au moins t'expliquer, non ?

— Une explication, hein...

Je n'avais aucune idée du pourquoi. Mais je supposais qu'il avait une raison. Disons que je croyais en lui. C'est pour ça que j'ai bricolé un raisonnement fictif acceptable pour Chitanda, et que j'ai agi pour boucler l'affaire. Un jour où je dirais « je l'ai fait parce que j'en avais envie », je pourrais me mettre en colère. Mais puisque personne ne m'a rien demandé, je me suis tu.

À la fin, pour convaincre Chitanda et la calmer, je n'ai eu d'autre choix que de faire d'une élève sans rapport le bouc émissaire. Il devait exister une meilleure méthode, mais je ne l'ai pas trouvée. À partir de maintenant, cette fille portera, tout au long du lycée, le malentendu de Chitanda.

J'ai fait tout cela parce que je croyais que Satoshi avait une bonne raison. Mais si...

— Si tu me dis que c'était pour rire...

— Et si c'était le cas ?

— Alors je devrais te frapper. Pour Chitanda et pour Ibara. Avec mon poing.

Satoshi haussa les épaules de façon théâtrale.

— J'aimerais autant éviter.

— Et si tu veux te taire, tu vas t'excuser auprès de Chitanda, et tant que tu y es, tu lui diras que c'est toi.

— Pire encore. Je n'avais pas l'intention d'impliquer Chitanda.

Satoshi leva les yeux vers le ciel. Un long souffle s'échappa de sa bouche.

Après un silence, il parla lentement.

— Je n'ai vraiment pas envie de le dire. Ce n'est pas un sujet dont j'aime parler. Mais je ne peux pas me taire, pas vrai ?

— J’sais pas ce que tu avais en tête. Tu n’as pas juste pensé, mais agi.

— Oui, exactement. Je ne le regrette pas, vraiment pas, mais...

Son regard quitta le ciel pour retomber au sol. Comme s’il s’était décidé, il se lança. Sa voix n’était pas très forte, mais je l’entendais malgré le vent.

— Houtarou, tu me vois comme quelqu’un d’obsessionnel ?

Je réfléchis un peu et répondis :

— Oui, je suppose. Tu es aussi un sacré amateur de tout.

— C’est là que tu te trompes complètement.

Satoshi s’adossa à la rambarde de la passerelle enneigée.

— Les amateurs et les obsessionnels se dévouent à quelque chose. Ils ne veulent perdre contre personne dans leur domaine, leur quotidien, c’est l’étude, la découverte.

— Tu n’es pas comme ça ?

— Non. Tu as oublié l’affaire de « l’Impératrice » ? J’avais dit que je ne pourrais être premier en rien, non ? Mais pour être précis, j’ai renoncé à viser la première place.

— Pourtant, tu as joué contre moi tout à l’heure.

Il parlait de notre duel à la salle de jeux. J’avais gagné deux manches à une.

— Oui.

— Tu n’as pas trouvé ça bizarre ? Je ne cherchais pas à gagner.

— On jouait beaucoup à ce jeu il y a deux ans, pas vrai ? Le moi d’alors me paraît assez pitoyable aujourd’hui. Je gagnais pour gagner. Si je perdais, je pinaillais et trouvais des défauts aux règles. Et ce n’était pas limité aux jeux. Si quelqu’un était calé sur Takeda Shingen¹⁶, je fouillais les livres pour en savoir plus que lui. À un moment, je suis même monté dans le train des maniaques du rail. Je voulais simplement gagner.

¹⁶ Takeda Shingen (1521–1573), des provinces de Shinano et de Kai, est un des principaux daimyos ayant combattu pour le contrôle du Japon durant l’époque Sengoku.

— J'étais obsédé par tout et rien. Je ne sais plus par quoi exactement, mais ça pouvait être n'importe quoi, l'agencement des couleurs sur des vêtements, l'ordre correct des traits d'un kanji. Même dans les kaitenzushi, je me concentrais sur l'ordre correct d'assemblage des garnitures, au point de ne pas remarquer les bonnes choses sous mon nez.

Satoshi se moqua de lui-même d'un rire étrange.

— Pour dire les choses, c'était ennuyeux. À force de vouloir gagner, même quand je gagnais ce n'était pas intéressant, et je ne supportais pas ce résultat. Je ne comprenais pas pourquoi, alors j'y ai beaucoup pensé. Quel idiot j'étais. Est-ce qu'on s'amuse quand on n'a pas une manière amusante de gagner ? Alors, un jour, j'ai été fatigué de ça. J'ai renoncé à être obsédé. Non, ce n'est pas ça. Je suis devenu obsédé par le fait de ne pas être obsédé. J'en ai oublié la cause exacte. Et après ça, Houtarou, chaque jour est devenu réellement plaisant. Aujourd'hui vélo, demain artisanat, puis je lisais sur le traité de sécurité nippon-américain, l'assurance-vie postale, la musique classique. En y mettant juste ce qu'il faut d'envie sans m'y fixer, je papillonnais. Une fois, tu as parlé de « rose shocking¹⁷ » pour décrire mon mode de vie, non ? C'était bien trouvé.

Satoshi ne s'adressait déjà plus à moi.

Je croisai son regard et le laissai poursuivre son monologue rétrospectif.

— Mais même dans ce confort, un problème restait.

— Je suis devenu obsédé par le fait de ne pas l'être, et je me suis installé dans cette vie. Je ne sais pas jusqu'où ta philosophie d'économie d'énergie porte ta vie, mais chez moi, l'absence d'obsession est un point crucial. Sans ça, je redeviendrais sans doute ce type lamentable.

— Et puis il y a Mayaka.

Je sentis ses poings se serrer.

¹⁷ Ou Rose choquant est un nom de couleur forgé par la créatrice de mode Elsa Schiaparelli en 1937 pour une nuance de fuchsia. Dans le monde anglophone, shocking pink est devenu synonyme de quelque chose de voyant, extravagant, exubérant. Le mode de vie de Satoshi est donc coloré, changeant, ostentatoire, plein d'énergie, comme un rose choquant. Quelque chose de brillant, séduisant, mais superficiel, qui attire l'œil sans rien approfondir.

— Mayaka est une fille extraordinaire. Tu ne t'en rends peut-être pas compte, mais elle l'est vraiment. Il n'y a personne comme elle. Si elle me disait vouloir être avec moi, ce serait comme un rêve devenu réalité. Mais alors... ai-je le droit de me laisser obséder par Mayaka ? J'avais décidé de ne plus m'attacher à rien, de ne plus me fixer sur quoi que ce soit. Pourtant, pouvais-je faire une exception pour elle ? Au départ, ça me paraissait simple. En vivant comme je l'entendais, j'avais trouvé un certain confort. Et puisque je voulais être avec Mayaka, je me suis dit qu'il suffisait de suivre ce désir. Mais c'était impossible, Houtarou. Totalement impossible. Parce que c'est justement en voulant que j'ai cessé de me fixer sur quoi que ce soit... et c'est encore en voulant que je me suis fixé sur Mayaka. Elle était une contradiction vivante dans ma résolution. Mayaka représentait un problème, mais l'ignorer aurait été une lâcheté de ma part. Il fallait que je trouve une solution, mais comment ? Peut-être me trompais-je en pensant pouvoir la trouver seul. À force de me débattre dans ce dialogue intérieur, j'ai fini par devenir quelqu'un d'incapable de lui faire du mal. Et pendant que je cherchais encore la réponse, la Saint-Valentin de l'an dernier est arrivée. Tu ne trouves pas que le chocolat, c'est un symbole parfait ? Si j'acceptais celui de Mayaka, ce serait comme admettre que je m'attache à elle. Et je n'étais pas encore prêt à le faire.

— C'est pour ça que tu ne l'as pas accepté ?

— Oui. Et c'est pareil cette année. Tu peux me traiter d'abruti. Un an a passé, et je suis toujours incapable de répondre. Dans ces conditions, je me suis demandé s'il y avait un autre moyen de refuser un chocolat que je ne pouvais accepter, à part le faire disparaître. S'il y en avait un... oui, je suppose qu'il y aurait quelque mérite à me coller un coup de poing.

Le silence retomba. Mais cela n'aurait pas dû concerner Chitanda.

— Tu as blessé Chitanda, dis-je.

Satoshi répondit avec un sourire douloureux.

— ...Mon plan n'a pas roulé aussi bien que le tien, Houtarou. Je n'avais pas prévu ça.

— Alors, tu pensais à quoi ?

— Nous étions tombés d'accord. Mayaka laisserait le chocolat dans la salle. Si j'étais prêt à l'accepter, je le prendrais. Sinon, je le laisserais. Avec ce pacte, c'est ce que j'avais prévu. Je ne dis pas que Mayaka est en faute, mais elle n'a pas pris en compte que Chitanda, qui l'avait aidée à le faire, voudrait assister à l'acceptation...

Alors c'était un plan concerté par Satoshi et Ibara ?

— Dans ce cas, tu as tout dit à Mayaka ?

— Bien sûr ! Évidemment ! Sinon, je manipulerais Mayaka à ma guise !

— ...Hmm, en fait, c'est exactement ce que je fais.

— L'an dernier, après que j'ai refusé son chocolat, on a parlé. Pendant des heures, plus en détail qu'aujourd'hui. Ça me rappelle des choses. Ça fait déjà un an. Je m'en suis pris une bonne. Au final, Mayaka n'a pas dit qu'elle comprenait, mais qu'elle attendrait. La Saint-Valentin suivante ferait office de test. Mayaka est restée calme en apprenant que le chocolat avait été volé, non ? C'est qu'elle a sans doute compris que c'était le signe que le voleur n'avait pas encore trouvé sa réponse. C'est ce que je pense.

Ibara avait compris que c'était Satoshi qui avait volé le chocolat. C'est ce que j'attendais. Mais je pensais aussi qu'elle se mettrait en colère ensuite. Puisque le chocolat de cette année était refusé comme celui de l'an dernier... Je ne sais même pas si ce serait une raison d'être en colère.

Si c'est ainsi, l'histoire des factions au club de manga était sans doute, elle aussi, un mensonge.

Satoshi ouvrit largement les bras. Les manches de son uniforme claquèrent au vent.

— Voilà, Houtarou, j'ai tout dit. Ce n'était pas une farce, et je ne me suis pas tu. Qu'est-ce que tu vas faire ?

... La neige redoubla.

Je redressai mon col. Il faisait trop froid pour rester au sommet de la passerelle. Je me remis en marche, mes pas crissaient dans la neige.

Satoshi emboîta le pas.

— Je ne peux pas raconter ça à Chitanda, hein ?

— Surtout pas. Je préfère me prendre un coup.

Je m'en doutais. Même si Satoshi parlait franchement à Ibara, ça resterait une discussion de mecs. De l'autre côté, Chitanda et Ibara auront sans doute leur discussion de filles. Comme je n'en connais pas le contenu, et que Satoshi ne m'a pas tout dit, moi non plus, je ne devrais pas tout dire à Satoshi.

Non, je me le demande.

Ma devise se résume à « si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas, si je dois le faire, je le fais vite ». C'est tout. Je n'ai rien à confesser. Je me rappelai tout à coup ce que je pensais à la bibliothèque en feuilletant le recueil de photos. Un économe d'énergie ne peut pas s'occuper d'une histoire d'amour. Il en va de même pour le mobile de Satoshi en brisant le chocolat maison. Mais les deux choses n'étaient que faussement semblables. Je m'étais trompé. Satoshi hésitait car il tenait à Ibara.

En traversant la rivière, où soufflait un vent glacial, je me sentis mal à l'aise. C'était lui qui était en tort au départ, et je l'avais poussé à dire des choses qu'il n'aurait pas voulu dire. Devais-je rattraper le coup ? Lui dire : « Désolé, je ne te connaissais pas bien, Fukube Satoshi » ?

Le dos tourné à Satoshi, j'eus un petit sourire amer.

Bon, je ne peux pas dire ça.

La passerelle n'était pas longue. Juste avant la rive, je demandai :

— Alors, des chances d'apporter bientôt une réponse ?

Je me retournai vers un visage sérieux qu'on ne voit pas d'ordinaire. Satoshi hocha légèrement la tête.

— J'y suis presque, encore un peu... Je n'arrive juste pas à mettre des mots dessus.

Je lui tapai l'épaule.

— Désolé de t'avoir fait tout dire dans ce froid. Je te paye une canette de café.

Là-dessus, son sourire habituel revint. Il fit tourner son sac, et j'entendis les morceaux de chocolat brisé s'entrechoquer.

— Marché conclu. Puisque tu invites, je prendrai un thé rouge.

De retour chez moi, je fis infuser du thé pour réchauffer mon corps transi.

Après en avoir bu la moitié, j'appelai Chitanda.

Je lui dis que tout s'était terminé sans histoire, que j'avais remis le chocolat à Satoshi, et que tout risque de tension était écarté. Chitanda s'en satisfit-elle ? Ne sachant pas combien de temps dureraient ses remerciements, je les interrompis et raccrochai.

J'avais menti. Peut-être me suis-je permis cette audace, mais personne ne pourra me le reprocher.

Je regagnai ma chambre, m'étendis sur le lit et fixai le plafond.

D'ailleurs... rien ne dit que Chitanda ne me ment pas. Il est admis aujourd'hui qu'il y a plus d'un point de vue à toute chose. De toute façon, je ne comprends pas entièrement Satoshi, qu'on peut pourtant appeler un vieil ami. Même si personne ne ment, il se peut qu'il y ait malentendu, ou que l'autre ait mal interprété des mots.

Quoi qu'il en soit, il est impossible qu'Ibara n'ait pas deviné que Chitanda voudrait assister à l'acceptation du chocolat. Satoshi le comprend-il ? Qu'Ibara a peut-être utilisé Chitanda pour pousser Satoshi à accepter ? Ou bien je vois trop loin ?

Je n'en sais rien. Et je n'ai pas cherché. Si la membre du club d'astronomie, Nakayama, avait réellement volé le chocolat avec l'astuce physique que j'ai évoquée, je ne serais pas là à fixer mon plafond.

Une tablette de chocolat traînait au sol. C'était l'unique chocolat de la Saint-Valentin que j'avais reçu cette année.

Je ramassai ce chocolat, qui semblait venir de l'étranger, en arrachai l'emballage et dépliai le papier d'aluminium.

Je croquai dans le chocolat noir qui apparut.

Le goût se répandit dans ma bouche. Intensément sucré, puis amer, comme je m'y attendais.

Peu à peu, la saveur s'estompa, disparut, ne laissant que sa trace.

La poupée qui fit un détour

1

Après avoir traversé le centre-ville de Kamiyama et suivi la route vers le nord-est, j'atteignis une longue pente douce. Mes pieds, sur les pédales de mon vélo, se firent lourds, mais sans douleur. La pente n'était pas assez raide pour m'obliger à pédaler debout, pourtant je sentais ma température corporelle monter.

Des bosquets clairsemés bordaient la route de part et d'autre, et l'on pouvait distinguer çà et là les restes de neige au sol. Les signes de présence humaine disparurent brusquement, comme si une catastrophe venait de se produire. En réalité, d'un point de vue historique, la zone vallonnée au nord-est de Kamiyama formait autrefois un village indépendant, sous un autre nom. C'est du moins ce que m'avait raconté Satoshi. Aujourd'hui encore, on appelle cette région Jinde. La pente se fit un peu plus marquée un court instant. Bien que les indices du printemps se fissent plus insistants, les matinées restaient glaciales : il faisait si froid que je pouvais voir ma respiration s'échapper en volutes blanches et hachées.

Je remarquai un sanctuaire au sommet de la colline. J'avais déjà pris cette route plusieurs fois : la première en suivant Satoshi ; la suivante, lorsque nous avions fêté tous les quatre la fin du Festival Culturel du club de littérature classique. Mais c'était la première fois que je remarquais la présence de ce sanctuaire. Sans doute parce qu'à chaque fois, j'avais emprunté cette route dans un certain tumulte.

Aujourd'hui, j'étais seul. Qui aurait cru que moi, Oreki Houtarou, adepte autoproclamé de l'économie d'énergie, me lèverais de si bon matin pour pédaler jusqu'à un village lointain ? En pensant qu'une chose pareille eût été impensable un an plus tôt, j'eus un sourire amer. La divinité du sanctuaire était Kshitigarbha¹. Je descendis de vélo pour faire une pause et, d'une main, adressai une prière au bodhisattva.

¹ Le bodhisattva qui veille sur les enfants, les voyageurs et le monde souterrain (Jizô).

Après le sanctuaire de Kshitigarbha commençait une descente.

Je distinguais des taches de neige dans les rizières.

Les rayons du soleil matinal traversaient l'air glacé.

La colline n'était pas très haute, aussi la vue n'avait-elle rien d'extraordinaire. Pourtant, au milieu de la plaine étendue, parmi les maisons éparses, je vis un domaine entouré d'une clôture blanche d'un style inhabituel. Un majestueux pin se dressait dans le jardin de la propriété. C'était la demeure des Chitanda. On devinait déjà de loin qu'il s'agissait d'une grande maison, mais il fallait y entrer pour mesurer l'ampleur déconcertante du salon de réception et le raffinement infini du ranma².

Mais je ne me rendais pas chez Chitanda aujourd'hui. Je tournai la tête.

Derrière la résidence des Chitanda coulait un ruisseau qui partageait la vallée en deux rives. De l'autre côté, un petit temple s'adossait à la montagne, au vert encore vif, comme s'il la grignotait. Je ne voyais pas le bâtiment principal ; je ne le devinais qu'à la bannière dressée devant.

C'était ma destination. Le sanctuaire Mizunashi, si je ne me trompe pas.

C'était il y a deux jours.

Allongé mollement sur mon lit, je lisais un pavé qui semblait sans fin lorsque le téléphone sonna.

— Allô. Désolée de te déranger pendant tes vacances.

C'était Chitanda. De nature, elle a un ton poli et une voix douce, mais lorsque nous nous parlons face à face, ses grands yeux et nos expériences passées m'influencent toujours, me rappelant qu'elle n'est pas seulement une fille appliquée. Cependant, au téléphone, sans voir son visage, j'eus l'impression qu'une dame m'appelait.

— Je n'étais pas vraiment en vacances.

— Hein ? Oreki-san, tu as des cours de rattrapage ?

— Non, pas du tout...

² Élément architectural placé au-dessus des portes.

Mes notes n'étaient certes pas les meilleures de Kamiyama, mais elles n'étaient pas assez mauvaises pour qu'on m'impose des séances supplémentaires. De l'autre côté du combiné, Chitanda reprit calmement :

— C'est les vacances de printemps.

C'est vrai. J'étais bel et bien en train de savourer mes vacances de printemps, sans le moindre souci au monde.

— Je suis désolée de t'appeler si brusquement, mais...

Elle semblait vraiment gênée, si bien que je retins mon souffle, me demandant de quoi il pouvait bien s'agir.

— As-tu quelque chose de prévu après-demain ?

Je jetai un œil au calendrier. Aucun plan ni pour après-demain, ni pour le jour suivant, ni pour le reste des vacances. Si ma sœur avait été là, elle m'aurait sûrement traîné quelque part, mais heureusement, elle voyageait dans le Nanki³, me laissant goûter à une paix rare.

— Non, rien.

— Je vois. Tant mieux.

Je sentis un soulagement manifeste à l'autre bout du fil. Puis Chitanda poursuivit :

— Euh, Oreki-san. Je sais que c'est soudain et un peu embêtant, mais... pourrais-tu, s'il te plaît, m'aider à tenir un parapluie ?

Le combiné à la main, je penchai la tête sans réfléchir.

Si c'était avril l'an dernier, je me serais sérieusement demandé si « tenir un parapluie » n'était pas une expression à double sens. Mais après un an à côtoyer Chitanda, j'avais appris que, lorsqu'elle demande un service, elle omet souvent la moitié des explications.

— Explique-moi depuis le début.

— Depuis le début ? Très bien. Tout a commencé à l'époque de l'après-guerre.

— Ah non, plutôt depuis le milieu, et d'une manière que je puisse comprendre.

Elle semblait avoir conscience de son travers. D'une voix embarrassée, elle avoua :

³ Une région située au sud de Honshû.

— Pardon, je suis mauvaise pour expliquer les choses...

J'entendis un petit « Euhm... » étouffé, puis elle reprit, ses pensées visiblement remises en ordre.

— En gros, un sanctuaire près de chez moi célèbre la fête des poupées⁴. Il y a l'empereur et l'impératrice, les ministres et trois dames de cour. Autrefois, il y avait aussi un ensemble de cinq musiciens, mais avec la baisse du nombre d'enfants, on l'a supprimé.

— Je vois...

Je ne voyais pas du tout le rapport entre la natalité et un orchestre de poupées, mais surtout, il y avait là une contradiction fondamentale. La fête des poupées a lieu en mars, or nous étions en avril.

— Ce n'est pas un mois en retard ?

— Ah, si. C'est parce qu'ils suivent le calendrier luni-solaire.

Je fus tenté de répondre « Ah bon ? Et alors ? » Est-ce courant, une fête des poupées décalée d'un mois ? Sans se soucier de mon silence dubitatif, Chitanda poursuivit :

— Les poupées royales ont des porteurs de parapluie, mais... la personne qui tenait ce rôle depuis des années s'est soudainement déboîté la main dans un accident. Je ne voudrais pas te forcer, mais il nous manque du monde. J'ai demandé à plusieurs personnes du voisinage, mais aucune n'était disponible.

— Je comprends.

— Le costume a une taille précise, donc tout le monde ne peut pas le porter. Par exemple, il serait trop grand pour Fukube-san, mais je pense qu'il t'irait parfaitement.

Elle marqua une pause, puis, comme si elle attendait ma réaction, ajouta :

— Cela ne prendra pas plus d'une heure. Pourrais-tu, s'il te plaît, nous aider ?

Je sentis mon visage se crispier.

⁴ En japonais cela se dit Hina matsuri, fête traditionnelle qui a lieu chaque année au Japon le 3 mars. C'est un jour consacré aux petites filles. Les jours précédant le 3 mars, les petites filles japonaises exposent de précieuses poupées posées sur des petites estrades à plusieurs niveaux. Ces poupées spéciales, qui se transmettent parfois de génération en génération, sont rangées dans un carton tout le reste de l'année. Elles représentent des personnages de la cour impériale de l'ère Heian.

En somme, je n'avais qu'à tenir un parapluie à côté du présentoir à poupées. Mais, honnêtement, cela me paraissait fastidieux. Et quel que soit le talent oratoire de Chitanda, je savais que je me sentirais gêné de participer à une fête d'un village où je n'avais aucune attache.

— Pas vraiment intéressé.

— Ah... je vois...

Un silence pesant suivit.

Mais en y repensant, personne ne ferait attention au porteur de parapluie. Et si Chitanda, malgré ma réputation de flemmard, m'avait demandé de l'aide, c'est qu'elle devait être réellement dans l'embarras.

Si je pouvais simplement lui rendre service, ce n'était pas si terrible.

— Enfin... d'accord, j'irai.

— Hein ? Vraiment ?

À en juger par le changement soudain dans sa voix, elle était sincèrement surprise. Après une profonde inspiration, elle retrouva son ton habituel, plein de bonnes manières.

— Merci beaucoup. Tu me rends un grand service.

— Donc, après-demain, je n'ai qu'à rester debout à côté des poupées, c'est bien ça ?

— Oui, et tu marcheras avec elles. Ce n'est pas grand-chose, mais tu recevras un petit cadeau en remerciement.

Ah, il y aurait une récompense. Finalement, ça ressemblait à un petit job ponctuel.

J'étais presque satisfait de ses explications, lorsqu'un détail me frappa. Non, ça n'allait pas.

— Marcher avec les poupées, tu

dis ? — ...Oui.

— Les poupées marchent ?

— Oui.

Elle répondit comme si c'était évident, mais sa voix faiblit peu à peu. J'allais lui demander : « Pourquoi les poupées marcheraient-elles ? » quand elle s'empressa d'ajouter, comme si elle ne supportait plus d'attendre :

— Elles ont beau être des poupées, arrête de répéter « poupée » sans arrêt, s'il te plaît. Moi aussi, je trouve ça embarrassant.

Quelque chose clochait. Vraiment. Je réfléchis un instant.

Mon rôle se limitait à tenir un parapluie pour une poupée, mais Chitanda disait que la poupée marchait. Et elle était dans l'embarras en entendant le mot « poupée ».

Une seule conclusion s'imposait.

— Ne me dis pas que la poupée, c'est...

— ...Ah. Tu veux dire que tu ne sais vraiment rien à ce sujet ?

Exactement ce que je pensais.

Après avoir ajusté le combiné, Chitanda reprit plus en détail :

— Chaque année, selon le calendrier luni-solaire, le sanctuaire Mizunashi célèbre la fête des poupées en faisant défiler des jeunes filles déguisées en poupées. Elles forment une procession et défilent dans le village. Je croyais que la fête des poupées vivantes du sanctuaire Mizunashi était assez connue, je pensais que tu en avais entendu parler...

— ...

— Oui, je tiens le rôle de l'impératrice chaque année depuis le collège... Fukube-san avait dit qu'il viendrait me voir.

Mais Satoshi avait ses cours de rattrapage et ne pouvait finalement pas assister au défilé. Il m'appela la veille, la voix pleine d'amertume, comme s'il tapait du pied.

— Écoute, Houtarou. Tu vas tenir un parapluie pour Chitanda pendant qu'elle joue l'impératrice. Quoi qu'il arrive, ne te trompe pas !

Moi, j'étais surtout préoccupé par le costume qu'on me ferait porter en tant que porteur de parapluie derrière la poupée.

Il me restait un peu de temps avant l'heure prévue, mais je ne voulais pas risquer de me perdre sur une route inconnue. J'ajustai mon trench-coat et descendis la pente à toute vitesse.

2

De là-haut, on voyait bien que le village était entouré de montagnes sur ses quatre côtés. Quelques bâtiments se détachaient, et, sans doute parce que la saison des semis n'était pas encore venue, les champs n'offraient que de la neige qui tenait par plaques et quelques feuilles éparses. Satoshi m'avait dit qu'on cultivait le lotus après la récolte du riz, et j'avais souri d'un air vague en me disant qu'à présent c'était aussi la saison où Chitanda devait pousser⁵. Pour l'heure, impossible de dire si les feuilles dans les rizières étaient celles du lotus.

Je longeai le ruisseau bordé d'arbres. Leurs feuilles étaient tombées à l'automne dernier et les bourgeons n'étaient pas encore sortis. Même sans goût pour les beautés de la nature, je pouvais reconnaître cette essence tant elle est commune : des cerisiers. Les abricotiers avaient déjà fleuri dans la rue commerçante en ville. Je pensais que ceux-ci auraient fleuri aussi.

Les plantes ne sont pas des produits sortis d'usine, elles ont parfois des caprices. Tandis que je remontais le cours d'eau pour le franchir, un cerisier en pleine floraison surgit devant moi. Toutes ses fleurs n'étaient pas ouvertes, mais alors que les autres arbres demeuraient encore dans la réserve de l'hiver, celui-ci avait la moitié de sa ramure en fleurs. Sans doute une histoire d'exposition au soleil. Voir un arbre solitaire en avance sur les autres avait quelque chose de fascinant.

Je stoppai le vélo. Cette floraison sauvage m'étonna, mais je n'étais pas venu pour contempler les fleurs. Je sortis de ma poche un mémo où Chitanda m'avait noté l'itinéraire pour rejoindre le sanctuaire Mizunashi.

« Depuis la pente, remonte le ruisseau : tu tomberas sur un cerisier en avance. Passe le pont Chôkyû juste après et suis le chemin. »

Je devais donc franchir le premier pont après le cerisier. Je me hâtai.

⁵ Hotarou compare Chitanda à une fleur de lotus dans « Le fantôme, lorsqu'on l'examine ».

Je sentais l'atmosphère de fête. Aux bannières frappées d'armoiries suspendues aux auvents. Aux cris des enfants qui marchaient. Aux fanions blancs, là-bas. Et surtout, au simple fait que je pédalais dans les rues à neuf heures du matin alors qu'il n'y avait pas cours.

Au détour d'un virage, j'aperçus enfin un petit pont. Ce devait être le pont Chôkyû. Comme l'indiquait son nom⁶, il était très ancien. Étroit, il ne semblait pas praticable en voiture.

Pourtant...

Mon pédalage se fit plus hésitant.

— Hm ?

En y regardant de plus près, un panneau d'affichage se dressait près du pont. Voilà qui était fâcheux. On pouvait y lire : « Passage interdit ».

Le pont était en travaux. À lire l'avis, on le reconstruisait car il s'était dégradé. De fait, ce tablier de bois noirci n'inspirait guère confiance, et les planches nues, sans la moindre trace d'asphalte, semblaient d'un autre âge.

Pour l'instant le panneau « Passage interdit » était en place, mais on ne travaillait pas encore sur l'ouvrage. En forçant un peu, je pouvais donc passer. Sauf qu'un petit camion était garé de l'autre côté, et deux hommes en casque jaune et combinaison jaune-gris déchargeaient ce qui ressemblait à des éléments d'échafaudage. Des ouvriers d'une entreprise de travaux publics, sans doute... Il serait idiot de traverser de mon propre chef et de les mettre en rogne. Heureusement, le pont ne faisait que quelques mètres. J'interpellai les deux hommes de l'autre rive.

— Excusez-moi !

Celui qui se retourna avait le teint hâlé, à faire penser à l'été malgré le froid. Peut-être bronzé par son travail, ou alors amateur de ski l'hiver. En tout cas, il ne semblait pas difficile.

— Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

⁶ « Chô » (長) signifie « long » et (久) « ancien/longtemps ».

— Je peux traverser ce pont ?

— Bien sûr, pour l'instant tu peux passer. Vas-y.

Il fit un geste de la main. Je poussai mon vélo et franchis le pont Chôkyû. Les planches grinçaient et ployaient sous mes pas. Mieux valait en effet le refaire au plus vite.

De l'autre côté, l'ouvrier posa la main sur la hanche et sourit.

— On commence dès qu'un autre camion arrive, après on ne laissera plus passer.

— D'accord, merci.

Il me faudrait donc reprendre un pont en aval pour le retour. Je ne devrais pas me perdre.

Tournant le dos au pont Chôkyû, je fus pris d'un doute... Puisque Chitanda habite Jinde, elle devait être au courant des travaux. Étrange qu'elle m'ait indiqué ce pont. Et ce n'était sûrement pas une blague.

Enfin, puisque j'avais pu passer, je n'avais rien à redire. Le sanctuaire devait se trouver le long du chemin. Je remontai encore un peu.

À bien y penser, j'avais déjà vu Chitanda en kimono pour le Nouvel An. C'était pour une visite au sanctuaire et aujourd'hui, pour une fête. Je ne crois pas à ce genre de choses, mais le fil du hasard est curieux.

Comme on le devinait de loin, le sanctuaire Mizunashi était adossé au flanc de la chaîne. Rien à voir, par la taille, avec le sanctuaire Arekusu où j'étais allé au Nouvel An. Un torii modeste, un escalier de pierre étroit, un bâtiment principal sans prestige, simplement ancien. Incomparable avec Arekusu, qui fait aussi office de site touristique, mais on voyait bien que les gens de Mizunashi faisaient ce qu'ils pouvaient. Un calendrier des travaux était placardé à l'entrée, et un panneau annonçait en gros caractères : « Procession des poupées vivantes à 11 h 30 ».

Je n'avais jamais mis les pieds dans le hall principal d'un sanctuaire de ma vie, et cette année j'en étais déjà à deux. Allez savoir pourquoi, on se sent vite plus hardi la deuxième fois. Sans rapport avec Arekusu et Mizunashi, bien sûr, mais c'est un peu comme franchir avec aplomb le noren⁷ d'un restaurant Don⁸ de Nagoya lorsqu'on a déjà été dans un Don d'Osaka. Venger ses ennemis d'Edo à Nagasaki, comme on dit ?⁹ Quoi qu'il en soit, je ne me sentais pas si petit au milieu des anciens en happi¹⁰.

Le hall principal, bien plus petit qu'à Arekusu, devait faire une vingtaine de tatamis. Je m'approchai d'un homme d'âge mûr, l'air de faire fonction d'intendant, et posai la question :

— Alors, que dois-je faire ?

La procession débutait à onze heures trente, mais on nous avait demandé d'être là à neuf heures trente. Il restait du temps, et je n'avais rien à faire. L'homme au nez rougi me toisa d'un air soupçonneux.

— Et toi, t'es qui ?

Il avait lancé ça sèchement.

— Je m'appelle Oreki. On m'a demandé de tenir un parapluie.

— Connais pas.

— Je ne suis pas quelqu'un d'ici.

— Fnnnn...

Il me fixa longuement. Avait-il compris ? Venu ici en grelottant pour être reçu de cette façon, j'avais de quoi tirer la tête.

— Vous n'avez pas eu de nouvelles de Chitanda ? On m'a dit que le porteur habituel s'était blessé et qu'on me faisait venir à sa place.

⁷ Court rideau fendu en tissu que l'on accroche à la porte d'entrée des magasins, des restaurants ou des maisons au Japon.

⁸ Don pour Donburi (un plat populaire où l'on sert des bols de riz garni).

⁹ Ndt : Régler ses comptes, ou prendre sa revanche, dans un endroit ou un contexte complètement différent de celui où le tort a été subi

¹⁰ Manteaux japonais amples et informels portés en festival.

Une fois mon identité confirmée, son attitude changea du tout au tout.

— Ah ! Donc tu remplaces Hazawa. Je vois. Pourquoi t'es venu si tôt ?
Les hommes se changeront tout à l'heure, t'aurais pu prendre ton temps.

...Si j'avais su, je me serais appliqué à traîner. Voyant ma mine déconfite à l'instant même d'entrer en service, l'homme m'emmena près d'un poêle à pétrole.

— Je m'occupe des préparatifs. En attendant, réchauffe-toi.

— D'accord.

Parfait. Munie de la permission, je remis mon trench-coat blanc et me transformai en statue chauffée au poêle, exercice où j'excelle. Si je pouvais me changer au dernier moment, Chitanda devait commencer vers neuf heures trente, sans doute.

À part moi, tout le monde avait à faire et s'affairait de tous côtés. D'ordinaire, quatre ou cinq personnes stationnaient là ; mais dès qu'un homme en happi entrait en tapant du pied, on échangeait trois phrases et ça sortait, ça rentrait, à tour de rôle. Par exemple :

— Hé, qui s'occupe du saké ?

— C'est Nakatake-san. Mais l'après-midi, on en est où ?

— J'ai confié ça aux femmes, mais vérifie quand même.

Ou bien :

— Hanai-san ! Un coup de fil d'un journal !

— Un journal ? Ce ne serait pas la NHK ?

— Ils ont juste dit qu'ils venaient d'un journal.

J'appris à cette occasion que l'homme au nez rouge s'appelait Hanai.

Un instant emporté par l'agitation ambiante, je me surpris à attendre le moment avec une certaine impatience. Parfois, quelques regards pesaient sur moi, l'air de dire « C'est qui, celui qui ne fait rien ? Il fiche quoi, là ? », mais tant que j'évitais de croiser les yeux, je n'avais pas à m'en émouvoir.

...Je ne choisis pas systématiquement la voie du moindre effort. Simplement, ici, j'avais deux excellentes raisons de ne pas bouger d'un pouce du poêle.

Premièrement, je ne connais pas les lieux. J'ignore tout des relations entre gens et de l'organisation de la fête. Personne ne m'a rien demandé, et si je m'imposais, je gênerais.

Deuxièmement. Il fait bon devant le poêle.

Accroupi, je dus finir par devenir invisible : la plupart passaient sans me voir. J'étais en train de redouter qu'on m'oublie jusqu'au départ de la procession, quand Hanai se leva. Il me lança rapidement :

— Toi, tu tiens le parapluie de Chitanda, pas vrai ?

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Bien. Je te préviens au cas où : il y a un deuil chez les Sono, on change donc l'itinéraire.

— Vraiment... C'est triste.

À cette réponse, Hanai acquiesça légèrement.

— C'était une mort paisible. Alors, tu veux le nouveau parcours ?

— Non.

— Dans ce cas, contente-toi de suivre celui qui est devant toi. Ce sera un peu plus court.

Une fois son message passé, il repartit en hâte. De toute façon, si je devais me contenter de suivre Chitanda, savoir l'itinéraire n'avait guère d'intérêt. S'il ne m'en avait pas parlé, je serais passé sans apprendre le malheur des Sono. Puisque la personne était allée au terme naturel de sa vie, je lui adressai en silence une prière.

Le piétinement lourd des préparatifs ne faiblissait pas.

— On n'a pas le compte de geta ! Où sont passées les zôri¹¹ des femmes ?

¹¹ Sandales japonaises plates à lanière contrairement au geta qui sont montées sur deux dents de bois.

— Tu cherches combien de paires ?

— Une paire.

— Alors c'est pour Chitanda. Elle a amené les siennes.

Allais-je porter des zôri, moi aussi ? Et donc des tabi¹² ? Pour l'instant, je portais de banales chaussettes, bien serrées contre le froid. Ça irait, non ?

...Bien sûr que non. L'effervescence générale m'avait gagné : impossible de me calmer. Tout va bien, je n'ai qu'à demander à Chitanda. Pas de quoi s'en faire.

Mais notre communication ne serait peut-être pas parfaite. J'étais peu rassuré.

Avec le temps, de plus en plus de gens déboulaient, la mine contrariée. Un vieil homme tout blanc entra et tonna d'une voix telle qu'on se demandait d'où elle sortait.

— Nakatake ! Qu'est-ce que t'as fait pour le saké ?

Un homme tassé dans un coin se leva non sans mollesse. Un gaillard épais, un peu simple d'aspect, mais solidement bâti

— J'ai passé commande. Ils livrent cet après-midi.

— Et l'après-midi, c'est à quelle heure ?

— 13h.

— Imbécile !

Le coup de tonnerre me fit tressaillir jusqu'à l'autre bout de la pièce.

— La procession rentre à 12h30, 13h c'est trop tard ! Je t'ai toujours dit de garder de la marge. Rappelle-les et avance ça, tout de suite !

Le responsable du saké avait l'air de ne pas apprécier, mais il répondit « Je m'en occupe » et sortit précipitamment. Le vieil homme balaya la salle du regard, et je croisai ses yeux par mégarde.

¹² Chaussettes séparant le gros orteil des autres.

« Oh », lâcha-t-il, et, le visage toujours aussi sévère, s'avança d'un pas vif vers moi. Se penchant un peu, il dit :

— C'est toi que Chitanda a sollicité ?

Comment dégager pareille présence ? J'eus envie de répondre « Non, vous vous trompez » et de m'enfuir, mais ce n'était pas possible.

— Oui.

Je ne pus rien ajouter. Sans m'en rendre compte, ma position à genoux s'était muée en seiza¹³.

Le vieil homme inclina la tête.

— Merci d'être venu jusqu'ici. On manque de bras, on finit par importuner les gens de l'extérieur. J'espère que tu nous excuseras.

Je retirai mon trench-coat d'un geste et me redressai.

— Pas du tout ! Désolé de ne pas pouvoir faire grand-chose, vu que je ne suis pas d'ici. Je ferai en sorte de ne pas gêner. Si vous avez besoin de moi, n'hésitez pas.

Il releva la tête et plissa les yeux.

— Tu es bien élevé.

...On ne me l'avait encore jamais dit.

— Repose-toi jusqu'à l'heure, ajouta-t-il en s'inclinant de nouveau avant de quitter la pièce.

J'étais, semble-t-il, officiellement autorisé à me détendre.

Et ce genre de tranquillité, ça ne s'achète pas dans le commerce¹⁴.

¹³ Position assise formelle au Japon : les deux genoux au sol, les jambes sous les cuisses, les fesses posées sur les talons.

¹⁴ Expression issue d'un proverbe japonais : « *Ce genre de chose ne se vend pas chez le grossiste* » (問屋で売っていない, *ton'ya de utte inai*), qui signifie que certaines choses, comme la chance, la sagesse ou la sérénité — ne s'obtiennent pas facilement.

J'entendis cet échange alors que des hommes entraient et sortaient :

— Vous avez réglé l'histoire du pont Chôkyû ?

C'était Hanai au nez rouge. Un grand mince vêtu d'un happi, à la carrure solide, lui répondit.

— J'ai confié ça au professeur Murai.

— À Murai ?

Le ton de Hanai trahissait une légère amertume, ce que le grand remarqua.

— Il y a un problème ?

— Non, enfin... bon. Ils ont bien suspendu les travaux ?

— Il a dit que tout irait bien, qu'il arrêterait le chantier le jour de la fête, même si ça retardait la fin.

N'étant pas du secteur, cela ne me regardait pas. J'aurais pu me taire. Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Je l'ignore moi-même. Quoi qu'il en soit, je bougeai les lèvres, toujours accroupi près du poêle.

— Les travaux ont déjà commencé au pont Chôkyû.

La phrase eut un effet énorme, inattendu. Hanai, son interlocuteur, le vieil homme, le type qui s'était fait gronder pour le saké, bref, tout le monde se tourna vers moi d'un même mouvement.

Même moi, je comprenais que c'était grave. Les yeux de Hanai semblaient prêts à lui sortir de la tête.

— Qu'est-ce que tu dis ?

Il en resta sans voix un instant, puis aboya sur le grand :

— Shige ! Tu as confirmé le report ?

L'homme appelé Shige se troubla.

— Je l'ai martelé au professeur Murai ! Il a dit qu'il s'en chargeait, et on ne peut pas joindre l'entreprise d'ici !

— Toi.

Cette fois, c'était pour moi.

— Tu en es absolument sûr ?

Il se planta devant moi. Être apostrophé comme ça met mal à l'aise.

— En arrivant, j'ai vu un panneau « Passage interdit ». Comme il y avait des ouvriers, j'ai demandé si je pouvais traverser, et ils m'ont laissé passer.

— Donc ils ont juste mis le panneau ?

— Oui... mais ils m'ont dit qu'ils commençaient dès qu'un autre camion arrivait.

L'effervescence de la pièce retomba d'un coup. De la cuisine, sans doute, un bruit aigu me vrilla l'oreille. Le vieil homme prit la décision :

— Sono-kun, prends ton camion et va voir. Tanimoto, appelle Murai... non, appelle l'Agence de construction Nakagawa.

Le grand s'appelait donc Tanimoto Shige. Shigeru ? Shigejirô¹⁵ ? Je n'en savais rien. Hanai acquiesça :

— Oui, faisons ça.

Puis il me lança un regard mauvais, comme si on allait me lyncher s'il s'avérait qu'on pouvait passer le pont Chôkyû.

...Mes craintes furent vaines. Dix minutes plus tard, l'homme nommé Sono, un homme corpulent dont le happi semblait prêt à éclater, revint, hors d'haleine, mais cria d'une voix claire :

— C'est vrai ! Les travaux ont démarré !

Je devinais l'enjeu : le parcours devait inclure la traversée du pont.

— Shige ! Tout est de ta faute !

¹⁵ Hotarou se demande comment écrire « Shige » en kanji : pour info : 茂 et 重.

Tanimoto avait lui aussi son mot à dire. En suant à grosses gouttes sous la pression de Hanai, il articula pourtant nettement :

— Il y a quelque chose qui cloche. Le professeur Murai a bien appelé l'Agence Nakagawa pour arrêter le chantier le jour de la fête !

— Alors...

— Apparemment, quelqu'un les a contactés avant-hier pour dire qu'ils pouvaient suivre le calendrier prévu.

Sono prit sa défense :

— Comme dit Shige. Je viens d'avoir quelqu'un de l'agence : c'est exactement ce qu'ils m'ont dit.

— Comment on a pu en arriver là... lâcha quelqu'un, dépité.

L'ambiance s'alourdissant, j'eus soudain envie de filer. Hausser un sourcil ? Dommage, vu ma tête déconfite, je n'en étais pas capable, même si je n'avais aucune raison de m'en faire. Je me contentai d'observer, interloqué.

Celui qui fit preuve de sang-froid fut, une fois encore, le vieil homme aux cheveux blancs.

— L'agence, on s'en occupera plus tard. Il a dû y avoir un cafouillage. Ce qui importe, maintenant, c'est l'itinéraire.

Une horloge ronde, sans la moindre élégance, trônait sur le linteau et nous apprenait sans aucune once de vergogne qu'il serait bientôt dix heures trente.

L'itinéraire d'origine était d'une simplicité extrême.

Depuis la route devant le sanctuaire, on descendait le cours d'eau. Ensuite, on devait franchir le pont Chôkyû et remonter. Vers le sanctuaire, un autre pont, le pont Kaya, permettait de repasser et de rentrer. Et c'était tout.

Sauf que le pont Chôkyû était désormais inutilisable.

Avisés de l'urgence, les hommes qui s'étaient dispersés pour les préparatifs revinrent. La vaste salle d'attente se changea en salle de réunion étroite. Je ne pouvais plus rester planté là à me chauffer près du poêle.

J'ôtai de nouveau mon trench et m'assis bien sagement dans un coin. Puisqu'ils allaient parler de choses qui ne concernaient pas un étranger, j'aurais voulu sortir, mais j'avais manqué le moment.

Quelqu'un lança le débat.

— On ne peut pas faire arrêter les travaux, d'une manière ou d'une autre ? Il nous faut cinq minutes pour traverser.

Si c'était possible, on n'aurait pas à discuter. Hanai secoua la tête.

— Outre la procession, il y a des journalistes et des caméramans. Si quelqu'un se blesse en traversant, c'est l'entreprise qui trinque. Puisqu'ils ont commencé, on ne leur demandera pas l'impossible. Pour éviter ça, on avait justement pris des dispositions, mais...

Il balaya la salle du regard. Tanimoto devait être là.

— Tant pis. Et si on longeait le pont Chôkyû, puis demi-tour ?

En se frottant le menton, Hanai se fit rabrouer de toutes parts.

— Impossible !

— Revenir sur nos pas ?

— Et la rive ouest, ils n'auront pas les poupées ?

Je saisis l'idée générale. Les deux rives, est et ouest, faisaient front commun pour la fête. Faire défiler les poupées d'un seul côté ferait des mécontents.

Hanai concéda et proposa autre chose :

— Alors on passe le long de Chôkyû, on revient, on gagne la rive ouest par le pont Kaya, on repasse devant Chôkyû et on rentre ?

Aller-retour deux fois ? C'est une manière de faire, mais...

Cette fois, un seul homme contesta à haute voix. Je ne l'avais pas encore vu.

— Ça double le temps. Et la distance à pied.

— On n'a pas le choix.

— Vraiment ? Ça chamboule tout notre planning. Et avec la télé qui vient, on ne va pas donner ce piètre spectacle.

Un autre prit la parole :

— Et les poupées se fatiguent déjà pas mal. Doubler la distance, mauvaise idée.

Quelle lumineuse remarque ! Je ne sais pas combien pèse un parapluie, mais marcher deux fois plus, très peu pour moi.

Mis en porte-à-faux, Hanai avait le visage aussi rouge que son nez.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, qu'est-ce qu'on fait, alors ?
D'autres idées ?

— On peut aller jusqu'au pont Tôji.

Un jeune proposa :

— Si on traverse Tôji et qu'on remonte par Kaya, on ne double pas la distance, non ?

D'après le fil de la conversation, il y aurait donc un autre pont, en aval de Chôkyû. Était-ce le cas quand j'avais longé la rivière ? Sans doute, mais je n'y avais pas prêté attention.

Pourtant, à cette proposition, Hanai fit la grimace, sans mot dire. Et pas seulement lui : un malaise parcourut l'assemblée.

L'heure de la procession approchait. Quelqu'un allait-il débloquer la situation ?

Je ne sais pas si l'on peut parler d'inertie, mais le silence, lui, fut rompu. Je crus qu'on avait ouvert la porte par erreur, et une femme à l'embonpoint d'âge mûr entra, la voix intriguée :

— Excusez-moi... Désolée de vous déranger, mais y a-t-il ici un certain Oreki-san ?

— Ah, oui.

Je me redressai.

— C'est moi.

Elle me dévisagea, l'air toujours plus perplexe. J'eus la désagréable impression d'être un grossier personnage.

— Qu'y a-t-il ?

— Eh bien... la fille des Chitanda te cherche. Elle souhaite te voir.

Chitanda ?

Attendaient-ils que l'intrus s'éclipse ?

Je quittai la salle en hâte, laissant derrière moi cette atmosphère lourde où chacun se taisait.

J'ignorais ce que Chitanda me voulait, mais j'étais heureux qu'on m'ait appelé.

3

Mais il ne m'était pas permis de regarder directement Chitanda.

On m'avait conduit dans une pièce à peu près de la taille de la salle d'attente où les hommes discutaient du plan d'action. Il y faisait plus chaud grâce aux poêles à pétrole plus nombreux. Un large rideau faisant écran comme une grande tapisserie qui barrait la pièce. Impossible de voir s'il y avait quelqu'un derrière, et combien. Je sentais bien qu'il ne fallait même pas essayer. L'odeur du pétrole emplissait l'air, mêlée au parfum des cosmétiques.

Une voix douce parvint de derrière la tenture.

— Es-tu présent, Oreki-san ?

C'était la voix de Chitanda, je crois. On n'en connaît pas deux comme celle-là. Pourtant j'hésitai une seconde.

Chitanda employait souvent ce ton posé. Je l'avais entendu mille fois, mais derrière ce tissu, sa voix paraissait plus apprêtée, un peu plus froide. Une voix qui impose la tenue, l'ordre.

— Désolée de devoir parler ainsi. On est en train de m'habiller.

Je m'étais demandé à quoi servait ce large rideau, et mon hypothèse se confirma... c'était le vestiaire des femmes. Je répondis confus par des « ah », et des « oh ». Le malaise que je ressentais là faisait presque passer la salle solennelle d'à côté pour une salle de sieste. Je rajustai mon trench-coat, glissé de mes épaules.

— Je t'ai convoqué pour une seule chose. Il y a eu un contretemps, n'est-ce pas ?

— ...Ouais.

— Est-ce grave ?

— On dirait bien.

— Je vois.

La voix se tut un instant. Chitanda était-elle seule derrière le rideau ? Ce serait surprenant. La procession ne se résumait pas à elle. Je ne savais pas comment étaient leurs tenues, mais ce genre d'habillement ne se fait pas tout seul. Je ne dis rien. Au bout d'un moment, elle reprit :

— Alors raconte-moi ce qui s'est passé. Nous manquons de temps.

C'était vrai. Si le départ était à onze heures trente, il allait falloir que je me change. Je comprenais l'urgence, et pourquoi Chitanda voulait s'occuper de l'affaire. Elle m'avait appelé moi plutôt qu'un autre, sans doute parce que, du même âge, je suis plus facile à joindre.

Et pourtant.

Parler sans se voir, comme au téléphone, m'aurait d'ordinaire convenu. Mais là, les mots me restaient un peu en travers. Peut-être parce que je passais soudain du froid au chaud.

Ça va. Rien d'insurmontable. J'humectai mes lèvres et me lançai.

— Au pont Chôkyû...

Les travaux avaient commencé.

Ils étaient censés être suspendus.

Mais l'entreprise avait reçu l'instruction de poursuivre.

Résultat : impossible d'utiliser le pont Chôkyû, et les hommes débattaient avec force d'un itinéraire de remplacement. Je résumai tout cela de manière rapide.

Pas même une toux derrière le rideau. Un petit signe d'acquiescement m'aurait rassuré. Peut-être que ces bruits existaient, mais ne traversaient pas l'épais tissu. Je n'avais aucune idée de la façon dont elle écoutait. Assise bien droite pendant qu'on lui coiffe les cheveux ? Ou la tête en bas, qui sait... Plus important : m'écoutait-elle seulement ?

Pris d'un doute, j'interrompis mon récit.

— Quelqu'un a proposé de passer par le pont Tôji, mais... tu m'écoutes ?

La réponse fusa.

— Oui, je t'écoute.

Ce n'était pas seulement bref : il y avait dans ce « oui » une froideur que je ne lui connaissais pas. Comme si elle parlait l'éventail devant la bouche. Je l'imaginais, appuyée sur un bras, étouffant un bâillement. Je soupirai, résumai brièvement l'atmosphère pesante chez les hommes, et terminai.

Je me tus. On n'entendait plus que le souffle doux de la combustion au pétrole.

...Non, pas seulement.

En tendant l'oreille, je perçus un chuchotis étouffé. Quelqu'un parlait à quelqu'un. Était-ce Chitanda ? Ou l'autre personne, restée muette jusqu'ici ?

Puis tomba l'appréciation :

— Tu as très bien résumé la situation.

Merci bien.

Mais ses mots suivants étaient d'un autre ton. Je crus l'entendre inspirer, puis sa voix monta, plus assurée :

— Murai-san est conseiller municipal de Kamiyama. Quand il a parlé de « repousser la fin des travaux », ce n'était peut-être qu'une façon de s'exprimer. Mais, puisque les négociations passent par lui, l'Agence Nakagawa ne peut guère aller contre sa volonté. Nous devons donc considérer que l'appel leur demandant de poursuivre le chantier aujourd'hui était bien réel.

Sous cette diction nette affleurait un timbre qui m'était familier. Cet élan ardent tapi sous sa tenue irréprochable. À l'évocation de « Chitanda », je revois toujours le début : depuis avril dernier, elle a entraîné Satoshi, Ibara et moi dans pas mal d'affaires. Une personne débordant de curiosité.

Autrement dit, pas d'éventail. Elle veut comprendre qui et pourquoi. Elle se tient sans doute tout près du rideau. Bâiller ? impensable. Je n'avais aucun doute : ses yeux énormes brillaient d'énergie. Du pur Chitanda.

— Pourquoi auraient-ils...

Derrière le tissu, la curiosité s'éveilla.

Mais ce fut tout.

J'avais entrevu l'étincelle, et voilà qu'elle s'éteignit net, comme si de rien n'était.

Assis bien droit sur le tatami, j'entendis non pas « Je suis curieuse », mais :

— Ce n'est pas grave. Le problème n'est pas si sérieux.

Deux choses me brûlaient les lèvres, mais je ne répondis pas. La première était : « C'est tout ? », ce que je ne pouvais évidemment pas dire.

Je me raclai la gorge :

— Vraiment ? Là-bas, ça n'avait pas l'air d'une broutille.

— Peut-être, mais des solutions existent. Pour le dire simplement, nous hésitons, pour des raisons religieuses, à aller plus en aval.

Elle disait cela comme si nous étions dans un cours magistral. Je n'étais pas spécialement preneur, mais j'eus tout de même envie de lâcher un : « Vous pouvez détailler ? »

Elle réfléchit un instant.

— Oreki-san, pourrais-tu porter un message à ces messieurs ?

— Mmh. Bien sûr.

Alors, d'une voix empreinte de fermeté :

— Je vais aller parler au prêtre de l'autre côté. Je demanderai aussi à mon père de contacter personnellement les responsables. Dis-leur cela, s'il te plaît.

Je me demandai une seconde si l'un de ses travers ne refaisait pas surface. C'était court, un peu elliptique. Quand Chitanda sollicite un service, elle a tendance à escamoter l'explication. Si je le lui signale, elle complète d'ordinaire soigneusement.

Mais cette fois, quand je demandai : « C'est tout ? », il ne vint de l'autre côté du grand tissu que quelques mots secs, presque froids :

— Ils comprendront.

Et c'est tout ce que je rapportai.

De retour chez les hommes, quelle glacière, cette pièce, je transmis le message.

À peine avais-je commencé que Hanai laissa voir un soulagement manifeste.

— Très bien, on lui laisse la main... Bon, tout le monde, on passera par le pont Tôji.

On eût dit que l'itinéraire se décidait pendant même que je tentais d'y voir clair.

C'était l'heure du Sturm und Drang¹⁶, sans place pour les doutes.

Le départ de la procession était pour bientôt, après tout.

¹⁶ « Tempête et stress » ; ici : période d'agitation.

4

Mon habillage avança à un rythme effréné.

Dehors, le soleil de printemps étendait ses rayons. On m'ôta le sweat-shirt avec lequel j'étais venu. Évidemment, impossible aussi de garder le trench-coat. Par-dessus mes sous-vêtements, on me passa un haori¹⁷ et une sorte de hakama¹⁸. La tenue avait des manches assez longues, mais les ourlets remontaient trop : on voyait bien un tiers de mes tibias.

— Ça ne me va pas vraiment.

Je le dis à celui qui m'aidait à m'habiller. On m'avait fait venir parce que j'étais censé correspondre à la taille, mais manifestement non. Mon habilleur, qui n'avait pas l'air d'avoir atteint vingt ans, sourit pourtant :

— C'est comme ça que ça se porte.

— Ah bon ?

J'avais froid aux pieds. Ça me rappelait l'histoire du jour de l'An : additionnez « Chitanda » et « vêtements traditionnels », le résultat donne automatiquement « froid ».

— C'est le meilleur ajustement. Si les ourlets étaient un peu plus longs, c'est moi qui tiendrais l'ombrelle.

Il l'était, plus grand que moi, avec des cheveux teints d'un brun clair, une allure de grand frère décontracté. Mais si un jeune de ce gabarit était disponible, Chitanda n'aurait pas eu besoin de me recruter. À l'idée que nous allions bientôt partir, une nervosité inconnue me gagna, et je grognai :

— Si c'était juste une histoire d'ourlets, il aurait mieux valu que ce soit toi, non ?

¹⁷ Veste traditionnelle légère japonaise.

¹⁸ Pantalon ample à plis sur le devant

Il haussa les épaules en me tendant une paire de tabi noirs.

— On n'a pas souvent l'occasion de voir une procession comme celle-ci, je suis rentré exprès. Si j'y participais, je ne pourrais pas la regarder.

C'est vrai que, moi, je regarderai surtout le dos de Chitanda.

Je n'aime pas trop ces vêtements, et j'ai un blocage psychologique avec l'idée d'enfiler des tabi déjà portés. Mais là, je n'avais pas le choix. Je les mis à contrecœur.

Me voilà donc en haut noir, pantalon noir, chaussettes noires. Ces tibias découverts me donnaient décidément l'impression d'être indécent.

— Bien, ensuite ceci.

Il me tendit une sorte de combinaison blanche.

— Enfile ça, je noue à la taille.

Comme il disait, il serra le cordon en nœud papillon.

Il y avait un élastique aux poignets, assez serré. Les manches, amples, laissaient deviner le noir en dessous. Une fente descendait du côté, de la taille jusqu'aux genoux, où l'on voyait les plis du hakama. Le devant de la combinaison était plat, sans col ; autour du cou, un liseré noir apparaissait : un empilement noir et blanc.

Je vois, même un cheval de bât gagne à être scellé s'il est bien apprêté¹⁹. Je commençais à ressembler à quelqu'un du cortège.

— Et ça, sur la tête.

Il me passa un chapeau noir, genre cylindre écrasé sur le côté. Une sorte d'eboshi²⁰, je suppose.

Mauvais pressentiment. Jusqu'ici, ça allait. Mais avec ça...

J'essayai tout de même.

¹⁹ Équivalent à « L'habit fait le moine ».

²⁰ Littéralement « chapeau-corbeau » : coiffe noire laquée portée autrefois par les nobles de cour.

Mon reflet, en pied, dans le miroir. Le type me dévisagea et marmonna :

— Ça ne te va pas des masses.

Exactement ce que je pensais.

Que l'habit traditionnel aille ou non à Oreki Houtarou, la fête allait commencer.

On disait que le problème du pont était réglé, mais l'heure du départ serait repoussée : quinze minutes de retard sur l'horaire initial.

Je sortis par la porte du fond. Les « poupées » devaient sortir par l'entrée principale et se rassembler devant le sanctuaire. Ce ne serait pas encore mon tour. C'est seulement une fois la file formée que je me fondrais l'air de rien derrière Chitanda, l'ombrelle au-dessus d'elle.

Parfait. Préparatifs bouclés.

Peu habitué aux tabi, mal à l'aise, je longuai le couloir du bureau du sanctuaire vers la sortie. On me fit passer des zôri. Je marcherais avec ça pendant une heure, peut-être plus avec l'itinéraire modifié. Je traînais vers l'entrée, non que je me sois écorché : ces sandales n'étaient pas confortables, mais ce serait supportable.

En sortant, j'aperçus un homme dont le happi semblait prêt à glisser de ses épaules. L'homme, je crois qu'il s'appelait Sono, tenait l'ombrelle et m'attendait. Papier rouge tirant sur le pourpre, plus grande que je ne l'imaginais. Plus ouverte qu'une ombrelle occidentale, elle formait presque un T. C'était impressionnant. Je marquai un temps et puis Sono m'encouragea :

— Hé, la fête des poupées vivantes, c'est pas un truc où on se tue à la tâche. Détends-toi.

— Tu dis ça comme s'il y en avait d'autres.

— Et comment ! Il y a pas mal de fêtes au printemps.

— Ah bon ? Ça doit être épuisant, pensai-je en acceptant l'ombrelle...

Elle a l'air massive, mais n'est pas si lourde. Un peu plus qu'une ombrelle en toile. À deux mains, tenir une heure devrait aller.

Fuuuu. J'inspirai. Sono demanda :

— Tendu ?

...Un peu.

Et les « poupées » se rassemblèrent.

D'abord l'empereur. Avec un eboshi lui aussi, mais, contrairement au mien, un ornement comme une longue queue derrière. Tout en noir, à l'exception du blanc de ses sandales qui dépassait sous la tenue. De la vêtue, royale par excellence, un détail me frappa : ce noir n'était pas un noir franc. Un motif, à peine plus sombre, y était brodé. De loin je ne distinguais pas lequel, mais, l'espace d'un éclair, j'eus l'impression de rayures. L'« empereur » avait une allure fière, une tenue élégante, et un visage plein d'assurance.

C'est ce que je crus, mais grosse erreur. Je n'en croyais pas mes yeux : ce n'était pas un homme, toutes les poupées étaient incarnées par des femmes. Et ce visage de l'empereur, je le connaissais. Ces yeux incisifs, cette ligne de menton délicate. Elle ne me bernerait pas en relevant ses cheveux : c'était une élève de première au lycée Kamiyama, Irisu Fuyumi !

Mes rapports avec Irisu remontaient au Festival Culturel, où nous nous étions rendus service mutuellement. Je ne connais pas sa vie, mais je savais au moins que sa famille n'habite pas ici. Avait-elle, comme moi, été sollicitée « de l'extérieur » ? Irisu fixait droit devant, sans la moindre gêne. Sans un regard alentour, elle ne me remarqua pas.

Puis vint l'impératrice.

Tellement de monde avait afflué devant le sanctuaire que je me demandais d'où ils sortaient. Sans doute aussi des visiteurs venus d'ailleurs que Kamiyama. La fête des poupées vivantes semblait drainer plus de touristes que je ne l'aurais cru. Rien d'étonnant à ce que Chitanda ait dit qu'elle était « assez célèbre ».

La foule tapissait l'esplanade. Les appareils photo, innombrables, se levaient. Sans ce grand soleil, on aurait eu l'averse ininterrompue de flashes. L'empereur, dans une collection de poupées, porte le noir : d'où le noir d'Irisu. Et l'impératrice ?

Chitanda sortit en jûnihitoe, le kimono en douze couches.

La couche extérieure orange. Dessous : pêche, vert aquatique, un jaune calme et élégant, puis du blanc. Un motif d'anneaux courait sur le tissu. Un éventail tressé de cinq couleurs reposait avec douceur entre les mains de la « poupée ». Maquillée, le regard baissé, Chitanda fit quelques pas sur l'esplanade. Il suffisait de deux ou trois pour comprendre qu'elle maîtrisait l'art de marcher dans cette tenue bien lourde.

« Ah », fis-je.

Pas bon. Vraiment pas bon, ce costume. Merde, je n'aurais jamais dû venir.

Autrement dit...

Qu'est-ce que je veux dire par là, d'ailleurs ?

Autrement dit... rien du tout, je suppose.

Je me suis toujours enorgueilli d'une certaine aisance en japonais.

Et même si je ne suis pas la logique incarnée, j'ai toujours cru faire partie de ceux qui rangent leurs idées à la raison.

Pourtant, ce jour-là, au sanctuaire Mizunashi de Kamiyama, un jour de printemps, vers 11h45, au moment précis où je vis Chitanda avancer en jûnihitoe...

Je n'ai pas les bons mots pour expliquer pourquoi j'ai pensé : « merde ».

J'ai envisagé mille raisons, aucune ne tient. « Si je n'ai pas à le faire, je ne le fais pas. Si je dois le faire, je fais vite. » Mon principe d'économie d'énergie se trouvait mortellement compromis. Impossible d'expliquer ce pressentiment.

Je n'arrêtais pas de me répéter, sincèrement : « merde, ça ne va pas. »

Derrière le kimono de Chitanda s'étirait une longue traîne d'obi, un voile ajouré soutenu par deux femmes en tenue traditionnelle pour qu'il ne frôle pas le sol. Une chevelure démesurée dévalait son dos, liée d'un ruban de papier doré.

Qui ne connaît pas Chitanda croira que la fille au jûnihitoe a de si longs cheveux ; moi, je sais qu'ils ne le sont pas : c'est une perruque.

Après cela vinrent les ministres de gauche et de droite, puis les trois dames de cour. Hélas, je n'en regardai aucune.

Me rappelant que je devais abriter Chitanda de mon ombrelle pourpre, je me glissai dans la procession, gracieuse, déjà en marche. L'ordre : Irisu, Chitanda, les deux femmes tenant ce long obi, puis moi.

En avançant sur le sentier étroit, je pestai contre la chose car c'était bien encombrant... En effet, je ne voyais pas Chitanda.

Outre les touristes, pas mal de médias étaient là. Je remarquai un téléobjectif gigantesque sur trépied braqué sur nous. Plus loin, d'autres caméras embusquées. Si une scène à applaudissements survenait, nous passerions sans doute à la télé ; je me dis que j'en aurais le trac. En réalité, face aux caméras, rien ne changea. Je ne sentis presque aucune différence.

La raison ? Je n'étais que du décor, pas un premier rôle.

La file était plus longue que je ne l'imaginais. Un groupe d'hommes en uniforme suivait, jouant des flûtes traversières. Je ne les voyais pas, mais, à entendre des « don, don » mêlés au souffle, il y avait aussi des tambours taiko.

Nous descendîmes le chemin parallèle à la rivière que j'avais remontée à vélo. Le matin, je grelottais malgré mon trench-coat. À présent, la lumière paisible du soleil était agréable. La brise se faisait sentir sur l'eau en ce mois d'avril où l'air restait vif et d'une fraîcheur qui n'avait rien de désagréable.

Les touristes étaient rangés en deux files le long du passage étroit. Jamais de ma vie je n'avais été ainsi « regardé ». Enfin, je doute que quiconque s'intéresse au garçon à l'ombrelle, tout au fond.

Je levai les yeux un instant.

Nous avions dépassé sans m'en rendre compte le pont Chôkyû problématique et nous nous dirigions vers le pont Tôji. Je ne le compris qu'au moment de franchir l'eau.

Soudain, mon champ de vision fut rempli de rose et je levai la tête.

Chitanda marchait sous un cerisier en fleurs. Des corolles mi-ouvertes, d'autres pleinement épanouies.

Sous ces fleurs hors saison, Chitanda avançait, silencieuse, en jûnihitoe. Le soleil tiède, bienveillant. Le toit de tuiles d'une vieille maison posée là par hasard. La neige résiduelle dans les rizières. La surface diaphane du ruisseau, gonflée par les eaux provenant de la fonte des neiges. Le murmure du courant. Rien, dans tout cela, ne semblait hors de place.

Du moins, c'est-ce que je ressentis.

Pourtant, de Chitanda avec sa chevelure filante et son obi trainant, je ne voyais que le dos.

Je n'ai jamais eu grande sympathie pour la curiosité chronique qui la saisit. Mais là, je me pris à penser : « Est-ce cela que ressent toujours Chitanda ? »

En effet, j'étais curieux de voir son visage.

Ici, à cet instant...

Si je pouvais croiser ses yeux fardés, abaissés²¹...

— Houtarou !

On m'interpela. Je sursautai puis me retournai.

Satoshi se tenait parmi le public.

Je me remis face à l'avant, l'air de rien.

²¹ Ndt : C'est une image très japonaise : le regard baissé symbolise la dignité, la pudeur et la grâce féminine. La beauté résidant en effet dans la discrétion. Houtarou, lui, voudrait justement voir ce visage dans son ensemble, croiser ses yeux malgré cette retenue, ce qui ajoute une tension presque romantique à la scène.

5

Le saké arriva en retard, mais grâce au nouvel itinéraire, il parvint tout juste à temps. Au retour au sanctuaire, le cortège fut accueilli par un plat chaud et du saké réchauffé. Il y avait bien eu quelques accrocs en route, mais tout s'était terminé sans incident, et il ne restait plus que la fête du soir. Le repas de midi fut d'un calme absolu et les sourires fleurirent.

Chitanda et les autres « poupées » ne prirent pas leur déjeuner et se rendirent à la salle des prières. Pour se purifier, je suppose.

Par nature, les poupées reçoivent les fautes des hommes. Il faut bien traiter les impuretés accumulées. Je ne sais pas depuis quand le sanctuaire Mizunashi célèbre la Fête des Poupées Vivantes, mais puisqu'on fait jouer les poupées par des humains, le rite a quelque chose d'étrange. Si l'on songe aux incantations, on pourrait même dire qu'il frôle le dangereux. Il n'est donc pas vide de sens que les poupées vivantes subissent aussitôt une purification à leur retour.

Celui qui débitait tout ça n'était pas l'encyclopédie ambulante des informations inutiles, Fukube Satoshi... mais Ibara. J'avais remis mes vêtements ordinaires, renfilé mon trench, et je mangeais des mitarashi dango dans un coin de l'esplanade avec Ibara et Satoshi. Je ne savais pas qu'Ibara pouvait en dire autant sur les pratiques ésotériques.

Satoshi, lui, était sur un autre sujet.

— C'était miraculeux, Houtarou.

— Que tu aies réussi à venir pour la fête ?

— Ah, oui, ça aussi, incroyable. Je n'aurais jamais cru qu'ils repousseraient l'horaire.

On dirait qu'il a enfourché son vélo dès la fin de ses cours de rattrapage, a foncé à toute allure et nous a rejoints sur la seconde moitié du pont Tôji. Il fouilla son petit sac en lin et en sortit un appareil jetable.

— Mon matériel était pourri, mais c'est toujours mieux que rien. Une chance sur dix mille, ça valait le coup de dégainer ce truc. J'aurais eu horreur de gâcher l'occasion, et sans photo je me serais mordu les doigts.

— Alors, tu l'as prise ?

— Pile, avec le cerisier dans le cadre.

Je me tus. Satoshi afficha un sourire en coin et ajouta :

— D'après ton style, tu ne pourras pas te résoudre à dire « fais-moi une copie pour souvenir », hein ? T'en fais pas, je t'en donnerai une même si tu ne le demandes pas.

— La tenue ne t'allait pas du tout.

Ibara trouva le moyen de lâcher la seule réplique qui n'était pas nécessaire.

Au final, je n'avais pas vu Chitanda au sanctuaire Mizunashi. Je ne sais pas quand la purification s'est achevée, mais les touristes s'étaient volatilisés après la procession, et Satoshi comme Ibara n'avaient pas envie de traîner. « Passe le bonjour à Chitanda ! » lança Satoshi en quittant le sanctuaire.

Quant à moi, ne sachant combien de temps je devais jouer les impliqués, je déjeunai puis me proposai carrément pour aider au rangement. Les hommes qui n'étaient pas disponibles avaient filé, mais nous étions encore une dizaine à rester jusqu'au bout, à engloutir le poisson et les légumes restants tout en bavardant gaiement.

Je ne rencontrai Chitanda qu'alors que le soleil versait à l'ouest. Je passais devant chez elle quand je la vis sur sa véranda. Elle me fit signe d'entrer.

On m'avait fait patienter dans le salon, mais je sortis aux toilettes. Sur le chemin du retour, nous tombâmes l'un sur l'autre.

— Ah, Oreki-san. Je venais justement te saluer.

La Chitanda qui me souriait avait ôté son maquillage. C'était la Chitanda habituelle. Je ne l'avais jamais dévisagée aussi fixement, mais là je compris. C'était celle que j'avais l'habitude de voir. Elle avait quitté le jûnihitoe et portait

à présent une chemise à col et une jupe à la teinte douce, très adaptées à l'intérieur. Elle pouvait se montrer ainsi sans problème.

Alors que je la regardais, ses joues se gonflèrent.

— Qu... qu'est-ce qu'il y a ?

Chitanda poussa un soupir, puis s'exclama avec fougue :

— Oreki-san !

...

— Aujourd'hui, c'était terrible ! J'ai dû me contenir pendant si longtemps ! Si je puis dire, je trouve que je m'en suis très bien sortie, rien que pour aujourd'hui.

— Ah, à cause du rôle de poupée ?

Mais non. Elle secoua la tête et fit un pas vers moi. Le parquet luisant de la véranda grinça.

— Ce n'était pas pour ça que je me retenais. C'était bien sûr...

Elle posa les mains sur sa poitrine et parla de tout son cœur :

— Au sujet de l'appel passé à l'agence de construction Nakagawa. Ça me travaille depuis tout à l'heure !

...C'était donc ça.

— Oreki-san, tu as sans doute compris quelque chose dans cette pièce, mais je ne pouvais pas poser de questions. C'est ce que je me suis dit. Seulement j'avais l'impression que tu avais quelque chose sur le bout de la langue quand tu parlais derrière le rideau.

— Non, ce n'était pas ça.

— Alors, qu'allais-tu dire ?

Je ne pensais pas qu'elle me questionnerait là-dessus.

— J’y ai beaucoup réfléchi ! À qui profitait-il le plus que le pont Chôkyû soit impraticable ? Mais j’avais un rôle à tenir aujourd’hui, je ne pouvais pas passer mon temps à cogiter, et je n’avais personne vers qui me tourner...

Son expression bougeait peu, mais je sentais le regret. Il n’y avait pas de rideau qui nous sépare, sur cette véranda. Par conséquent, ses yeux, incarnation de sa curiosité, s’approchèrent.

— Oreki-san, tu étais dans le hall principal tout du long. Tu as remarqué quelque chose ?

« Pas du tout », c’est ce que j’aurais voulu dire.

Mais en réalité, j’avais relevé un point. En temps normal, l’histoire du pont m’aurait passé dessus, mais aujourd’hui, circonstance oblige, je me doutais que ça intéresserait Chitanda. Alors j’avais tendu l’oreille à tout ce que chacun disait.

Comme elle n’avait pas lancé son « je suis curieuse ! » dans cette salle, j’avais cru l’affaire close. Je ne m’attendais pas à me faire tirer jusque chez elle au crépuscule.

Je reculai d’un demi-pas et répondis :

— Oui... On était nombreux, cela dit. Honnêtement, je ne connais pas tous les noms.

— Je crois que moi, si.

— Tu en soupçonnes un en particulier ?

Je demandai. Les yeux de Chitanda, jusqu’ici enflammés par la curiosité, s’écarquillèrent.

— Hein ? Tu me le demandes à moi ?

Elle se désigna du doigt. Maintenant que j’y pense, elle fait souvent ce geste, ces derniers temps.

Elle inclina la tête et réfléchit un moment.

— ...Oui, je n'ai pas de preuve, mais en fait, il y a bien quelqu'un que je pense capable de l'avoir fait.

— De mon côté aussi, je ne vois qu'une seule personne qui savait tout depuis le départ.

Chitanda laissa échapper un petit rire.

— Alors, on fait comme ça ? On l'écrit quelque part et on se montre en même temps.

Écrire quelque part ? Il n'y a ni stylo ni papier ici. Mais elle ne propose jamais l'impossible. Elle plongea une main dans la poche de sa jupe et en sortit un stylo.

— J'ai un stylo.

— Pourquoi tu trimballes ça ?

— Je viens d'écrire un nom et une adresse à la poste. Il doit encore écrire.

— Et on écrit sur quoi ?

Chitanda fronça un instant les sourcils, puis trouva vite une solution.

— Sur nos mains.

Ok, mais tu n'as pas une réception après ? Sans hésiter, elle ôta le capuchon et écrivit sur sa main blanche. Quand elle eut fini, elle fit tourner le stylo.

— Tiens, Oreki-san.

Je n'avais plus le choix, j'écrivis aussi. Ma main gauche me chatouillait, je dus lutter pour retenir un rire idiot. Du coup, j'ai dû faire une drôle de grimace. Nous joignîmes les poings. Le volet anti-tempête de la véranda était ouvert : on aurait pu nous voir de l'extérieur. Mais ça devait aller. La maison des Chitanda est grande, et la clôture haute.

— À deux... un, deux !

Sur la main gauche de Chitanda, il y avait « le fils Konari ». Sur la mienne, « cheveux bruns ». Elle compara longuement nos paumes. D'un petit hochement, elle parut satisfaite.

— Le fils Konari a les cheveux bruns, dit-elle.

— Au début, le type qui s'appelle Sono m'a paru un peu étrange. J'ai entendu dire que sa famille était en deuil, et il est quand même venu aider à la fête.

— Ah, Sono-san... sa grand-mère a presque cent ans.

— Mais je me suis dit que ça n'avait rien d'impossible. S'il y a deux familles « Sono » dans le coin, le problème ne se pose plus.

Chitanda hocha la tête.

— Elles ont un lien, mais oui, il y a deux maisons Sono. Et pas mal de patronymes se répètent.

— Comme je le pensais. J'ai donc écarté Sono. Ensuite, il y avait Nakatake, chargé du saké. Il a prévu une arrivée à 13h et s'est fait passer un savon par le vieil homme aux cheveux blancs. Comme le cortège n'a pas pu traverser le pont et a dû faire un détour, le saké est finalement arrivé à temps. Cela dit, tout ça juste pour caler pile l'arrivée du saké, ce serait stupide. Et puis l'appel à l'entreprise a été passé il y a deux jours. Le plus simple, c'est encore de conclure que l'organisation a été mal ficelée.

— Nakatake-san... Ce n'est pas quelqu'un de mauvais.

Elle manquait d'assurance. Je continuai.

— Après, je me suis tourné vers l'Agence Nakagawa, le conseiller municipal Murai, et Tanimoto, qui négociait avec lui. Je me disais qu'un des trois mentait quelque part. Par exemple, que l'entreprise cherchait à boucler au plus vite, et qu'elle n'a pas voulu perdre une journée. Ou bien que Murai a dit à Tanimoto que le report était possible, mais a soufflé à l'agence de se débrouiller pour finir dans les temps quand même. Il peut avoir ses raisons. Sauf que le chantier n'avait pas commencé du tout. Ce matin, j'ai traversé le pont sans encombre. Ça veut dire qu'ils ne s'y sont mis que tout à l'heure. Ils doivent de toute façon avoir des jours tampons pour la pluie, pas de quoi s'affoler. Et la piste du conseiller me paraît, elle aussi, un peu tirée par les cheveux.

Chitanda expira légèrement. Je me disais qu'il y avait un truc qui clochait quand elle reprit :

— Oui, ça me semble douteux.

Ouais. Je ne connais même pas le nom des conseillers municipaux, moi.

— Pendant que tout le monde proposait des idées impraticables, il y en a un qui parlait en partant du principe que le pont Chôkyû était infranchissable.

— Le fils Konari ?

— Je ne connaissais pas son nom sur le moment.

Il était bizarre que nous restions debout à discuter, aussi nous nous plaçâmes sur la véranda. Le soleil couchant nous éblouissait. S'il y avait eu un chat tricolore ou du thé, ç'aurait été parfait.

— Ce type a dit qu'il était « rentré exprès » pour voir un cortège qu'on ne voit pas souvent. Ce n'est pas étrange ? Tu joues la poupée chaque année depuis le collège, non ? Ça veut bien dire que la fête a lieu tous les ans. Certes, on ne peut pas parler de « très fréquent », mais dire qu'on ne la voit pas souvent, c'est étrange.

— ...Oui, c'est curieux.

Elle hocha gravement la tête. De profil, son visage semblait rougir. C'était la projection du couchant. Je levai à nouveau les yeux vers le ciel.

— Cette année, il y a eu un cortège qu'on ne voit d'habitude pas.

— Hein ?

Chitanda me regarda, perplexe.

Je me rappelai Satoshi : « c'était miraculeux ».

— Un cerisier en fleurs hors saison. Et, pour cause de reconstruction, un pont Chôkyû impraticable. Je ne sais pas où vivait le fils Konari, mais si sa famille est ici, il a dû apprendre ces deux choses.

— Et si le cortège passait sur le pont Tôji, on aurait la scène miraculeuse de « poupées sous un cerisier en fleurs ». Voilà un cortège qu'on ne voit pas souvent. De quoi rentrer exprès.

— Just...

Elle se couvrit la bouche.

— Juste pour ça ! s'exclama-t-elle.

Ishikawa Goemon²² me dansa au fond de l'esprit. Quelle vue splendide ! On dit que le printemps vaut mille tael d'or, mais « c'est trop peu, bien trop peu »²³.

La combinaison du cerisier, des poupées et de Chitanda m'avait coupé le souffle, alors que je n'en voyais que le dos. Ça valait de s'y attarder. On pourrait même dire que ça valait le coup d'avoir rusé pour avoir cette vue

Je m'abstins de le dire. Je détournai le regard et demandai :

— Et toi, pourquoi penses-tu que c'était lui ?

Elle baissa les yeux.

— Euh... J'ai bien dit que je n'avais aucune preuve.

— Ça va. Je ne me moquerai pas.

Même ainsi, elle hésita longtemps avant de se décider :

— Le seul que j'imagine capable de regarder tranquillement Murai-san perdre la face, c'est le fils Konari.

Je vois.

Mais à ce compte-là, Fukube Satoshi ferait un suspect de choix, lui aussi.

Pour le dire un peu crûment, mais sans noircir le tableau, je n'avais pas l'intention d'accabler ce Konari.

²² Un « Robin des Bois » japonais qui tenta sans succès d'assassiner Toyotomi Hideyoshi (2^e des trois unificateurs du Japon).

²³ Citation de la pièce *Kinmon Gosan no Kiri*, à propos d'Ishikawa Goemon.

Si je voulais accéder plus précisément à la vérité, j'aurais dû rester, creuser. Mais à quoi bon ? Il y a bien eu du remue-ménage, oui. Et pourtant, la fête s'est déroulée sans heurt. Nous nous sommes contentés de nous montrer nos paumes, et, tant mieux, Chitanda s'en est satisfaite, elle avait même l'air contente. Le soleil déclinait de plus en plus, l'air se refroidissait. Mais avant que je lâche « il fait froid, on rentre ? », elle prit les devants.

— Oreki-san, dans la salle, j'ai dit que je contacterais le prêtre de l'autre côté.

Je hochai la tête. Elle s'occuperait du grand prêtre, et son père contacterait les représentants. C'est ce que j'avais transmis aux hommes, et aussitôt, le chaos né de l'indisponibilité du pont Chôkyû s'était comme dissipé.

— Ça va sembler rasoir, mais écoute, s'il te plaît.

Chez Satoshi, ce genre de préambule n'est pas rare ; chez Chitanda, jamais entendu. Je me gardai donc de me plaindre du froid. Ses yeux passèrent par-delà la maison et la clôture, vers la chaîne de montagnes qui cerne le village dans la lumière du soir.

— Grâce aux travaux d'aménagement, ça ne se voit plus, mais autrefois, la zone humide était découpée en deux. Autour du pont Chôkyû, c'était un marécage, au nord, notre village, et au sud, un autre. Aujourd'hui, ils ont fusionné pour s'appeler Jinde, quartier de la ville de Kamiyama.

Sans mot dire, sans même avaler ma salive, j'écoutai.

— Notre village avait le sanctuaire Minazushi, le village du sud le sanctuaire Sakô. On ne se dispute plus ni terres ni droits sur l'eau, mais pour tout ce qui touche au religieux, entrer « chez l'autre », c'est empiéter, ça met tout le monde mal à l'aise. Cette fois, les circonstances étaient spéciales car je savais que le personnel du sanctuaire de Sakô comprendrait. Hanai-san et les hommes le savent, mais entrer sans prévenir peut semer la discorde. Ils voulaient informer Sakô, mais personne n'était là pour faire l'intermédiaire. J'ai dit que le problème n'était pas si grave, n'est-ce pas ? Quand j'ai ajouté que je contacterais moi-même le prêtre de Sakô, tout le monde s'est détendu, parce qu'ils savaient qu'on pourrait probablement passer côté sud.

— ...Je vois.

Je dois l'avouer, ça m'intéressa sincèrement.

— Satoshi appelle ça « les illustres clans ».

Mais Chitanda releva un peu la voix.

— Vraiment ?

— ...

— C'est un tout petit monde en vérité. Tout ce que j'ai fait, c'est régler une affaire entre deux villages du nord de Kamiyama, autrement dit Jinde. Oreki-san, je ne crois pas que ce soit négligeable, mais je ne peux pas non plus dire avoir réglé un problème si majeur que ça.

Le soleil venait de toucher la pointe des montagnes, et tout prenait un ton sombre, baigné du couchant.

— Le fils Konari veut devenir photographe. Il suit une école technique à Osaka. Voilà pourquoi ta théorie d'un moment rare me convainc. Dans ce cas, il n'a pas seulement regardé, il a sûrement pris des photos. Bref, pour ma part, je pense aller à l'université après le lycée... Lui est peut-être différent, mais moi, je reviendrai ici. Peu importe la route, ma destination reste ici. Dans cet endroit.

Elle sourit.

— Oreki-san. Tu as choisi quoi, pour la filière, lettres ou sciences ?

La question me prit de court. Je mis un instant à comprendre qu'elle parlait du choix lettres/sciences pour l'entrée en première. Je répondis enfin :

— Ah, j'ai pris lettres.

— Pourquoi ?

— Parmi les quatre matières scientifiques, ma préférée, c'est la chimie. Et parmi les quatre matières littéraires, l'histoire du Japon. Comme je préfère l'histoire à la chimie, j'ai choisi lettres.

La main devant la bouche, elle rit.

— Très logique.

— Et toi ?

— ...J'ai pris sciences.

Les notes de Chitanda sont dans les cinq premières de la promo. Elle ne l'a jamais dit, et le classement n'est pas publié, mais c'est mon estimation. Quelqu'un comme elle peut tout se permettre.

Mais ce n'est pas ainsi qu'elle y pense.

— Je ne reviens pas ici à contrecœur, ni tristement. J'aimerais remplir mon rôle de fille de la famille Chitanda, au vu de la position d'autorité dans le nord de Jinde. J'ai réfléchi à comment faire, depuis le lycée. La première voie, c'est d'augmenter la qualité des cultures, pour que tout le monde puisse manger à sa faim. L'autre, c'est d'améliorer l'efficacité par l'économie, pour que personne ne passe dans le rouge. Finalement, j'ai choisi la première. D'où les sciences.

Comme je gardais le silence, elle enchaîna :

— Tu sais ce qui a le plus motivé ce choix ?

— Pas vraiment...

Je m'arrêtai, puis :

— Disons que la seconde option... ne te ressemble pas.

Chitanda acquiesça légèrement.

— Oui... Pour dire les choses crûment, c'était cette histoire au Festival culturel, quand on a tenté de vendre notre recueil. J'ai compris que je t'avais causé beaucoup de tracas, Oreki-san. J'ai réalisé que je n'étais sans doute pas faite pour diriger une entreprise.

Oui, je pense la même chose.

Assis sur la véranda, elle tendit les bras vers le ciel.

Il faisait presque nuit, quelques étoiles se faisaient perçantes.

— Regarde, Oreki-san. C'est chez moi. Ici, il n'y a que l'eau et la terre. Les gens vieillissent, se fatiguent. Les montagnes sont reboisées régulièrement, mais quelle en est la valeur ? Je ne crois pas que cet endroit soit le plus beau. Ni qu'il déborde de potentiel. Mais...

Elle abaissa les bras, baissa les yeux.

— Je voulais que tu le voies, Oreki-san.

À cet instant, une réponse vint à un doute qui me trottait dans la tête. J'ai voulu dire : « à propos de l'aspect économique que tu dis abandonner, et si je m'en chargeais pour toi ? » Mais qu'ai-je fait ? Je me suis dit que je devais le dire, et, en réalité, je n'en ai pas eu la force.

C'était une première. Cette première fut la clé d'une question que je n'arrivais pas à résoudre.

Et soudain, je compris.

Pourquoi Fukube Satoshi avait brisé le chocolat d'Ibara. Ce devait être pour la même raison. Probablement la même qui fit que je n'ai pas dit ce que je voulais, et que j'ai prononcé autre chose, là, tout de suite, chez les Chitanda, alors que tombait le soir.

D'un ton faussement détaché, je lâchai :

— Il commence à faire froid.

Les yeux de Chitanda s'arrondirent un peu, surprise.

Puis elle sourit doucement et secoua la tête.

— Non, c'est le printemps !

Postface

Bonjour à tous, ici Yonezawa Honobu.

Je vous présente le quatrième tome de la série. Cette fois, il s'agit d'un recueil de nouvelles.

En repensant à mes années d'école, j'avais toujours la conviction, presque de principe, que tout comme demain succède à aujourd'hui, le premier trimestre viendrait toujours après le troisième, dans une boucle infinie. Je ne dirais pas que la vie d'élève était agréable, mais, sans doute par crainte de la sensation de limite que le temps impose, j'ai préféré détourner le regard et me laisser dériver. En somme, j'ai toujours eu du mal avec la notion même de temps.

En matière d'histoires aussi, je n'ai jamais été à l'aise avec le fait de déplacer le cadre temporel ou de modifier des relations déjà établies. J'ai toujours voulu que Tripitaka soit sans cesse assailli par les démons de *La Pérégrination vers l'Ouest*, et que Yaji et Kita¹ poursuivent indéfiniment leurs aventures folles et insouciantes. Je n'ai jamais souhaité qu'ils atteignent Tenjiku² ou Ise³.

Mais le protagoniste de ce livre, lui, est fixé dans le temps. En laissant de côté la période maladroite de leurs premières rencontres, les histoires se découpent en six moments : premier trimestre, vacances d'été, deuxième trimestre, vacances d'hiver, troisième trimestre et vacances de printemps.

Si je devais détailler pourquoi les pensées et les émotions des personnages évoluent, cela ne tiendrait plus de la postface, mais d'un commentaire analytique de ma propre œuvre. Pour le dire simplement, je dirais que ces changements tiennent au temps et aux compromis.

Après avoir passé une année entière ensemble, la distance entre les personnages ne pouvait demeurer la même. C'est cette transformation que j'ai voulu dépeindre ici.

¹ *Yaji et Kita*, duo comique du classique japonais *Tôkaidôchû Hizakurige*.

² Tenjiku est l'ancien nom de l'Inde dans la tradition bouddhique japonaise.

³ Ise : région où se trouve le sanctuaire shinto le plus sacré du Japon.

Cependant, ce changement ne se manifeste pas par des bouleversements soudains, mais par des glissements doux et progressifs. C'est pour cette raison que ce livre s'intitule « La Poupée Qui Fit un Détour ».

Puisqu'il s'agit d'un recueil, j'ai pu varier les situations et expérimenter plusieurs formes d'énigmes. Certains lecteurs familiers de la série, ou du genre policier en général, auront sans doute remarqué que « L'affaire du chocolat maison » relève du *mystère inversé*⁴.

Si ce livre a pu éveiller chez vous l'envie d'élargir vos lectures de romans à énigme, j'en serais honoré.

Et si « **Ceux qui savent quelque chose** » vous servait de porte d'entrée vers *The Nine Mile Walk* de Harry Kemelman, et « **Conne année** » vers *Le Problème de la cellule 13* de Jacques Futrelle, alors j'aurais pleinement atteint mon but.

Juin 2010

Yonezawa Honobu

⁴ Sous genre du roman policier où l'on connaît déjà le coupable.

Note du traducteur

La Poupée Qui Fit un Détour (遠まわりする雛)

Symbole du changement, ce dernier chapitre du tome, en résume la signification profonde. La « poupée » évoque un être mécanique, soumis à un mouvement prévisible. Faire un détour, c'est s'écarter du chemin tracé. Cette métaphore condense tout le parcours d'Oreki : jusqu'ici animé par une logique d'économie d'énergie, il commence ici à agir par volonté propre, mû par un sentiment qu'il ne comprend pas encore.

Le « détour » n'est donc pas une déviation inutile, mais l'expérience du vivant : celle qui rompt la routine, qui rend le temps réel et les émotions tangibles. Yonezawa clôt son recueil sur cette idée : les grands bouleversements n'arrivent pas soudainement. Ils se glissent dans les détours. Et c'est précisément parce que le changement est lent, presque imperceptible, qu'il devient durable.

Ainsi, *La Poupée Qui Fit un Détour* agit comme la clé de lecture rétroactive du volume : elle révèle que toutes les histoires précédentes n'étaient pas des épisodes isolés, mais les étapes d'une transformation intime, que seul le passage du temps rend visible.

Une mémoire de petits oiseaux

Sous-titre du tome 4, il prolonge cette idée du mouvement en y ajoutant la notion de mémoire. Yonezawa s'inspire du roman d'Agatha Christie (*Une mémoire d'éléphant*), mais renverse la métaphore : ici, ce ne sont pas les grands animaux, symboles de constance, qui se souviennent, mais de fragiles « petits oiseaux ».

Cette inversion résume parfaitement la tonalité du tome : les histoires sont légères, parfois anodines, mais elles laissent en chacun des personnages une empreinte durable. Les « petits oiseaux » Oreki, Chitanda, Satoshi et Mayaka vivent des événements dont ils ne mesurent pas immédiatement la portée, mais qu'ils porteront en eux comme des souvenirs silencieux.

Sous cette apparente légèreté, Yonezawa décrit la mémoire de la jeunesse : ces moments qu'on croit insignifiants mais qui définissent, plus tard, ce qu'on est devenu. Le volume entier devient ainsi une suite d'instantanés, un album de sensations plutôt qu'un récit linéaire. Le temps passe, les liens changent, et les « petits oiseaux », en continuant de voler ensemble, apprennent sans le savoir à se souvenir.



**Traduction par des
fans pour des fans.**

Interdit à la vente !

**Veuillez acheter la série
une fois licenciée
en France pour
soutenir l'auteur.**



遠まわりする雛

ひな

米澤穂信

Yonezawa Honobu

Japon
Première édition

角川書店

米澤穂信

Honobu Yonezawa

Japon
Deuxième édition

遠まわりする雛

Little birds can remember



米澤穂信

Little birds can remember

Honobu Yonezawa

Japon
Édition limitée

遠まわりする雛

大人気
〈古典部〉
シリーズ
第4弾!

京都アニメーション制作

TVアニメ「氷菓」

4月からチバテレビ他にて放送開始!

角川文庫

INDONÉSIE

THE DOLL THAT TOOK A DETOUR

遠まわりする雛



YONEZAWA HONOBU

Buku keempat seri Hyouka

VIETNAM

УОЛЕНА
ХОЛОВА

VŨ ĐỨC THÔNG dịch

BIÊN
BÊN Đ
DIỄN
VŨ



HO CHI MINH CITY